

**Trajectoires printanières :
Jeunes et mobilisation
politique à Montréal**

Alexia Bhéreur-Lagounaris,
Julie-Anne Boudreau,
Denis Carlier, Mathieu Labrie,
Claudio Ribeiro

INRS

Université d'avant-garde

Centre - Urbanisation Culture Société

**Trajectoires printanières :
Jeunes et mobilisation
politique à Montréal**

Alexia Bhéreur-Lagounaris,
Julie-Anne Boudreau,
Denis Carlier, Mathieu Labrie,
Claudio Ribeiro

Laboratoire Ville et ESPaces politiques (VESPA)



Institut national de la recherche scientifique
Centre - Urbanisation Culture Société

Janvier 2015

Responsabilité scientifique : Julie-Anne Boudreau
Julie-Anne_Boudreau@ucs.inrs.ca
Institut national de la recherche scientifique
Centre – Urbanisation Culture Société

Rédaction du rapport : Alexia Bhéreur-Lagounaris,
Julie-Anne Boudreau, Denis Carlier, Mathieu Labrie,
Claudio Ribeiro

Équipe de recherche : Alexia Bhéreur-Lagounaris,
Denis Carlier, Mathieu Labrie, Claudio Ribeiro,
Alex Roy, Maude Séguin-Manegre

Diffusion :
Institut national de la recherche scientifique
Centre – Urbanisation Culture Société
385, rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H2X 1E3

Téléphone : (514) 499-4000
Télécopieur : (514) 499-4065

www.ucs.inrs.ca

ISBN 978-2-89575-315-5
Dépôt légal : - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015
- Bibliothèque et Archives Canada
© Tous droits réservés

RÉSUMÉ

Comment les jeunes qui se sont engagés dans les mobilisations du printemps 2012 à Montréal ont-ils vécu cette expérience? Comment cela a-t-il affecté leur rapport à la ville, la façon dont ils la vivent aujourd'hui? Comment cela a-t-il contribué à leur conception de l'action politique?

L'époque contemporaine est caractérisée par son urbanité, c'est-à-dire, par une façon de concevoir le monde dominé par la vie urbaine, plus que par l'État-nation. Que l'on vive à Montréal ou à Trois-Pistoles, à Mexico ou en Amazonie, à Londres ou sur les rives du Nil, le mode de vie urbain marque notre rapport au monde. La façon dont beaucoup de gens conçoivent le temps, l'espace et l'affectivité a été profondément modifiée dans les dernières décennies, comparativement à la façon dont on les concevait pendant la période dominée par l'État-nation. Cette étude explore les impacts de cette « grammaire urbaine » (ou de cette logique d'action urbaine) sur le déploiement des mobilisations du printemps 2012 à Montréal.

Dans une première section, nous nous attachons à analyser le rapport au temps, à l'affectivité et à l'espace des jeunes ayant participé aux événements du printemps 2012. Comment conçoivent-ils le changement social? Comment justifient-ils la prise de risque? Comment ont-ils agi dans les situations spécifiques qui ont composé le mouvement? Quelle place ont-ils fait à leur intuition relativement à la stratégie? Quelles émotions ont-ils ressenties? Pourquoi se sont-ils engagés? Où ont-ils vécu les moments les plus forts? Que se passe-t-il quand ils reviennent dans ces lieux un an après les événements? Comment vivent-ils leur quotidien à Montréal aujourd'hui? Ont-ils encore envie de vivre à Montréal?

Dans une deuxième section, nous analysons les effets de cette « grammaire urbaine » sur les événements. Nous avons exploré trois types d'impacts sur le processus politique : 1) le rôle du leadership dans la mobilisation politique; 2) le rôle de la planification et de la stratégie dans l'action politique; et 3) le rôle de l'idéologie et les motifs de l'engagement politique.

L'étude s'est fondée sur une méthodologie novatrice centrée sur le témoignage des participants. Nous avons utilisé la biométrie lors de parcours improvisés dans la ville afin de recueillir des données géoréférencées, visuelles et précognitives (qui ne sont pas filtrées par la parole).

Il ne s'agit pas d'une étude visant à expliquer le printemps 2012 en termes du contexte politique, des relations de pouvoir et des enjeux sociaux, ni à évaluer ses effets politiques et institutionnels. Il s'agit plutôt d'une étude sur les modes d'action politique dans un monde en mutation, avec comme objectif d'offrir de nouveaux outils heuristiques pour comprendre pourquoi Montréal a vécu une telle effervescence en 2012. Pour comprendre le printemps 2012, il faut apprendre à regarder autrement le conflit politique.

REMERCIEMENTS

Cette recherche est née de la passion et de l'engagement de l'équipe du VESPA. Elle n'a pas été financée par une subvention de recherche. La conceptualisation du projet a évolué au fil du travail, tout comme nos objectifs et notre propre rapport à ce que nous apprenions des répondants. Tous les membres de notre équipe avaient participé avec beaucoup de passion aux mobilisations du printemps 2012. Il s'agit donc d'une recherche engagée qui a suscité pleurs, rires, et beaucoup d'idées que nous développerons dans un futur proche.

Nous tenons d'abord à remercier chaleureusement tous les répondants qui ont accepté de se livrer à nous dans ce projet. C'était la première fois que nous expérimentions avec la biométrie, et tous les participants ont été intéressés par ces outils contestés, mais intrigants. Nous remercions la Fondation canadienne pour l'innovation qui nous a permis de financer l'achat de cet équipement.

Les répondants nous ont consacré beaucoup de temps et ont vécu de fortes émotions en nous parlant. Nous les remercions pour leur confiance, leur ouverture et surtout, pour le travail politique incroyable qu'ils ont fait en 2012. Dans notre expérience de chercheurs, jamais, à la fin d'un entretien, un répondant ne nous avait serrés dans ses bras en nous remerciant de l'expérience de l'entretien. C'est arrivé à plusieurs reprises pour ce projet. Merci!

Nous remercions également l'équipe qui a retranscrit ces longs entretiens : Eveline Favretti, Lydia Gaudreau, Laetitia Pancrazi et Samuel-Élie Lesage. Sans votre travail, notre analyse aurait été impossible. Merci à Jimmy Hayes, monteur qui a été de précieux conseil lors de la phase d'élaboration de notre méthodologie de montage vidéo. Un clin d'œil aussi à Cindy Rojas pour la mise en page de ce long rapport.

Ce rapport est dédié aux étudiants qui ont inspiré un renouveau social en 2012. Et nous espérons qu'il contribuera à inspirer l'engagement... vers un printemps 2015?

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	i
REMERCIEMENTS.....	III
Liste des figures	vii
INTRODUCTION	1
L'agir politique dans un monde urbanisé et mondialisé	4
Questions de recherche.....	6
I) BRÈVE HISTOIRE DU MOUVEMENT ÉTUDIANT À MONTRÉAL	6
La vie étudiante à Montréal	8
Évolution des frais de scolarité postsecondaire au Québec	9
II) MÉTHODOLOGIE	11
L'échantillon.....	11
Déroulement des entretiens.....	11
Quelques réflexions sur la biométrie	14
L'analyse des données sur N'Vivo.....	18
III) COMPRENDRE LES LOGIQUES D'ACTION À L'ŒUVRE LORS DU PRINTEMPS 2012 À MONTRÉAL	19
Qu'entendons-nous par logique d'action? Une hypothèse de travail.....	19
Éléments de « grammaire » : Comprendre l'urbanité du printemps 2012.....	23
Le rapport au temps : L'importance du moment présent.....	23
Le rapport à l'affectivité	38
Le rapport à l'espace	54
Les effets de l'urbanité sur l'action collective.....	70
L'organisation du mouvement : Réflexions sur le leadership	70
Les actions menées : « la rue » et le stato-centrisme	72
Les conflits : de l'idéologie à l'interpersonnel.....	83
CONCLUSION : UNE LOGIQUE D'ACTION URBAINE ET LE RAPPORT À LA VILLE ..	89
Le désir d'urbanité	90

ANNEXE 1 : ACTES POLITIQUES ÉCARTÉS DU CHRONOGRAMME	93
ANNEXE 2 : QUESTIONNAIRE PRÉLIMINAIRE	97
ANNEXE 3 : GUIDE D'ENTRETIEN	99
Première rencontre	99
Déroulement de l'entretien.....	99
Quelques questions à poser oralement avant le parcours	99
Guide pour la conversation pendant le parcours.....	100
Deuxième rencontre au VESPA	101
ANNEXE 4 : PROTOCOLE POUR LE MONTAGE VIDÉO	103
ANNEXE 5: PROTOCOLE POUR LES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIEN	107
Format	107
INQScribe	107
Codes à utiliser	108
Repères	108
BIBLIOGRAPHIE	109
ÉQUIPE DE RECHERCHE.....	115

Liste des figures

Figure 1 : Localisation des établissements d'études postsecondaires à Montréal.....	9
Figure 2 : Deux chercheurs testent l'entretien 1.....	12
Figure 3 : Maquette fictive, suite à entretien 1.....	13
Figure 4 : Dessin de la position du cerveau limbique.....	14
Figure 5 : Bracelet Q-Sensor.....	15
Figure 6 : Exemple d'une courbe biométrique.....	16
Figure 7 : Deux chercheurs simulent l'entrevue 2.....	17
Figure 8 : Catégories utilisées pour le codage des entretiens.....	18
Figure 9 : Logique d'action contractuelle stato-centrée.....	21
Figure 10 : Logique d'action urbaine.....	22
Figure 11 : Répartition du rapport linéaire au temps dans l'échantillon.....	26
Figure 12 : Conception situationnelle et linéaire du temps.....	29
Figure 13 : Prise de risque en fonction d'un rapport linéaire au futur.....	33
Figure 14 : Utilisation de la stratégie et de la tactique selon l'implication dans un groupe et le passé militant.....	37
Figure 15 : "Les Black Blocks n'infiltrèrent pas, c'est une tactique. Ils sont une part du mouvement!", crédit photo Laboratoire VESPA.....	38
Figure 16 : Mots utilisés pour décrire une émotion et/ou la charge émotionnelle d'une situation.....	46
Figure 17 : Motifs évoqués pour participer.....	47
Figure 18 : Motifs évoqués pour justifier la prise de risque.....	48
Figure 19 : L'importance des amis dans l'engagement politique.....	51
Figure 20 : Éléments invitants et repoussoirs de l'engagement.....	51
Figure 21 : Objets ayant causé l'activité biométrique.....	52
Figure 22 : Caractérisation de l'espace représenté sur les cartes mentales.....	57
Figure 23 : Carte mentale produite par Christine.....	58
Figure 24 : Exemple de carte représentant une mosaïque, produite par Roger.....	59
Figure 25 : Exemple d'une carte représentant un circuit, produite par Yani.....	59
Figure 26 : Exemple d'une représentation réticulaire de l'espace, carte produite par Fred.....	60
Figure 27 : Échelle de représentation des cartes mentales en fonction du type d'espace représenté.....	61
Figure 28 : Prépondérance du centre-ville sur les cartes mentales, en fonction de leur affectivité.....	61
Figure 29 : Analyse symbolique des formes en fonction de l'affectivité des cartes mentales.....	62
Figure 30 : Analyse symbolique des carrés, carte produite par Étienne.....	63
Figure 31 : Analyse symbolique des flèches, carte produite par Nathaly.....	64
Figure 32 : Analyse symbolique de l'hexagone, carte produite par Math.....	65
Figure 33: Échelle de la carte mentale en fonction du rapport linéaire au futur.....	66
Figure 34 : Émotions individuelles ressenties lors des trajets documentés portant sur la grève étudiante de 2012 à Montréal.....	68
Figure 35 : Gamme des émotions ressenties dans les quatre zones les plus significatives du centre-ville.....	69

Figure 36 : Les figures dominantes.....	71
Figure 37 : Nombre d'articles par jour pour chaque quotidien	73
Figure 38 : Risque selon le mode d'action.....	74
Figure 39: Catégories en faveur de la grève	77
Figure 40: Catégories en défaveur de la grève.....	77
Figure 41: Nombre d'actes par catégorie et par année (2010-2012).....	78
Figure 42: Somme des catégories en faveur et en défaveur.....	79
Figure 43: Relation entre l'action étudiante et l'action gouvernementale.....	80
Figure 44: Relation entre l'action étudiante et la judiciarisation.....	81
Figure 45: Relation entre l'action étudiante et la police.....	81
Figure 46: Relation entre l'action étudiante et les assemblées et communiqués étudiants	82
Figure 47: Relation entre l'action gouvernementale et les assemblées et communiqués étudiants.....	83
Figure 48: Types de conflits.....	84
Figure 49: Iconographie de la résistance, crédit photo : Laboratoire VESPA.....	85
Figure 50: Types de conflits interpersonnels	86

INTRODUCTION

Au mois de février 2012, la ville de Montréal et l'ensemble du Québec ont été balayés par la mobilisation massive des étudiants de niveaux postsecondaires, et même secondaires, afin de s'opposer à la hausse des frais de scolarité annoncée par le gouvernement provincial libéral de Jean Charest. Ce qui est devenu la plus longue et importante grève étudiante de l'histoire du Québec s'est transformé en véritable « crise sociale » sans précédent (Chiasson-LeBel, 2012). Quelque 300 000 étudiants se sont mobilisés dans une lutte contre le gouvernement qui dura plus de 8 mois. Bien que les actions de résistance se soient concentrées à Montréal, le mouvement s'est étendu dans l'ensemble des villes de la province. À Montréal, plusieurs centaines de manifestations, de rassemblements et « d'activités de perturbation économique » se sont organisées entre les mois de février et d'août 2012. Déjà au mois de mai 2012, le journal *La Presse* recensait plus de 180 manifestations dans les rues de Montréal depuis le début du conflit. Organisées principalement par les trois grandes associations étudiantes (FEUQ, FECQ, CLASSE), mais également par une variété de groupes formels et informels, les pratiques et les stratégies déployées étaient ancrées de façon importante dans l'espace-temps métropolitain. Le blocage des ponts et du port, l'occupation de certains espaces publics, les manifestations nocturnes au centre-ville et l'utilisation d'espaces publics urbains comme lieu de rassemblement sont des exemples qui posent l'espace-temps métropolitain au centre des pratiques du mouvement étudiant du printemps 2012 à Montréal.

Devenu le symbole de la résistance, le carré rouge a marqué le paysage montréalais de multiples façons : d'abord sur les individus s'identifiant au mouvement progrève, mais ensuite sous la forme de drapeaux, parfois immenses, installés dans les hauts lieux de la ville, par exemple la croix du Mont-Royal, les tourelles du pont Jacques-Cartier et la tour de l'Université de Montréal. Au fil du conflit, le mouvement des carrés rouges a trouvé des appuis dans les syndicats, des groupes de la société civile et chez une partie de la population. Parallèlement à cette mobilisation populaire, les revendications mises de l'avant par les participants se sont généralisées; passant de la question des frais de scolarité, aux problèmes de la démocratie et de la représentativité, du néolibéralisme, de la corruption et de l'environnement (Thériault, 2013). Comme l'on démontré Stolle *et al.* (2013), cet épisode d'intenses débats, qui a divisé le Québec et remué la scène politique, a eu un impact non négligeable tant autour de la table à l'heure du repas que sur l'issue des élections de septembre 2012 marquées par la défaite du gouvernement libéral de Jean Charest.

Cette étude se situe à la fois au cœur de la « ville en grève » (Lebel, à paraître) telle que vécue, perçue, rêvée, représentée, par une trentaine de jeunes, francophones, anglophones et allophones; et dans l'univers plus abstrait de l'analyse théorique des logiques sous-tendant l'action politique à une époque spécifique : celle d'un monde urbanisé et mondialisé. Autrement dit, ***nous proposons ici une analyse intime, focalisant sur la charge émotive liée à cet épisode de l'histoire de Montréal, et une analyse théorique des modes d'agir politique utilisant les événements de 2012 pour illustrer des processus plus larges de transformation de l'action politique partout au monde.***

En travaillant à cette double échelle (l'intime et l'abstraction généralisable), nous espérons contribuer aux multiples représentations de la mémoire collective de ces événements, inspirées par les œuvres d'art (visuel, littéraire, cinématographique) issues du printemps 2012. La facture esthétique d'un rapport de recherche scientifique n'est certes pas comparable à ces œuvres d'art! Mais en travaillant l'intime, l'affectif, l'émotionnel, l'imaginaire, nous espérons nous rapprocher, ne serait-ce qu'un peu, de la démarche artistique.

Dans son analyse de la production artistique « à chaud » pendant les événements de 2012, Fortin (2013) pose des questions semblables à celles qui nous animent dans ce projet : « Comment saisir l’imaginaire qui est à l’œuvre [dans le mouvement], et surtout comment le faire rétrospectivement? Comment aller au-delà des souvenirs, des impressions ou des anecdotes, et parvenir à une vue d’ensemble de ce moment historique? ». Fortin montre comment le « mouvement » s’est mis en mots et en image. Comment « il » est passé du « je » au « nous ».

Nous sommes moins préoccupés par la construction de ce sujet collectif que par la variété des expériences individuelles du printemps 2012. Pour ce faire, nous avons mobilisé des outils biométriques. La biométrie est un outil contesté que l’on doit utiliser avec de grandes précautions éthiques. Dans le cadre de cette étude, nous l’avons utilisée afin de travailler la mémoire affective des participants, en faisant appel tant à la mémoire du corps dans l’espace pendant les activités contestataires du printemps 2012, qu’à la mémoire émotionnelle exprimée par la parole alors que les participants nous racontaient ce qu’ils avaient vécu.

Ainsi, nous ne prétendons nullement offrir ici une étude exhaustive des événements du printemps 2012, de leurs causes et de leurs effets. De nombreux ouvrages et travaux scientifiques ont été publiés pendant les événements du printemps 2012 et depuis. Ces travaux offrent des analyses beaucoup plus complètes des événements, avec une approche provenant de la sociologie des mouvements sociaux, de l’analyse des politiques publiques ou en focalisant sur la couverture médiatique. De nature diverse, nous classons ces ouvrages en trois catégories : d’abord les documents et textes artistiques, nous incluons dans cette catégorie les recueils iconographiques, la poésie et les rendus de prestation artistique; ensuite, les essais et les témoignages qui mettent de l’avant des réflexions ou des idées politiques et engagées; finalement, les travaux scientifiques publiés sous forme d’article, de recueil de textes ou de livre.

Le livre *À force d’imagination* propose une histoire imagée du mouvement étudiant au Québec entre 1958 et 2013. À l’initiative du Centre de recherche en imagerie populaire de l’UQAM, cet ouvrage de 189 pages raconte l’histoire du mouvement par le biais d’affiches, de toiles et d’objets artistiques produits par des militants du mouvement étudiant québécois. Misant également sur l’histoire et la chronologie des événements, *Le printemps québécois, une anthologie* retrace au jour le jour l’évolution du conflit en mettant l’accent sur les pratiques de certains groupes et l’expérience des militants. L’ouvrage prend la forme d’un collage d’images, de photos, de citations et de témoignages qui nous guident à travers les moments forts du conflit. Bien qu’ils ne soient pas des ouvrages historiques, ces deux livres écrivent l’histoire du mouvement de manière originale en laissant la parole aux militants. En ce sens, ils se présentent comme des morceaux de notre mémoire collective.

Dans la catégorie des textes d’opinion et des essais, nous avons consulté une dizaine de livres et d’articles rassemblés dans huit ouvrages distincts. Les essais *De l’école à la rue* et *Tenir tête* de Renaud Poirier St-Pierre et Philippe Ethier et de Gabriel Nadeau-Dubois, tous membres du comité exécutif de la CLASSE, sont des témoignages éclairés sur les coulisses de la grève étudiante. Appuyés par des références théoriques, ces deux livres présentent des réflexions sur la grève et la société québécoise en général du point de vue des leaders étudiants. De manière similaire, mais avec le regard d’un professeur en urbanisme, Gérard Beaudet signe un essai intitulé *Les dessous du printemps étudiant, la relation trouble des Québécois à l’histoire, à l’éducation et au territoire*. Dans ce court ouvrage, il nous offre ses réflexions sur le mouvement étudiant dans une perspective historique, en posant l’hypothèse que la crise sociale qui a marqué le printemps 2012 au Québec laissait transparaître un malaise social plus profond : celui du rapport des Québécois à l’éducation, l’histoire et le territoire. Deux revues qui présentent

des articles sur le Printemps érable ont été publiées en 2013, soit la revue *Argument* et la revue *Artichaut*. Sous la forme de textes courts (3-10 pages) des auteurs issus du monde académique, des journalistes et des militants abordent de manière réflexive des dimensions du mouvement, par exemple les médias, les actions collectives, la répression policière et la démocratie. *Les femmes changent la lutte*, dirigé par Surprenant et Bigaouette, rassemble trente textes se penchant sur le rôle des femmes et des féministes dans la mobilisation du printemps 2012. Le dernier ouvrage consulté à entrer dans cette catégorie est le *Dictionnaire de la révolte étudiante*. Comme son titre le suggère, ce dictionnaire propose d'explorer des termes et des expressions qui ont marqué le Printemps québécois, par exemple conflit, enfants roi, utilisateur payeur, casseur, etc. Il est coécrit par un ensemble d'artistes, d'étudiants, de journalistes et d'intellectuels qui se sont impliqués, de diverses manières, dans cette période de protestation sociale.

Pour terminer, nous avons consulté des travaux scientifiques qui ont été publiés sous forme de livres et d'articles et qui abordent selon différents angles le mouvement étudiant du printemps 2012. Dans le livre *Les Québécois aux urnes* (2013) sous la direction de Bastien, Bélanger et Gélinau, Stolle *et al.* signent un chapitre sur le comportement électoral des étudiants qui ont milité au printemps 2012 et son impact sur les élections provinciales de 2012. L'ouvrage *À qui la rue ?* sous la direction de Dupuis-Déri, explore dans une perspective historique la relation entre la répression policière et les mouvements sociaux au Québec et en Ontario depuis le début de l'an 2000. Le chapitre final porte particulièrement sur les arrestations et les actions du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) durant le printemps étudiant de 2012. Également dans une perspective historique, Simard (2013) a écrit *Histoire du mouvement étudiant québécois 1956-2013*. Ce livre retrace chronologiquement les événements ayant marqué le mouvement étudiant québécois, de sa formation jusqu'à aujourd'hui. Moins critique que les autres ouvrages consultés, l'auteur s'appuie sur un ensemble de documents d'archives et d'articles de presse pour appuyer ses propos. Dupuis-Déri a également dirigé avec Ancelovici un excellent ouvrage publié chez Écosociété en 2014. *Un Printemps rouge et noir : Regards croisés sur la grève étudiante de 2012* rassemble une douzaine d'essais analysant les événements sous l'angle de la démocratie et de la sociologie des mouvements sociaux. Il s'interroge sur les effets de 2012 à la fois sur les mouvements sociaux québécois et sur les institutions. L'ouvrage offre une bibliographie très utile des publications sur le printemps 2012. Finalement, un numéro de *Recherches Sociographiques* portant exclusivement sur le mouvement étudiant est paru en décembre 2013. Les six articles qui composent le numéro portent sur différents thèmes dont, la couverture médiatique du printemps 2012, la perception du mouvement dans le reste du Canada et les idéologies défendues par les principales associations étudiantes.

La majorité des travaux scientifiques publiés explorent les événements du printemps 2012 à partir d'outils et de concepts empruntés à l'histoire et aux sciences politiques et dans une moindre mesure à la sociologie. En ce sens, les recherches consultées tentent de comprendre le mouvement à partir de son histoire et des relations de pouvoir qu'il entretient avec les institutions caractéristiques des démocraties libérales comme celles en place au Québec. D'autres textes, par exemple celui de Martin (2013) dans *Recherches Sociographiques*, s'intéressent particulièrement aux organisations qui ont porté le mouvement étudiant durant le Printemps érable. Or, aucune recherche consultée ne s'intéresse aux dimensions spatiales et affectives des actions et des pratiques du mouvement, ni comment cette campagne de protestation s'inscrit plus largement dans le déploiement d'une urbanité montréalaise. Ainsi, le projet de recherche que nous avons réalisé se distingue des travaux et des ouvrages publiés de multiples façons. D'une part, la stratégie méthodologique employée est novatrice et centre l'analyse sur le témoignage de participants tout en déplaçant la focale analytique vers les

multiples situations d'action qui ont composé le mouvement, et d'autre part, nous cherchons à tracer les contours d'une approche théorique nouvelle, s'éloignant de la sociologie des mouvements sociaux.

En effet, notre propos se situe plutôt en amont du mouvement; nous tentons de mettre au jour les logiques d'action individuelle, les logiques d'engagement politique. Nous explorons particulièrement le rôle de l'urbanité dans ces gestes politiques. C'est pourquoi nous ne parlerons pas de l'ensemble du Québec. Cette étude est ancrée à Montréal. Il va sans dire que notre intention n'est certes pas de diminuer ou ignorer l'importance de ce qui s'est passé ailleurs au Québec.

L'agir politique dans un monde urbanisé et mondialisé

La question des mouvements sociaux et de la ville est peu traitée en sciences politiques et en sociologie (Fontan, Hamel et Morin, 2012). Même si des travaux l'ont précédé, plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que le point de départ de l'étude des mouvements sociaux urbains est l'œuvre de Manuel Castells sur les comités citoyens de Madrid dans les années 1960 et 1970 (Ward et McCann, 2006). Dans *Luttes urbaines et pouvoir politique*, le jeune Castells décrit comment la ville est un espace social marqué des contradictions du capitalisme où émerge une « nouvelle forme de conflit social directement lié à l'organisation collective du mode de vie » (Castells, 1973 : 12). Selon lui, les luttes des mouvements urbains autour des enjeux de la consommation collective spécifique à la ville sont une source de changement et d'innovation sociale qui rejoint parfois l'objectif plus vaste des mouvements sociaux qui cherchent à remettre en cause l'ordre social (Castells, 1973 : 129). Cette définition proposée par Castells reste une référence dans le champ des mouvements sociaux, mais s'est vue fortement critiquée, notamment à cause de son caractère normatif. De plus, ces travaux s'inscrivent davantage dans une démarche sociologique et évitent les questions de pouvoir et de conflit (Leontidou, 2010). De ce fait, Castells exclut de son analyse un ensemble d'acteurs et de groupes, tels les gouvernements locaux, les groupes de pression et les partis politiques (Leontidou, 2010). Une autre critique qui lui est faite porte sur la réelle capacité des mouvements sociaux urbains à induire des transformations sociales qui vont au-delà de l'arène de la ville (Pickvance, 2003).

Plus récemment, un courant de recherche sur la question des mouvements sociaux et de la ville s'est développé autour de la redécouverte des travaux d'Henri Lefebvre dans le monde anglo-saxon dans les années 1990 (Leontidou, 2010). Le concept de « droit à la ville » est utilisé afin d'interroger les rapports de pouvoir et de domination dans la production de l'espace urbain. « Le droit à la ville ne se réduit donc pas à un droit d'accès individuel aux ressources incarnées par la ville : c'est un droit à nous changer nous-mêmes en changeant la ville de façon à la rendre plus conforme à notre désir le plus cher » (Harvey, 2010 : 160). À l'aide de ce concept, des chercheurs qui s'inscrivent davantage dans la tradition néomarxiste ont travaillé sur les questions d'accès aux services publics, d'appropriation de l'espace, de logement et de manière générale de justice sociale dans la ville (Harvey, 1973; Mitchell, 2003; Brenner et al., 2012). Ces recherches s'efforcent à démontrer les dynamiques inhérentes à l'urbanisation capitaliste et néolibérale et les fractures sociales qui en résultent. Le droit à la ville se veut d'abord un concept théorique, mais également une position politique critique de l'économie politique (Marcuse, 2012). En bref, pour certains auteurs, ce n'est pas seulement un appel à l'inclusion dans un système structurellement inéquitable, mais une demande pour la démocratisation des villes dans leur processus décisionnel (Mayer, 2009; Schmid, 2012). La popularisation de ce concept dans le monde académique et son utilisation croissante par les acteurs de la société

civile ont transformé les mots de Lefebvre en véritable slogan qui rassemble des groupes et des mouvements qui luttent contre la transformation des villes sous l'égide du capitalisme mondialisé (Mayer, 2012).

Le mouvement étudiant et les événements du printemps 2012 ne se réclament pas directement du droit à la ville. La question urbaine n'a pas été articulée explicitement. Ceci explique probablement pourquoi la plupart des analyses publiées sur le sujet ne traitent pas de l'urbanité du mouvement. De façon plus large, même si les tenants de la sociologie des mouvements sociaux évoquent l'importance du lieu (*place*) dans l'évolution des répertoires d'action collective, la dimension spatiale occupe généralement une place secondaire dans l'analyse (Hmed, 2009). Elle est souvent réduite à celle d'un théâtre dans lequel se déroule l'action. Ainsi, on dira que la plupart des gestes politiques posés au printemps 2012 se sont concentrés à Montréal parce qu'il y a plus d'université et d'étudiants. Mais l'analyse n'ira pas plus loin concernant l'urbanité.

Notre approche pose au contraire l'urbanité du mouvement au centre de l'analyse. Tout comme Allegra *et al.* (2013), nous pensons que pour bien comprendre ce qu'est la ville et son importance dans l'action collective, il ne suffit pas de la réduire au théâtre des protestations. Il faut plutôt l'aborder comme un contexte unique avec des caractéristiques politiques, géographiques et sociales propres, où l'on observe une expérience sociale singulière. En ce sens, la ville et ses différentes dimensions représentent un angle d'analyse pouvant participer à la compréhension des mouvements sociaux.

Mais par-delà le territoire spécifique de la ville (dans ce cas-ci Montréal), nous vivons dans un monde où « l'urbain » est devenu sens commun, au même titre que le « mondial/global » il y a vingt ans ou le « moderne » dans les décennies précédentes. Un monde qui s'urbanise, c'est un monde caractérisé par des rapports sociaux, économiques et politiques à l'espace et au temps assez différents de ceux qui prédominaient lors de la période de l'État-providence. C'est un monde marqué par la mobilité (qui influence les modes de vie souvent plus que le lieu de résidence); c'est un monde marqué par la vitesse et l'intensité affective.

Vivre dans un monde urbain, donc, affecte nos agir politiques et la façon dont nous engageons le monde qui nous entoure. Cette urbanisation du monde (au sens de la diffusion des valeurs et modes de vie urbains) est un processus historiquement marqué en ce sens qu'il domine l'époque contemporaine, mais il est inégalement distribué dans l'espace. Ainsi, certains lieux sont plus urbains que d'autres, mais les traits caractéristiques de l'urbanité définissent l'époque actuelle et marquent le processus politique de trois façons :

1. *L'urbanisation affecte l'architecture institutionnelle du pouvoir politique.* Des enjeux urbains comme les infrastructures, les services publics, la gestion de la violence, la spéculation immobilière, la gestion de la diversité, la vulnérabilité aux événements climatiques extrêmes ou aux risques sanitaires sont au sommet des agendas politiques nationaux et internationaux. Ils ne sont pas traités seulement au niveau des municipalités. Ceci confère à ces enjeux urbains une importance accrue.
2. *L'urbanisation transforme les modes de vie à cause de l'intensité affective qu'elle suscite et la mobilité qu'elle exige.* Ceci signifie qu'une multiplicité de groupes s'érige en autorités politiques pour gérer la violence et contrôler les comportements (gangs, églises, petites entreprises). La vie urbaine fonctionne, parce que tous les jours, les gens la font fonctionner en créant des micro-ordres. Nous comprenons intuitivement la complexité urbaine puisque nous arrivons à la naviguer quotidiennement. Mais il est rare que nous qualifions ces compétences en termes politiques. Pourtant, naviguer la

ville semble influencer la façon dont nous agissons politiquement. Cette logique d'action politique urbaine se construit à partir des interdépendances inhérentes à l'urbanité, à partir de la nécessité de prendre des risques et à partir de l'expérimentation.

3. *L'urbanisation, comme la modernité, produit de nouvelles ontologies.* Elle transforme la façon dont nous concevons le monde : les références culturelles urbaines et ses pratiques spatiales (telles les relations à la vitesse, l'incertitude, la mobilité et la stimulation sensorielle) sont disséminées hors des villes et deviennent des éléments caractéristiques de l'époque contemporaine. Ceci influence la façon dont nous définissons les problèmes politiques.

En effet, l'intensité affective de la vie urbaine et les pratiques de mobilité intensifiées influencent la façon dont on se construit comme acteur politique. Dans ce contexte, la définition libérale de la citoyenneté comme un mode institutionnalisé de relation à l'État ne tient plus très bien la route. L'engagement politique excède clairement les vecteurs institutionnalisés de revendication entre citoyens et États (et nous incluons ici les actions organisées par les mouvements sociaux, comme les manifestations ou les grèves). Nous l'avons vu au printemps 2012 à Montréal, une multiplicité de gestes politiques (autres que les manifestations, la pression politique, ou la grève) ont été posée. Or, la sociologie des mouvements sociaux se centre seulement sur les formes organisées de la contestation (les manifestations, le lobbying) et sur l'action stratégique. Cependant, on voit émerger des formes d'action plus spontanées, non organisées, diffuses, tactiques. C'est ce que nous avons tenté de mettre au jour.

Questions de recherche

À la lumière de ces influences théoriques, les questions qui nous ont guidés dans cette étude sont les suivantes :

1. Quelle(s) logique(s) d'action sous-tendaient la mobilisation des jeunes Montréalais au printemps 2012?
 - a. Quel mode d'organisation?
 - b. Quel rapport au conflit et à l'antagonisme?
 - c. Quel type d'actions ont été menées? Quel est le rôle du sensible (de l'intuitif, du créatif, du spontané) dans ces actions?
 - d. Quel rapport au temps est mis de l'avant par ces actions?
 - e. Quel rapport à l'espace est révélé par ces actions?
 - f. Quel rapport au risque et aux émotions qui y sont associées?
2. Dans un contexte où beaucoup de jeunes étaient arrivés depuis peu à Montréal, quel a été l'impact de cet épisode d'intenses mobilisations politiques sur le rapport à la ville des jeunes Québécois (et à Montréal en particulier)? Est-ce que cet épisode a intensifié le désir d'urbanité des jeunes (s'identifier comme urbain, vivre l'intensité de la ville)?

I) BRÈVE HISTOIRE DU MOUVEMENT ÉTUDIANT À MONTRÉAL

Les événements du printemps 2012 à Montréal, ne sont pas sans rappeler la période de transformations sociales et d'activités politiques des années 1960 et 1970. À cette époque, les jeunes de la génération des «baby-boomers» influencée par les luttes sociales qui se déroulaient

dans les pays du tiers-monde et en Europe se sont mobilisés autour d'enjeux identitaires, comme les questions nationale, économique, environnementale et féministe (Mills, 2010). C'était également au Québec, le moment des grandes réformes institutionnelles associées à l'État-providence laïque et à la création du Ministère de l'Éducation (1964) dans la foulée de la publication du rapport Parent. Les recommandations de ce dernier ont également mené à la création du réseau des Collèges d'enseignement général et professionnel (CÉGEP/cégep) en 1967. Cette réorganisation du système scolaire québécois avait comme but de favoriser la formation et l'éducation postsecondaire chez les jeunes francophones qui étaient comparativement aux Canadiens anglophones, moins scolarisés (Gagnon et Gould, 1990). Bien que la création des cégeps ait favorisé l'accès aux études postsecondaires et à la formation professionnelle chez les Québécois francophones de toutes les classes sociales, leur passage à l'université ou sur le marché du travail n'était pas pour autant assuré. Le cas de Montréal était particulièrement problématique avec la création de cinq cégeps en 1967, mais avec la présence d'une seule université francophone, l'Université de Montréal (Dassylva, 2004).

Devant l'immobilisme du gouvernement de l'Union Nationale suite aux demandes visant l'accessibilité à l'université et à la mise en place d'un système de prêts et bourses, les étudiants de niveau collégial et universitaire se sont mobilisés à la rentrée de 68 dans un mouvement de grève et d'occupation qui était, jusqu'en 2012, le plus important mouvement étudiant de l'histoire du Québec (Mills, 2010). Rapidement, les votes de grève et l'occupation des établissements d'enseignement se sont propagés dans plusieurs régions du Québec. À Montréal, où la majorité des grévistes était concentrée, les manifestations et les actions de revendication se sont multipliées de l'automne à l'été suivant. Selon Louise Harel, porte-parole de l'Union générale des étudiants du Québec (UGEQ) au moment de la crise, le point culminant de la mobilisation étudiante fut la manifestation qui réunit 10 000 étudiants dans les rues de Montréal à l'automne 1968, une première dans l'histoire du Québec¹. Solidaires des luttes menées par les jeunes européennes et américaines, les militants du mouvement montréalais étaient fortement inspirés par les écrits postcoloniaux et socialistes de l'époque (Mills, 2010; Tilly, 2004). Cette influence se manifestait également dans les multiples formes prises par les actions de protestation, par exemple les activités de protestation artistique inspirées de l'Internationale situationniste.

Tout comme le mouvement étudiant du printemps 2012, les activités de contestation du mouvement d'octobre 1968 se sont concentrées sur le territoire de la ville de Montréal. Dans les deux cas, l'espace-temps urbain semble avoir été au centre des pratiques et des stratégies de contestation. Nous n'avons qu'à penser à « l'Opération McGill français » du printemps 1969 qui dénonçait l'unilinguisme anglophone de la plus vieille Université du Québec ou encore nous pouvons penser à la place importante du territoire urbain en tant que lieu de rencontre entre les divers groupes d'activistes de l'époque (Mills, 2010).

Nous pouvons également tracer un parallèle entre les deux mouvements à partir de la montée en généralité de leurs revendications et de la manière dont les militants se sont inscrits dans un courant de revendication à plus grande échelle. Le mouvement d'octobre 1968 s'est déroulé dans une vague de protestation étudiante mondiale, dont le paroxysme aux yeux des Québécois fut mai 1968 en France, et en solidarité avec le mouvement antiguerre américain. Dans son livre *Contester l'empire*, Mills (2010) démontre l'influence des mouvements de décolonisation et de la pensée postcoloniale sur la Révolution tranquille (voir aussi Austin, 2013). De façons

¹ *Tout le monde en parlait : les grandes manifestations étudiantes*, Saison 1, épisode 15. Radio-Canada le 26 août 2006.

similaires, les revendications du printemps 2012 ont rapidement pris une saveur antiglobalisation, voire anticapitaliste, et ont été perçues par plusieurs comme la suite du mouvement *Occupy* de l'automne 2011 (Simard, 2013).

Les deux périodes (1968 et 2012) sont également associées à des phases d'urbanisation rapide dans la métropole québécoise. Les années du maire Drapeau à Montréal (1960-1986) sont celles de l'entrée sur la scène internationale d'une ville portuaire et ouvrière en déclin (McKenna et Purcell, 1981). En quelques années, le maire Drapeau commande la construction du métro, l'Exposition universelle de 1967, les Jeux olympiques de 1976 et la modernisation du réseau routier. Dans une conjoncture économique différente, le Montréal des années 2000 est transformé par les forces qu'induisent la tertiarisation de l'économie urbaine et la métropolisation qui accompagnent le processus de mondialisation (Fontan, Hamel et Morin, 2012). Il suffit de mentionner la volonté de la métropole à s'affirmer dans la sphère financière globale avec l'inauguration du Quartier international de Montréal en 2004 ou encore, comme métropole culturelle avec la construction du Quartier des spectacles.

Notre intuition de départ dans ce projet est que cette urbanisation devait avoir eu un effet implicite sur le mouvement : sur son organisation, la mobilisation, la construction identitaire, et surtout, sur les modes d'agir.

La vie étudiante à Montréal

Depuis une vingtaine d'années, Montréal a su se démarquer comme une ville étudiante de niveau international. La revue britannique *The Economist* la classe même au premier rang mondial des villes universitaires, devant Londres et Hong Kong selon l'indice *Sea Turtle*². En 2010, la population étudiante postsecondaire de la métropole s'élevait à 264 805 individus, soit 57% des étudiants du Québec (MELS, 2012). Sur l'île de Montréal, on compte présentement 9 établissements universitaires et 12 cégeps.

La vie associative étudiante à Montréal est composée d'une vingtaine d'associations universitaires et de 10 associations collégiales³. Ces associations faisaient majoritairement partie, en 2012, de l'une des quatre fédérations québécoises soit la FECQ, la FEUQ, l'ASSÉ et la TaCEQ. Il est à noter que pour la campagne de 2012 l'ASSÉ a formé une organisation de type syndicale temporaire, la CLASSE (Coalition large de l'ASSÉ), afin de regrouper des associations étudiantes universitaires et collégiales qui ne sont pas affiliées à l'ASSÉ mais qui partagent leur position sur la grève et les droits de scolarité. D'autres associations ne sont affiliées à aucune fédération, elles sont dites indépendantes. Fondée en 2001, l'ASSÉ adopte une position plus radicale que les trois autres fédérations étudiantes. Prônant la mobilisation de masse, la grève générale, l'anticapitalisme, l'autogestion et la confrontation au lieu de la concertation et le dialogue avec le gouvernement, l'ASSÉ est formée des associations étudiantes plus radicales et militantes. Pour reprendre les termes de Martin (2013), la CLASSE a joué le rôle le plus « combattif » lors de grève étudiante de 2012. Elle a défendu des principes anarcho-syndicalistes et ses tactiques d'organisation et de mobilisation. Cette position est venue contraster les stratégies plus pragmatiques et concertationnistes des deux autres fédérations étudiantes (la FECQ et la FEUQ).

² <http://affaires.lapresse.ca/economie/quebec/201307/17/01-4671462-montreal-premier-de-classe-pour-les-etudiants-etrangers.php>

³ Selon nos recherches, seuls les collèges Dawson et le cégep Vanier n'ont pas d'association étudiante.

La géographie des établissements d'enseignement postsecondaire à Montréal est représentative du portrait social, culturel et économique de la métropole. En ce sens, les établissements d'enseignement collégial et universitaire francophones se retrouvent principalement dans la moitié est de l'île et ceux de langue anglaise dans la partie ouest. Si les collèges et cégeps se retrouvent répartis de manière plus diffuse sur le territoire de la ville de Montréal, les établissements universitaires sont concentrés au centre-ville. À l'exception de l'Université de Montréal, les quatre autres établissements se trouvent dans l'arrondissement Ville-Marie (voir figure 1) au centre-ville. La plus forte concentration d'établissements est présente dans le secteur du Quartier Latin dans la partie est du centre-ville avec la présence de l'UQAM, du cégep du Vieux-Montréal, de l'INRS et l'Université McGill juste à l'ouest.

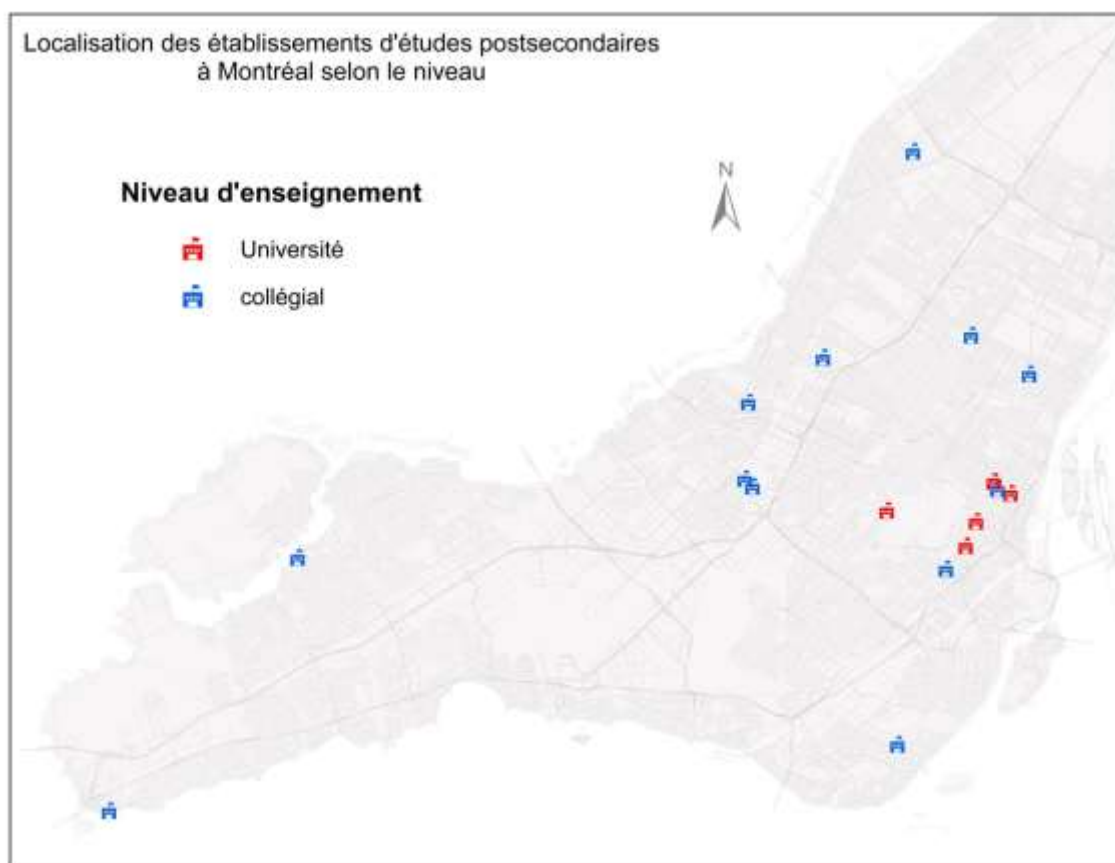


Figure 1 : Localisation des établissements d'études postsecondaires à Montréal

Évolution des frais de scolarité postsecondaire au Québec

Les enjeux des frais de scolarité et plus largement de l'accessibilité aux études collégiales et universitaires figurent au premier plan de l'agenda des organisations étudiantes depuis la fin des années 1950. Rappelons qu'avant les changements politiques et culturels induits par la prise du pouvoir politique par une classe dirigeante francophone non religieuse au Québec à cette époque, le taux d'éducation et de diplomation chez les Canadiens francophones était drastiquement inférieur à celui chez les Canadiens anglophones (Mills, 2010). En ce sens, l'accessibilité à l'éducation postsecondaire est à la base même de l'organisation et de la fondation du mouvement étudiant au Québec (Correa, 2012). À travers les différentes

organisations et associations qui l'ont incarné, le mouvement étudiant québécois a su s'afficher comme un acteur important et proactif dans le débat public et politique. Le rapprochement que nous avons fait entre le plus récent épisode de contestation (2012) et celui de 1968 témoigne du rôle qu'ont joué les organisations étudiantes à l'échelle de la société québécoise depuis cinquante ans. Dans les vingt dernières années, trois grèves étudiantes importantes ont mobilisé le mouvement et ont lancé les militants, mais surtout les leaders étudiants, à l'avant-scène de l'actualité québécoise. Considérant que le mouvement étudiant a créé une mémoire collective vive, une analyse qui tenterait de le comprendre à l'extérieur de cette dimension temporelle serait fortuite. En ce sens, un bref retour sur les campagnes majeures des vingt dernières années nous semble inévitable. D'abord, en 1996 pour s'opposer à un dégel des frais de scolarité annoncé par le Parti Québécois (PQ); ensuite en 2005 quand le gouvernement Charest annonce une réforme de l'Aide financière aux études (AFE) et finalement en 2012 lorsque ce même gouvernement impose une augmentation des frais de scolarité de 1675\$ par année.

En septembre 1996, dans le cadre des États généraux sur l'éducation, le gouvernement du Parti Québécois, avec au poste de ministre de l'Éducation Mme Pauline Marois, a annoncé des coupes de 700 M\$ en éducation pour l'année suivante et une hausse des droits de scolarité à l'université et des droits afférents au cégep (Simard, 2013). La principale association étudiante à l'époque, la FEUQ, lance alors une campagne afin que le gouvernement dépose une loi cadre qui obligerait les gouvernements désireux d'augmenter les droits de scolarité de le faire au moyen d'une loi et non d'un décret. Les frais de scolarité, les frais afférents et les modalités d'accès au programme de l'AFE ne pourraient alors être modifiés par un mécanisme officiel de négociation entre les associations étudiantes et le gouvernement. Le Mouvement pour le droit à l'éducation (MDE, l'ancêtre de l'ASSÉ), un regroupement plus radical, lance un appel à la grève et demande le maintien du gel des droits de scolarité et des frais afférents, l'abolition de la cote R, l'amélioration du système de prêts et bourses et la fin des coupures en éducation (Lacoursière, 2007). À la fin du mois d'octobre 1996, devant des négociations qui ne débouchent pas, la FECQ et la FEUQ appellent leurs membres à rejoindre le mouvement de grève enclenché par le MDE. Au plus fort du conflit, 80 000 étudiants provenant de plus de 23 cégeps et de plusieurs universités sont en grève. Marois annonce finalement, le 18 novembre lors du congrès du PQ que le gouvernement abandonnait la hausse, maintenait le gel des droits de scolarité et des frais afférents. Toutefois, elle annonce une augmentation significative des droits de scolarité pour les étudiants du reste du Canada (78%) et les étudiants étrangers (30%). Ce gel qui durera encore près de 10 ans marque une accalmie dans les grèves du mouvement étudiant jusqu'en 2005 (Simard, 2013).

En mai 2004, le gouvernement libéral de Jean Charest annonce un projet de réforme du programme d'aide financière aux études (AFE) ayant comme objectif principal de transformer 103 M\$ de bourses en prêts. L'hiver suivant, des associations étudiantes en grande majorité membres de l'ASSÉ déclenchent une grève générale illimitée. Quelques semaines plus tard, après des tentatives déçues d'ouvrir un dialogue avec les autorités, la FECQ et la FEUQ emboîtent le pas. Malgré leur front commun contre le gouvernement, les associations étudiantes ne sont pas d'accord avec les objectifs de la grève. D'un côté, la FECQ et la FEUQ limitent leur revendication aux 103 M\$ et de l'autre la CASSÉE (Coalition de l'ASSÉ élargie, formée le temps de cette grève) cadre la lutte dans un contexte plus général du droit à l'éducation dans une perspective de gratuité scolaire. Les différends entre les associations persistent également sur le plan des modes d'action adoptés : la FECQ et la FEUQ favorisent les appels à l'opinion publique et les rassemblements, tandis que la CASSÉE organise des manifestations, des occupations et des actions de perturbations économiques. Au plus fort de cette lutte, 175 000 étudiants de niveau collégial et universitaire étaient en grève. À cause de sa position plus radicale et son refus de dénoncer la violence et les actes de vandalisme, le

gouvernement n'accepte pas la CASSÉE à la table de négociation, mais continue avec les deux autres fédérations. Les négociations se poursuivent jusqu'au début du mois d'avril quand les fédérations et le gouvernement se sont entendus sur le transfert de 70 M\$ de bourses en prêts en 2005 et le retour des 103 M\$ les années suivantes. Ce manque de cohésion au sein du mouvement est à l'origine de certaines tensions qui persistent toujours. Toutefois, une certaine unité a transparu lors de la campagne de 2012 et est venue amenuiser ces différends.

II) MÉTHODOLOGIE

L'échantillon

Puisque notre recherche questionne les relations entre les jeunes, l'urbanité et l'agir politique, nous voulions interviewer des individus de moins de 30 ans, étudiants ou non, ayant participé aux événements de protestation du mouvement étudiant de 2012. Vu les contraintes de temps et de ressources auxquelles notre équipe était soumise et la spécificité de la population à l'étude, l'utilisation des réseaux de contacts professionnels du VESPA et des réseaux personnels des membres de l'équipe nous a semblé la méthode la plus efficace d'échantillonnage.

Le premier contact avec les participants potentiels s'est fait par courriel à partir de la boîte de messagerie du Laboratoire VESPA. Nous avons envoyé aux abonnés de l'infolettre VESPA un message expliquant brièvement notre projet, les objectifs de la recherche et les critères de participation. À la fin du message, une note spécifiait que les personnes intéressées à participer ou à recevoir davantage d'information pouvaient s'adresser à la responsable du projet (Julie-Anne Boudreau) ou à la coordonnatrice du laboratoire (Alexia Bhéreur-Lagounaris). Les participants étaient par la suite pris en charge individuellement afin de recevoir le formulaire de consentement, une description précise du projet de recherche, un questionnaire préliminaire et finalement pour planifier le moment de la première rencontre.

Par souci de représentativité, nous avons élaboré une série de caractéristiques pour guider le recrutement des participants : étudiant ou non-étudiant, francophone ou anglophone, homme ou femme, l'institution scolaire fréquentée, le niveau de scolarité et le domaine d'étude. Au final, nous avons complété le processus de collecte de données avec 27 participants, entre les mois de juillet et octobre 2013. Des 27 participants, 24 étaient étudiants (89%) et 3 non-étudiants (11%); 20 sont francophones (74%) et 7 anglophones (26%); 16 sont des hommes (59%) et 11 des femmes (41%); des 24 étudiants, 18 (75%) étaient en sciences humaines, sociales ou en arts et 6 (25%) dans d'autres domaines. Nous voulions également que les étudiants soient de niveaux d'étude variés : 6 (25%) étudiaient au niveau collégial, 9 (38%) au 1^{er} cycle universitaire et 9 (38%) aux cycles supérieurs.

Déroulement des entretiens

Une fois le lieu et le moment de la première rencontre déterminés conjointement par les membres de l'équipe responsables de l'échantillonnage et le participant, le dossier du participant est transféré au chercheur responsable de la réalisation de l'entretien. Celui-ci prenait alors connaissance du profil du participant à partir du questionnaire préliminaire (annexe 2) et constituait un dossier électronique et papier avec les documents relatifs à chaque participant : questionnaires, informations personnelles, guide d'entretien et matériel pour la réalisation de la carte mentale.

La première rencontre se déroule dans un lieu choisi par le participant, elle est divisée en deux parties. Dans un premier temps, l'intervieweur pose une série de questions sous forme d'entretien semi-dirigé au participant suivant le guide d'entretien 1 (annexe 3). Cet entretien semi-directif d'une vingtaine de minutes, en quelque sorte une préparation mentale pour le participant, sert principalement à replonger l'interviewé dans ses souvenirs avant la réalisation de la carte mentale et du trajet documenté. Ensuite, le participant est appelé à produire une carte mentale à partir de l'énoncé suivant : « Dessine d'abord le lieu où nous sommes actuellement et ensuite les lieux qui t'ont marqué pendant ta participation aux événements du printemps 2012 ». Il est à noter que pour des raisons de validité des lectures et de calibrage des instruments, l'équipement biométrique (bracelet), GPS et audiovisuel (caméra et enregistreur) sont installés avant l'étape de la carte mentale. Le temps alloué pour la réalisation de la carte est de 5-10 minutes selon le participant. Le participant explique ensuite sa carte et détermine un trajet à suivre d'une durée variant de 45 à 90 minutes.

Pendant le trajet, l'intervieweur suit un guide de conversation (annexe 3, figure 2) afin d'orienter la discussion avec le participant vers certaines dimensions de son expérience de contestation politique lors des événements du printemps 2012. Mais la conversation et le trajet demeurent libres et largement improvisés afin de laisser libre cours à la spontanéité du participant. À la fin du parcours, un rendez-vous est fixé avec le participant pour l'entretien de réactivation. Idéalement, cette deuxième rencontre se réalise dans la semaine suivant la première rencontre.

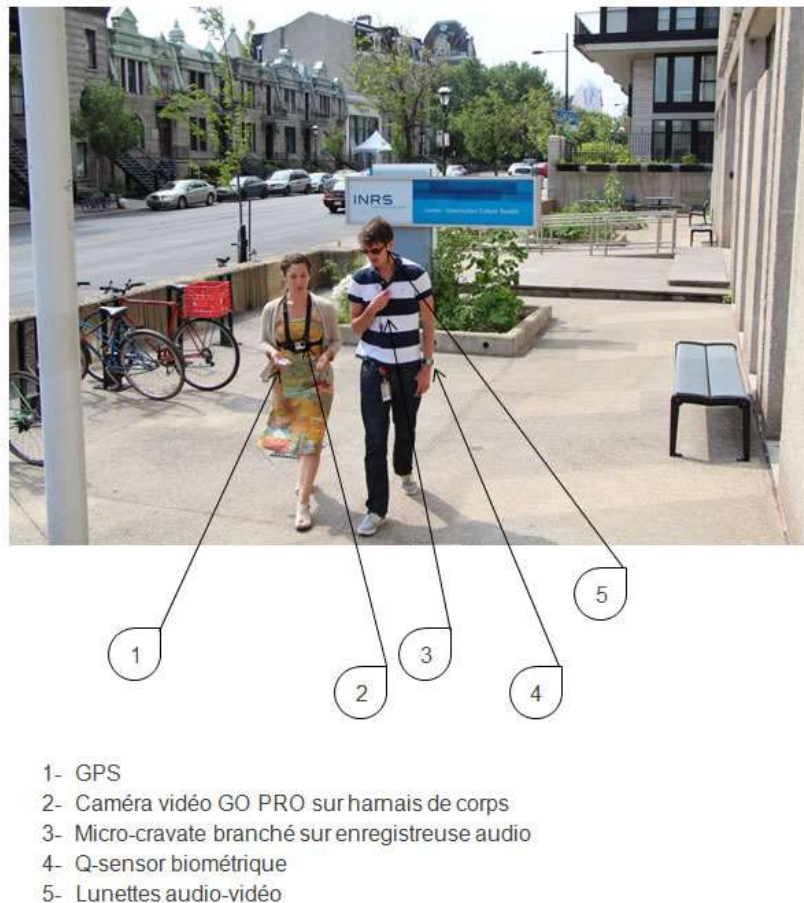
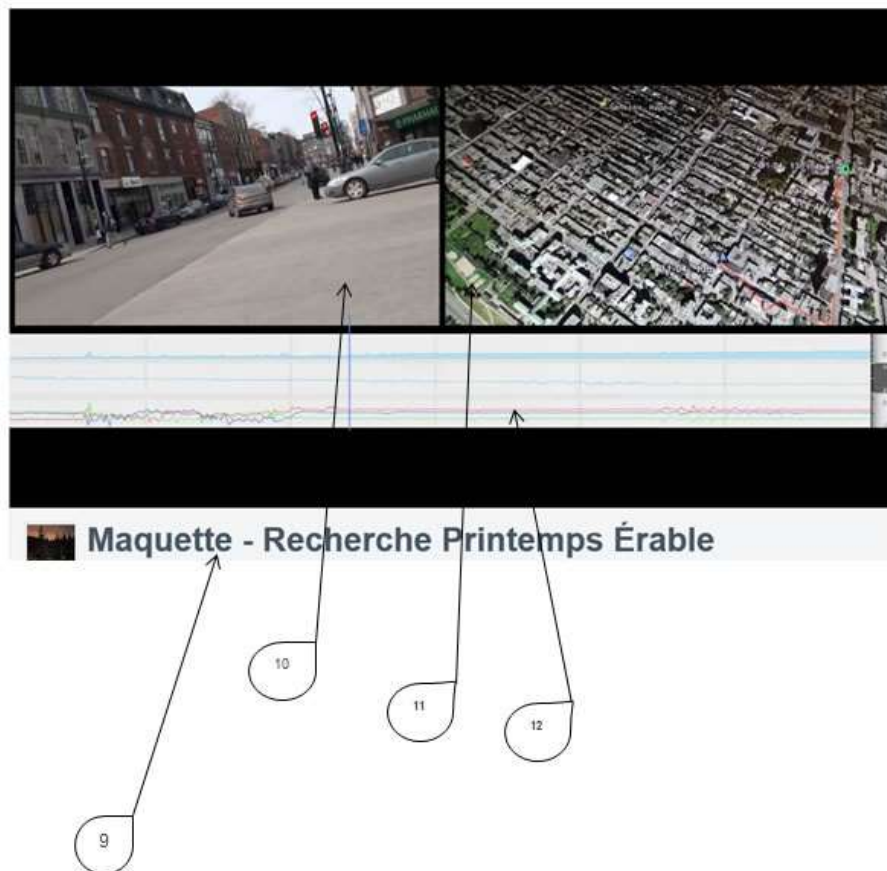


Figure 2 : Deux chercheurs testent l'entretien 1

Entre les deux rencontres, le chercheur responsable du participant est responsable du transfert des données biométriques, GPS et audio et vidéo entre les appareils et l'ordinateur du projet de recherche. Il doit également faire une analyse préliminaire des données biométriques afin d'identifier des moments forts du parcours (figure 6). Une fois cette analyse faite, le chercheur doit réaliser le montage des trames audio et vidéo, de la carte et des données biométriques à l'aide du logiciel *Adobe Premiere* selon les directives du «protocole de montage» (annexe 4).



- 9- Logiciel de montage Premiere CS5 (pour faire les trois cadres)
- 10- Visuel de la caméra portée par le participant (lunette ou Go pro)
- 11-Google Earth pour visualiser le trajet (données GPS)
- 12-Logiciel Affectiva lecteur de Q-Sensor (données biométriques du bracelet)

Figure 3 : Maquette fictive, suite à entretien 1

Ce montage sert de soutien visuel et de trame narrative lors du deuxième entretien, tel que l'on peut le voir sur la photo de la figure 3. Le deuxième entretien, d'environ 1h30-2h se déroule dans la salle de conférence du VESPA à l'INRS. Ce deuxième entretien porte principalement sur le trajet et les données biométriques, nous le qualifions d'entretien de «réactivation». D'autres thèmes ou dimensions de la grève étudiante sont également abordés (annexe 3).

Une fois les entretiens terminés, les données (biométrique, GPS, audio et vidéo) de chaque participant sont stockées sur l'ordinateur du projet de recherche dans un dossier correspondant au participant et protégé par mot de passe. Une image numérique de la carte mentale est également produite à des fins d'archivage et de codage sur *N'Vivo*. Les entretiens ont alors été transcrits à l'aide du logiciel *InqScribe* par une équipe de 7 personnes selon un protocole préalablement établi (annexe 5) assurant ainsi l'uniformité des retranscriptions. Les textes d'entretien et les cartes mentales numérisées sont ensuite importés dans le projet *N'Vivo* centralisé afin d'être analysés de manière qualitative par l'équipe de recherche.

Quelques réflexions sur la biométrie

La biométrie est la science qui mesure et analyse des données biologiques. Le principe de base consiste à décrire les caractéristiques du corps, ses codes et ses états. Les technologies biométriques se développent de plus en plus, ce qui permet d'identifier les caractéristiques physiologiques et comportementales de façon précise par l'utilisation d'appareils senseurs. Ces senseurs peuvent détecter et enregistrer les signes physiologiques de stress et d'excitation, en mesurant les changements électriques de la peau.

Afin d'analyser les données biométriques, nous partons de la prémisse suivante : le corps cherchera à maintenir son équilibre face à une situation de stress. Le cerveau limbique, propre aux mammifères, joue un rôle central dans ce maintien de l'équilibre corporel. Il régule la température et l'homéostasie (équilibre de la pression sanguine, rythme cardiaque, taux de sucre dans le sang, etc.)⁴. Parmi ses fonctions importantes, le cerveau limbique sert à la mémorisation des événements et à la cognition. Surtout, le cerveau limbique a la fonction de réguler les émotions.

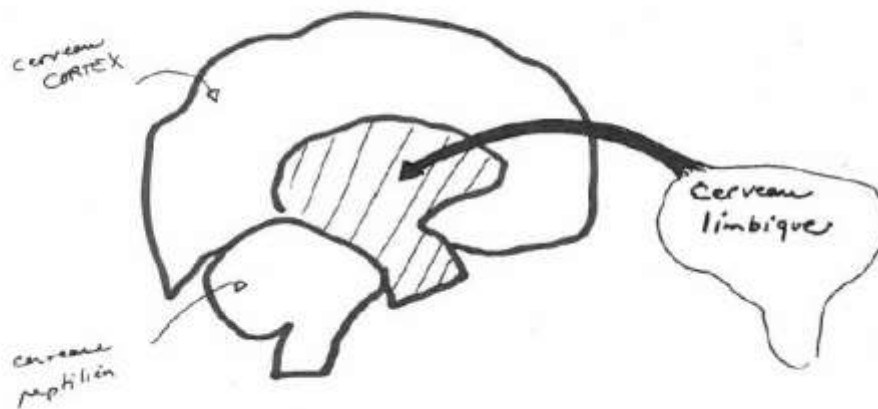


Figure 4 : Dessin de la position du cerveau limbique

⁴ « Processus de régulation par lequel l'organisme maintient les différentes constantes du milieu intérieur (ensemble des liquides de l'organisme) entre les limites des valeurs normales. Caractéristique d'un écosystème qui résiste aux changements (perturbations) et conserve un état d'équilibre. » (www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hom%C3%A9ostasie/40213)

Si l'on s'attarde sur l'aspect émotif, les affects peuvent être soit positifs ou négatifs. Ainsi, la mémoire, à travers les fonctions du cerveau limbique, est capable d'enregistrer le plaisir et la douleur. Cela signifie que les expériences positives et négatives du corps sont enregistrées respectivement comme plaisir et douleur grâce aux cinq sens perceptifs liés au système nerveux. De cette façon, le cerveau limbique évalue une expérience en fonction d'un moment précis (entre le plaisir et la douleur) et reproduit les émotions positives ou négatives de cette même situation. H. Laborit écrit, « Les émotions se distinguent des autres formes d'activité nerveuse par le fait qu'elles sont subjectivement reconnues comme pouvant se colorer d'une qualité particulière, agréable ou désagréable. » (Laborit, 1970 : 64).

Face à une situation changeante de l'environnement, l'organisme nous informe de ce qui est nécessaire pour se maintenir en fonction. Grâce au travail de l'imagination qui se construit à partir des expériences qui sont mémorisées dans le cerveau limbique – notre cerveau envoie des messages afin d'établir une logique d'action qui essaiera de répéter les expériences positives et éviter (ou détruire) les expériences négatives. Ceci nécessite de l'énergie thermodynamique. Le corps dépense cette énergie pour maintenir son équilibre (de température et homéostasie) face à une situation changeante.

Le Q-Sensor nous permet de mesurer cette énergie thermodynamique du corps. Les stimulus lors de la participation aux activités politiques sont arrivés au cerveau par les cinq sens ou par l'imagination. Chaque information est classée dans l'échantillon des expériences agréables et désagréables maintenues dans le système limbique de l'individu. Le cortex cérébral analyse ces « rapports » du système limbique et prend la décision (ou non) de libérer les substances nécessaires pour faire agir le système nerveux. Ce processus est un processus thermodynamique mesurable par le Q-Sensor au moment précis où la mémoire des expériences significatives est évoquée.



Figure 5 : Bracelet Q-Sensor

Développé par le MediaLab du MIT – Massachusetts Institut of Technology, le Q-Sensor rend compte des réactions émotionnelles au sens où il mesure les réactions électrodermales d'un individu. Il est conçu pour être porté en dehors du laboratoire (c'est un bracelet sans-fil) et permet ainsi d'effectuer des recherches ambulatoires sur les réactions émotionnelles en

contexte naturel. Après avoir attaché l'appareil au poignet d'un individu, le Q-Sensor est activé. Les activités du corps d'un individu sont enregistrées comme : 1) variation électrodermale, 2) variation de température et 3) variation de l'accélération de mouvements vers les axes X, Y, et Z (mouvement horizontal, vertical et en angle).

Au niveau thermodynamique, l'appareil fait un enregistrement de l'énergie dépensée par le corps pour maintenir la structure organique complexe d'un individu au sein d'un milieu. Comme on le sait, les bases métaboliques de l'affectivité dépendent directement de l'énergie dépensée. Le Q-Sensor arrive à nous donner une codification des stimulus vécus; soit ceux produits par le milieu qui entoure le corps, ou encore les stimulus expérimentés à travers la simple projection mentale (l'imagination, les souvenirs).

Pendant les dix premières minutes de port du Q-Sensor, l'appareil enregistre l'activité énergétique du corps, c'est-à-dire toutes les variations électrodermales, de température et l'accélération de mouvements du corps dans le milieu. Ce dernier est doté aussi d'une température et d'autres éléments stimulants pour le métabolisme corporel. Donc, dix minutes sont nécessaires pour donner au métabolisme le temps d'atteindre son homéostasie dans un milieu donné. Suite à cette période, nous pouvons observer le continuum des variations obtenues.

On voit donc des « pics », mais aussi, des « creux » métaboliques dont l'inconstance révèle l'effort énergétique dépensé par l'organisme pour maintenir le corps dans la meilleure forme possible pour un certain milieu/situation/condition. Par exemple, l'excitation d'être dans la rue, au volant et sous le soleil d'été peut donner un résultat thermodynamique significativement différent du fait d'être à la maison, détendu sur le sofa en regardant la télévision dans une ambiance climatisée. C'est pour équilibrer ces variations de situations qu'il faut attendre dix minutes avant d'interpréter les mesures du Q-Sensor. Ainsi, le Q-Sensor permet surtout d'analyser la relation entre les « pics » et les « creux » significatifs, visibles dans un continuum d'activités menées par un individu et le processus de la découverte de ses émotions alors qu'il les expérimente. Ceci est beaucoup plus intéressant que de simplement lire une courbe thermodynamique en continu. De plus, en projetant l'image de ces « pics » et de ces « creux » sur un mur, nous pouvons mener un entretien de réactivation stimulant dans lequel l'individu peut interpréter ses variations thermodynamiques en racontant ce qu'il a vécu avec le Q-Sensor et comment il justifie les variations projetées sur le mur. Ce moment unique, alliant la mémoire des émotions vécues et l'émotion expérimentée à l'instant de l'entretien, évoque l'imaginaire de sa propre subjectivité attachée au milieu qui l'entourait (dans l'expérience vécue) et aussi qui l'entoure lors de l'entretien (figure 7).

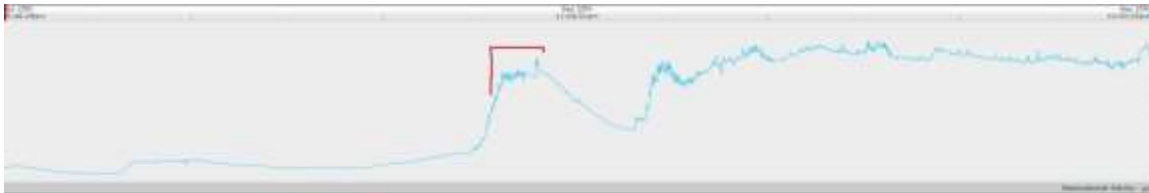


Figure 6 : Exemple d'une courbe biométrique



- 13- Projection de la maquette rassemblant les données de l'entrevue 1 (voir 10, 11, 12) avec un cercle autour des moments et endroits plus significatifs
- 14- Idées de questions basées sur l'analyse de l'entrevue 1 écrites dans un carnet
- 15- Enregistrement audio de l'entrevue 2
- 16- Guide d'entretien et carte mentale faite par le participant
- 17- Intervieweur heureux
- 18- Participant

Figure 7 : Deux chercheurs simulent l'entrevue 2

L'analyse des données sur N'Vivo

L'analyse des entretiens et des parcours documentés s'est fait à l'aide du logiciel *N'Vivo* (version 10) à partir des thématiques suivantes :

Action collective	Aperçu de la masse en photo Évènement particulier : description d'un évènement marquant et spécifique Modes d'action : discours sur les manières de manifester ou des types d'action (ex : les manifs de nuit, les frezs, le yoga dans la rue, activités de perturbation économique) Jugement de valeur face à l'action collective
Conflit	Interpersonnel Institution : police, gouvernement, université, etc. Idéologique conception politique : ex : division interne à un groupe en regard aux idées politiques et idéologiques
Émotion	Biométrie Description cognitive d'une émotion Propos décrivant les réactions corporelles Propos centrés sur l'ambiance et la charge affective Sentiment révélé lors de l'entretien (nervosité, rire, rougissement, pleurs, etc.)
Espace	Lieux spécifiques : Descriptions des lieux durant les manifestations (sans aucune charge émotive, ou de niveau d'importance) Lieux symboliques émotifs Mobilité : en rapport aux déplacements personnels et collectifs Trajet
Figure dominante	Ex : GND, Léo, Anarchopanda, Arielle Grenier, etc. Propos concernant le leadership et l'héroïsme
Identité	Présentation des organismes Soi Nous Autres : alliés ou opposants
Tactique	Informations relatives aux comportements (aux réactions) immédiats lors d'évènement ex : «quand j'ai vu la police arriver, je me suis enfui dans une ruelle »
Média	
Motifs de l'implication	
Risques	
Stratégie	
Temporalité	Conséquences futures des actions posées, influence du passé sur le présent, point de non-retour, urgence, etc. Perception linéaire : ligne du temps, chronologie des faits Perception multiple : Des évènements ont lieu partout au même moment Perception cyclique : Répétition d'évènement, boucle du temps Ex : Mentionner des évènements du passé qui sont similaires à ceux qui ont lieu aujourd'hui, ou dire que ce genre de manifs se répètera dans le futur.
Urbanité	Vie en ville de façon générale, désir ou non de vivre à Montréal, spécificité de la ville/ Montréal. Connaissance de Montréal.

Figure 8 : Catégories utilisées pour le codage des entretiens

Malgré le nombre relativement élevé de codeurs (5), la constance entre les codeurs est demeurée très élevée, entre 92% et 98%, selon l'indice prévu à cet effet dans le logiciel *N'Vivo*. Ceci démontre l'efficacité de notre protocole de codage et témoigne de la compréhension commune des codes et du projet par l'équipe de recherche.

En plus du codage des entretiens, nous avons créé un ensemble d'attributs pour catégoriser les participants selon leur profil sociopolitique. Voici la liste des attributs choisis : genre, âge, occupation, domaine d'étude ou de travail, passé militant, implication dans un groupe pendant la grève, langue, niveau d'étude, nombre d'années à Montréal, quartier de résidence, habite chez ses parents, vote aux dernières élections (oui/non), altercations avec la police, rapport au temps, échelle de représentation de la carte mentale. Il est possible d'extraire des informations précises pour des profils particuliers de notre échantillon, par exemple les passages qui traitent des trajets empruntés lors de manifestations selon l'âge, le genre ou le nombre d'années vécues à Montréal. *N'Vivo* permet également de faire des recherches par mot-clés et d'obtenir l'occurrence de certaines expressions et leur contexte littéraire élargie.

III) COMPRENDRE LES LOGIQUES D'ACTION À L'ŒUVRE LORS DU PRINTEMPS 2012 À MONTRÉAL

Qu'entendons-nous par logique d'action? Une hypothèse de travail

L'individu organise mentalement les idées projetées par son imaginaire à travers le langage, et par conséquent, à travers les symboles. Selon Durand (1963 : 20), « le jaillissement luxuriant des images, même dans les cas les plus confusionnels, est toujours enchaîné par une logique, fut-elle une logique appauvrie, une logique de "quatre sous". » Dans cette perspective, les images captées et racontées par les participants à cette étude sont toujours préstructurées par un système de symboles « émanant du milieu cosmique et social » (Durand, 1963 : 33). Par contre, l'individu influence également la production de ce milieu social avec ses propres pulsions subjectives.

Les outils multimédias et le Q-Sensor nous ont permis d'analyser, au niveau de l'individu, cet incessant échange entre les pulsions subjectives et la description de ces émotions par la parole (composée de symboles socialement construits). C'est l'expérience des participants qui nous intéressait : l'expérience lors des événements du printemps 2012 qu'ils se remémoraient en marchant avec nous dans la ville, et l'expérience, au moment précis de l'entrevue, de la narration de ces événements et la charge affective qu'ils comportaient. Cette expérience demande un effort métabolique vérifiable par certains indices de l'organisme tels que l'augmentation de la température, le rythme cardiaque, la transpiration et d'autres éléments qui s'altèrent dans le corps au moment précis de l'excitation, la peur, la fuite, le combat -qui caractérisent à la fois le geste et le souvenir du geste passé.

Le même processus se réplique à l'échelle de l'action collective. L'énergie thermodynamique est une condition *sine qua non* des manifestations politiques et des événements sociaux. La quantité d'énergie requise dans de tels épisodes sociopolitiques est beaucoup plus importante que lors des gestes quotidiens. C'est pour cela que l'on parle souvent « d'électricité dans l'air », « d'intensité » et ainsi de suite pour décrire ces épisodes sociaux. Nous verrons plus loin avec quels mots les participants au projet ont qualifié ces moments.

Notre objectif est de « repérer de vastes constellations d'images, constellations à peu près constantes et qui semblent structurées par un certain isomorphisme des symboles convergents » (Durand, 1963 : 33). Autrement dit, décrire les logiques d'action collective signifie relever les caractéristiques partagées des gestes posés lors du printemps 2012 par les jeunes et le mouvement étudiant. Il s'agit de mettre en lumière la grammaire, les règles implicites qui ont guidé l'action. Il s'agit d'en faire ressortir la structure, le squelette.

Les logiques d'action sont à la fois objectives et subjectives. Objectives parce qu'on peut relever la même logique dans plusieurs gestes qui se déroulent dans un même milieu ou dans des conditions semblables (dans notre cas, dans les villes, chez les jeunes). Il s'agit de caractéristiques qui se répètent. Subjectives parce que l'action est menée par des acteurs ayant des motifs et des trajectoires qui leurs sont propres, mais qui se déploient à l'intérieur d'un monde des possibles, une grammaire (De Fornel et Quéré, 1999).

Notre hypothèse est que les logiques d'action (la grammaire) contemporaines sont marquées par l'urbanité, ce qui les différencie des logiques d'action à l'œuvre lors de la période stato-centrée de l'État-providence. Cependant, les logiques d'action urbaines coexistent avec des modes d'agir stato-centrés; ils ne sont pas mutuellement exclusifs.

L'urbanité, rappelons-le, se définit comme un ensemble de conditions, historiquement situées au tournant du 21^e siècle, mais inégalement distribuées dans le monde, qui influence les modes d'action sociopolitique et d'interactions sociales. Ces conditions sociohistoriques se caractérisent par des rapports sociaux, économiques et politiques à l'espace, au temps et à l'affectivité différents de ceux qui prédominaient lors de la période de l'État-providence.

En effet, le modèle d'action politique proposé par la sociologie des mouvements sociaux (surtout l'approche conflictuelle –*contentious politics*– de McAdam, Tarrow et Tilly, 2001) pose l'État comme interlocuteur principal des mouvements sociaux. Les approches néomarxistes se construisent également sur cette vision dichotomique du politique : il y a d'un côté les dominants (le capital et les élites politiques) et de l'autre les dominés. Philosophiquement, l'idéal révolutionnaire marxiste prévoit la disparition de l'État dans la foulée de la disparition du capitalisme. Mais cet idéal révolutionnaire a largement été remplacé par des stratégies plus pragmatiques de résistance. Que ce soit donc la sociologie des mouvements sociaux ou les approches néomarxistes, on perçoit une analyse stato-centrée et antagoniste de l'action politique. Certains néomarxistes ont critiqué le biais scalaire de ces approches, en mettant de l'avant les autres échelons de l'État (les villes entre autres, voir Brenner, 2004). Mais ces analyses demeurent fermement ancrées dans une vision dichotomique du politique : il y a l'État capitaliste (le centre du pouvoir distribué sur plusieurs échelons allant du national au local) et ceux qui s'y opposent. Ceci signifierait que toute action politique serait contestataire, antagoniste et conflictuelle. Dans cette logique, plusieurs des gestes posés par les jeunes lors du printemps 2012 deviennent invisibles ou sont relégués à l'arrière-plan.

Ce modèle stato-centré et conflictuel de l'action politique révèle une logique d'action que nous pourrions qualifier de contractuelle. Le conflit et la contestation sont tolérés dans la mesure où ils contribuent à équilibrer les rapports de pouvoir entre des intérêts opposés. L'État, garant de ce « contrat », est chargé de gérer et canaliser ces conflits via divers mécanismes (élections, consultation, protection des libertés d'expression et d'association, gestion des risques et protection sociale et civile, etc.). Cette logique d'action contractuelle est portée par une conception distincte du rôle de l'espace, du temps et de l'affectivité dans le processus politique. Le territoire du politique est clair, défini par des frontières politico-administratives (conception aérolaire). C'est à l'intérieur de ce « contenant » que se déploie le jeu politique puisque c'est sur

ce territoire que l'État peut agir et rester au cœur des demandes citoyennes. Le processus politique, à son tour, est compris sur un temps linéaire : il se déploie dans une pensée stratégique (agir avec un objectif précis, planifier ses gestes, en évaluer les conséquences). Il s'appuie sur l'idée d'une marche historique vers le progrès représentée linéairement (passé, présent, futur). La stabilité du territoire d'action et du temps linéaire permet de prétendre à l'objectivité et la rationalité scientifique comme moteurs de l'action. On calcule, on planifie, on agit parce que l'on croit maîtriser les paramètres de la situation, de l'enjeu.

Cette logique d'action tend à favoriser l'action organisée caractéristique des mouvements sociaux. Les mouvements apparaissent grâce à l'action mobilisatrice de divers entrepreneurs sociaux et d'organismes de la société civile. Nous sommes devant une conception très moderne de l'acteur en tant d'individu ou groupe cohérent, souverain, rationnel. Ces acteurs font preuve de volonté, agissent stratégiquement. Leurs actions sont identifiables et redevables : nous savons qui les mène. C'est une conception héroïque de l'action.

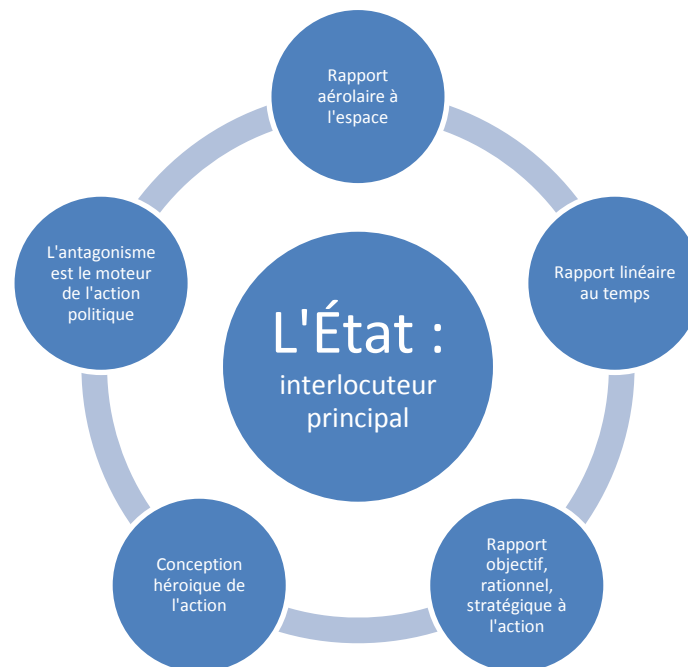


Figure 9 : Logique d'action contractuelle stato-centrée

Par contraste, l'hypothèse d'une logique d'action urbaine que nous explorons ici à partir de l'expérience des jeunes à Montréal en 2012 suppose un rapport à l'espace, au temps et à l'affectivité assez différent. L'action se déroule dans un espace en réseaux, fluide et mobile plutôt que fixé par des frontières (conception réticulaire). Le temps de l'action semble plutôt fragmenté, composé de situations multiples, dominé par le ici et maintenant, par la pensée tactique plutôt que stratégique. Plutôt que de privilégier l'action rationnelle, objective, planifiée, cette logique d'action se déploie par la créativité, l'imprévisible, la stimulation sensorielle, la perte de contrôle, l'intuition, l'affectif.

Ceci signifie que le « mouvement » social s'organise différemment, de façon plus diffuse. Le leadership est absent, ou tout du moins nié, invisible. C'est que la conception même de l'acteur est décentrée des individus en tant que tels. L'action se déploie à travers un réseau de relations, de situations, à la fois positives et négatives. Nous ne pouvons percevoir l'action que si nous

décentrons notre regard de l'acteur en tant que tel (en ne regardant que ce que font les leaders), pour analyser la situation d'action (les gestes posés à un moment et dans un lieu donnés). Le moteur du processus politique n'est pas tant l'antagonisme que l'impulsion (l'intensification de rencontres multiples et d'expérimentations caractéristiques de l'urbanité). C'est une conception posthéroïque de l'action, décentrée de l'acteur cohérent caractéristique du Soi moderne (Boudreau et De Alba, 2011).

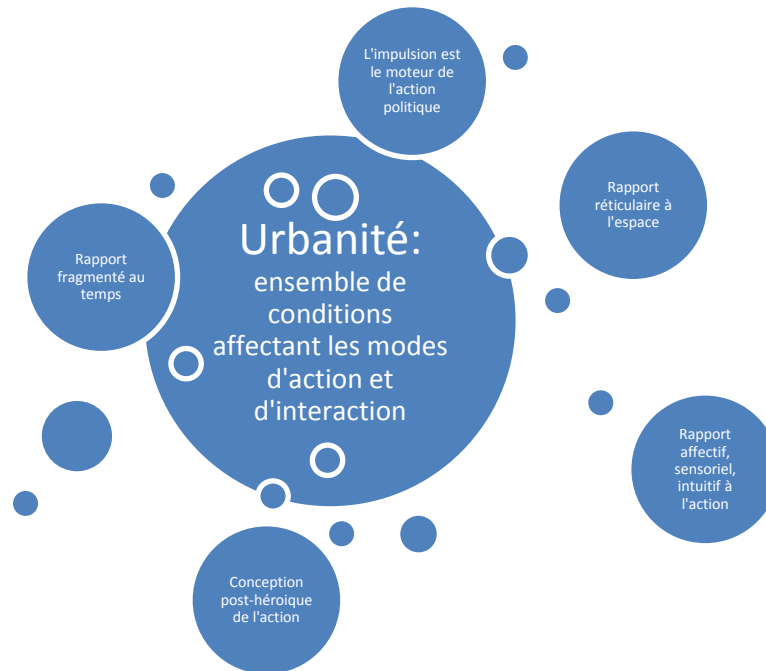


Figure 10 : Logique d'action urbaine

Afin de tester cette hypothèse, nous devons adopter une approche différente de la sociologie des mouvements sociaux. Celle-ci se penche généralement sur les modes d'organisation des mouvements, sur les répertoires d'action, les stratégies de mobilisation, sur les lignes de conflits (les enjeux), sur l'ensemble des contraintes et opportunités qui permettent à un mouvement de « lever » à un moment spécifique, et parfois sur les conséquences des mouvements tant sur le plan sociopolitique que sur la vie des individus qui y participent.

Notre approche cherche à faire ressortir, en amont de ces caractéristiques plus ou moins facilement identifiables de l'action collective, les logiques d'action. Nous l'avons dit, les logiques d'action sont moins « visibles »; elles ne peuvent se capter en se limitant à l'observation des activités menées, des argumentaires développés pour définir les enjeux de la mobilisation, des organigrammes des mouvements, ou des entretiens avec les leaders pour faire ressortir les stratégies d'action. Les logiques d'action se détectent en analysant les « symboles » communs qui structurent l'imaginaire individuel et collectif des participants, les gestes posés et leur charge affective, les images ou les règles de « grammaire » implicites qui permettent de faire sens de ces multiples gestes et sentiments. Autrement dit, saisir les logiques d'action collective nécessite de travailler sur l'intime et son interaction avec son milieu « social et cosmique ». C'est pour cette raison que nous avons choisi d'explorer trois éléments de ce milieu, de cette grammaire : le rapport au temps, le rapport à l'espace et le rapport à l'affectivité.

À partir de cette analyse de la « grammaire » sous-tendant l'action, nous nous tournerons ensuite vers une réflexion à propos de ses impacts sur les indicateurs plus habituels de la sociologie des mouvements sociaux : le mode d'organisation, le répertoire d'action et les lignes de conflit. Nous verrons que la compréhension et les pratiques du temps, de l'espace et de l'affectivité qui marquent l'urbanité ont un effet visible sur le mouvement. Ceci nous permettra de revenir en conclusion sur l'urbanité du mouvement.

Éléments de « grammaire » : Comprendre l'urbanité du printemps 2012

Dans ce qui suit, nous analysons le rapport à l'espace, au temps et à l'affectivité révélé dans les entretiens, dans nos parcours avec les participants et dans les cartes mentales qu'ils ont produites.

LE RAPPORT AU TEMPS : L'IMPORTANCE DU MOMENT PRÉSENT

Tout comme l'espace, le temps peut se concevoir comme l'articulation de plusieurs échelles. Il y a le temps biographique, celui de l'individu, de son corps, de ses souvenirs, de ses préoccupations. Il y a le temps quotidien, celui des routines, des rythmes vécus chaque jour et qui se bercent au gré des différents cycles qui marquent notre monde (les saisons, le calendrier scolaire, le jour et la nuit, etc.). Il y a le temps évènementiel, celui des ruptures, des parenthèses dans la routine quotidienne, celui de la mémoire collective qui constitue « l'histoire » que nous enseignons dans les écoles. Il y a également le temps géohistorique, celui qui marque une époque dans un lieu donné, celui qui indique les rythmes socialement appropriés (par exemple, aller toujours plus vite pour produire plus...), la valeur économique du temps (par exemple, « le temps c'est de l'argent »), les façons de le mesurer, son poids (ex. : le passage de l'âge sur le corps, la valorisation du corps jeune), les modes de relations intergénérationnelles, le rapport à la mort, etc. (Boudreau et al., 2009).

Nous posons comme prémisses dans ce travail que le temps géohistorique actuel, marqué par l'urbanité, tend à changer les temps biographiques, quotidiens et évènementiels. Nous nous sommes particulièrement penchés sur ses effets sur le temps évènementiel (le printemps 2012 à Montréal). ***Notre hypothèse est que le temps évènementiel est conçu de manière plus fragmentée que linéaire; il serait composé de situations multiples, dominées par le ici et maintenant, par la pensée tactique plutôt que stratégique. Autrement dit, plus qu'une conception moderne du temps qui avance, qui bouge, qui progresse, nous nous sommes demandé si les participants au printemps 2012 agissaient sur la base d'une conception « urbaine » du temps instantané, simultané, non cumulatif, composé de milliers de situations interreliées.***

L'époque contemporaine est souvent décrite avec un envahissant sentiment de perturbations : la mondialisation et la déstabilisation de l'État-nation, les changements climatiques, les crises économiques, et ainsi de suite. Or, ce discours de la perturbation sert depuis longtemps à décrire la vie urbaine (Lefebvre, 1970; Tofler, 1970; Virilio, 1986; Bauman, 2005) : imprévisibilité, éphémère, nouveauté, identités fluides, sursaturation, surstimulation, nonchalance face au futur... Il est assez intuitif d'identifier des similitudes entre cette conception d'un monde urbain marqué par les perturbations et le temps évènementiel dont nous parlions précédemment.

L'évènement, par définition, perturbe la continuité. Soit on le conçoit comme une parenthèse (si nous considérons qu'après l'évènement le temps reprendra son cours comme avant), soit on le conçoit comme une rupture (si l'évènement provoque un tournant nouveau).

L'évènement lui-même peut s'analyser à différentes échelles. On pourrait considérer les huit mois de grève étudiante comme un évènement à l'échelle de l'histoire de Montréal. Dans cette étude, nous nous situons à une échelle beaucoup plus fine : celle du moment qui compose l'évènement (Connolly, 2011). Nous nous intéressons aux multiples moments vécus par les participants au printemps 2012. Afin d'articuler l'unité temporelle du moment à l'unité spatiale du lieu, nous parlerons de situations. Une situation est une unité d'analyse qui nous permet de dépasser l'individu et le replacer dans un contexte d'action. Une situation est nécessairement interactive, c'est-à-dire qu'elle implique un échange verbal ou non verbal, aussi bref soit-il, entre au moins deux individus, ou entre un individu et un ensemble d'objets matériels et symboliques composant le lieu. La vie est faite de millions de situations. Mais celles qui nous intéressent sont celles qui sont porteuses de signification, de charge affective, pour l'individu. Lorsque celui-ci se rappelle d'une situation spécifique, il peut la raconter à d'autres et elle participe à créer sa biographie autant que la mémoire collective des évènements. Sarah⁵ exprime bien comment ces multiples situations constituent une narration commune, l'histoire du groupe :

Sarah: like it still happens where we will be sitting around just hanging out around a beer and someone will say like, Hey you remember when this happened? Oh yeah, that was wild! And then like, you know, someone will say, Yeah and then that happened! And people will just remember things quite suddenly that they had, you know, had gotten lost amongst so many...

En analysant les centaines de situations qui nous ont été racontées ou dont nous avons été témoins, nous cherchons à faire ressortir :

1. *Le mode d'orientation vers le futur* (Munn, 1992 : 106) : Afin de voir si les participants ont un rapport au temps plutôt linéaire ou plutôt fragmenté en situations, il est important de comprendre comment ils conçoivent le futur. Quel est le poids du futur pour eux (nonchalance, anticipation, anxiété, absence de réflexion à ce propos, etc.)? Leurs discours et leurs gestes révèlent-ils un futur proche ou indéfini? Cette orientation vers le futur s'opère-t-elle plutôt sur le mode de la prévoyance (une attention pour le futur immédiat qui est déjà implicite dans le présent) ou sur le mode du pronostic (un calcul anticipé de ce qui peut se produire dans un futur indéfini)?
2. *La conception du changement* : On décide habituellement de poser des gestes politiques parce qu'on espère que ces gestes affectent le monde qui nous entoure, qu'ils provoquent un changement (aussi banal ou grandiose soit-il). Comment les participants conçoivent-ils les effets de leurs gestes et à quelle échelle (effets sur soi, sur le groupe, sur le social, sur le futur)? Comment définissent-ils le changement social? Comment articulent-ils les différentes situations racontées (sont-elles perçues comme simultanées, cumulatives, autonomes, etc.)?
3. *La séquence des gestes en situation d'action et la planification* : Comment les participants ont-ils agi et réagi? Quel est le poids de la planification et de la stratégie et de la tactique dans leur participation aux évènements? Quelles émotions ont-ils vécues lors de ces situations?

⁵ Tous les prénoms sont fictifs, afin de préserver l'anonymat des répondants.

Nous n'avons pas insisté sur le passé. La plupart des analyses du printemps 2012 mentionnent les antécédents de la mobilisation : la grève de 2005, *Occupy* Montréal, parfois on remonte au Sommet des Amériques de 2001. Plusieurs des participants ont localisé les événements de 2012 dans l'histoire du syndicalisme québécois ou renvoient plus explicitement aux mobilisations des années 1960 et 1970. Mais comme le suggère Fortin (2013 : 522), « [l]e présent est le temps le plus riche, le plus complexe [dans les textes qu'elle étudie, écrits pendant les événements ou immédiatement après] ».

C'est également ce que nous trouvons dans le discours des jeunes un an après le printemps 2012 : une omniprésence d'un temps situationnel, ancré dans le ici et maintenant. Nous n'avons pas posé de questions directement sur le futur lors de nos entretiens, afin de ne pas forcer les participants à se projeter. Nous voulions voir s'ils le feraient d'eux-mêmes. Nous posions des questions sur les risques qu'ils pouvaient percevoir (par définition la perception d'un risque implique une projection dans le futur, une anticipation des conséquences d'un geste) ou sur les impacts de leur participation au mouvement dans leur vie (sur leur philosophie de vie, qui sous-tend une certaine projection vers le futur).

Modes d'orientation vers le futur

De façon générale, les participants ont peu parlé d'un futur indéfini. Ils n'ont pas montré un mode d'orientation vers le futur sous forme de pronostic, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas calculé, anticipé ce qui arriverait, tant dans leur vie personnelle que socialement. Lorsque nous leur posions des questions sur leur vie, ils affirmaient des valeurs qui sont importantes pour eux, comme :

Alain : On a juste une vie à vivre, alors mieux vaut la vivre heureuse si on peut dire comme ça, au lieu de juste travailler travailler travailler, pis à la fin tu as juste travaillé toute ta vie, pis tu n'as jamais eu le temps de faire ce que tu voulais faire.

Mais ils n'exposaient pas de plans futurs. Tout au contraire, plusieurs ont exprimé une grande résistance à parler de leur avenir. Dans cette conversation par exemple, Daniel se moque de l'intervieweur, qui peine à le faire parler du futur :

Daniel : Toi qui n'a rien, comment vois-tu l'avenir? (Rires [on devine que Daniel 4 singe l'intervieweur]).

Intervieweur : Non, mais je veux dire, est-ce que tu, est-ce que tu te vois comme... terminer ta vie à Montréal dans le fond, ou euh -

Daniel : Terminer au sens de mourir?

[...]

Intervieweur : - mais poursuivre, ouais. Est-ce que tu te vois poursuivre ta vie à Montréal pendant longtemps?

Daniel : Ah, pendant longtemps? En plus, vous posez cette question-là qui a l'air importante?

Intervieweur : Ben, j'veux l'aspect temporel, j'veux ta perspective temporelle dans la question que je te pose.

Daniel : Euh... Comment répondre à... C'est une ville avec laquelle j'ai une histoire, déjà, donc y a déjà quelque chose de construit.

Intervieweur : excellent.

Daniel : Après, comment notre futur, c'est une place importante, intéressante, mais que je recroiserai sûrement dans le futur. Mais j'ai aussi l'intention d'aller ailleurs. **Donc, le reste de ma vie se construira, je ne sais pas dans quel ordre. Peut-être je vais rester dix ans ici. Mais y a pas de plan très défini.**

Comme la participation dans les grèves avait des conséquences sur leur progression dans leur cursus scolaire, nous les avons interrogés sur la perception qu'ils avaient de cette interruption afin de voir s'ils ont un rapport linéaire au temps. En effet, le plan de carrière est un exemple typique de linéarité. Le futur y est conçu sur le long terme comme le passage d'une étape prédéfinie à une autre, un peu à l'image d'une échelle que l'on grimpe. La plupart n'ont pas parlé de carrière lorsqu'on les interrogeait sur les impacts de la grève ou sur les risques qu'ils pouvaient y associer. D'autres en ont parlé que pour rejeter du revers de la main les arguments concernant les conséquences de la grève sur leur carrière. Sarah dira en riant pour se moquer des mises en garde de l'université : « ... and if classes don't happen, finals don't happen... you know, it will affect the rest of your life **and bla, bla, bla** ». Xénia exprime à peu près la même chose : « mais à force d'être dehors tous les soirs, ça pas été long qu'ils étaient en criss, pis ils se sont dit : **ben à la vie à la mort! Autant perdre la session** et tout pour avoir 100% de gains. »

Afin d'évaluer si ces propos étaient dominants dans notre échantillon, nous avons construit un indicateur de rapport linéaire au futur.⁶ Il s'agit bien sûr d'une mesure inexacte, mais elle indique tout de même la faiblesse d'une conception linéaire du temps, symbolisée ici par le plan de carrière. Sur les 27 participants, seulement 2 montrent clairement un rapport linéaire à la carrière, alors que 2 l'exclut totalement et 13 en parle de façon floue et peu définie.

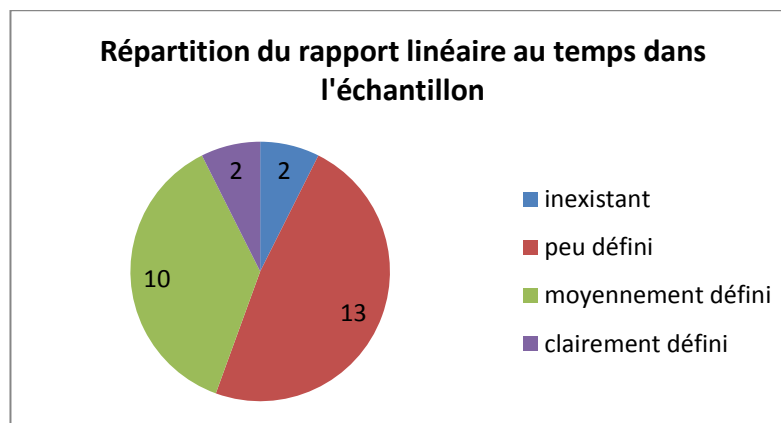


Figure 11 : Répartition du rapport linéaire au temps dans l'échantillon

⁶ L'objectif de cet attribut construit dans *N'Vivo* est de caractériser le rapport que les participants entretiennent avec le futur, particulièrement au plan professionnel. L'attribut est construit à partir de la fréquence d'apparition des mots suivants: profession*, travail*, carrière, emploi, job, etc. (traduits en anglais pour les entretiens en anglais). Les valeurs de l'attribut sont basées sur les fréquences d'apparition suivantes: inexistant [0]; peu défini [1-4]; moyennement défini [5-10] et clairement défini [11 et +].

Alain répondra à ses parents qui lui disent qu'il doit retourner aux études, qu'il faut qu'il « fasse de quoi de [s]a vie » : « Mais je fais de quoi de ma vie! ». Il compare son implication dans les grèves, exigeant qu'il se lève à 5h30 du matin, aux gestes de son frère, qui continuait d'aller au cégep et qui lui dormait le matin. Ces propos montrent comment les participants valorisent plus le moment présent, celui de l'action, que la planification du futur. Alain poursuit sa comparaison entre son frère et lui :

Alain : Mais quand ils vont lire le printemps 2012, ben ils vont dire, ils vont sortir cette énergie-là genre de bonheur : **Aye! tu as fait de quoi dans ta vie.** Tu as rien foutu en même temps. Tsé même si ce n'est pas monnayable une manif, où tu n'avais pas de salaire parce que tu participais à une manif, mais en même temps, man, c'est comme, pendant que tu dormais où que tu faisais de quoi, il y avait un moment historique qui se passait juste à côté de toi.

L'action politique, nous dit Alain, c'est aussi important pour construire sa vie que la carrière. La valorisation de l'action dans le moment présent est assez généralisée dans nos entretiens. Dans cet exemple, Victor compare l'inaction des professeurs qui considèrent leurs écrits et la réflexion comme une contribution politique sur un temps indéfini, à l'action « dans le moment présent et dans la rue » :

Victor: I think a lot of professors feel as though their contribution is through their writing, which I agree with but there are moments in which other things come up, like, eh, like I think that through writing history, you can write political history and make a difference, eh, but I think lots of times it's more important than being on the streets, being an extra body in a protest, eh... But, I think **there are moments when it makes sense to get involved** of like, I don't know...

Nous retrouvons cette même dichotomie entre la réflexion et l'action chez Ivan, qui exprime la satisfaction ressentie avec le passage à l'action concrète dans le moment présent, par contraste à la réflexion dans un temps indéfini :

Ivan : Je pense que quand on commence à vouloir faire une action, on se dit, mais pourquoi on n'a pas commencé avant? [...] Quand tu es vraiment dans un mouvement, là tu te rends compte qu'avant tu pensais, mais finalement...tsé tu disais pratiquement juste ça pour avoir l'air beau et fin. Dès que tu ne faisais pas vraiment de mesures concrètes **pour être vraiment qu'est-ce que tu penses.**

La réalisation de soi passerait donc par l'action dans le moment présent. Ces moments ont été tellement intenses, nous ont dit les participants, qu'il est difficile de reprendre une vie linéaire par la suite :

Gina: Because the last year was sort of anticipation and motivation and like hoping for the future and then, and now, this summer it's like "what happened?" I'm not surprised that there is no mobilization this year but obviously there is this emptiness about... about this summer. You know it's like what is this summer about? This summer is about/**this summer is about getting our lives back on track making up for the loss time and trying to forget everything** (giggles).

Loïc : Beaucoup de nostalgie, ça te rend cynique très souvent, moi ça m'a affecté énormément, ça a affecté beaucoup de gens énormément, ça a créé des burnouts, des dépressions, de voir quelque chose d'aussi beau fleurir et se faner aussi rapidement sans laisser de traces visibles. C'est très difficile, et on se demande **est-ce qu'on va jamais réussir à faire quelque chose d'aussi grand dans les 50 prochaines années** et ça c'est très difficile à vivre...

Sarah: And, I like had pretty bad anxiety about just about everything and about being on campus and doing school work and meeting deadlines and like... **I just didn't have that ability anymore**, whereas before the strike it had never been a problem. I was like a perfect student kind of thing and like... but afterwards I **really struggled getting back into it** and like, I think a lot of it was because we never really made a lot of time to deal with stuff, like... go home to sleep, get up and go to work.

Plusieurs ont exprimé, comme Sarah, des difficultés face au rythme effréné de l'action pendant les mois de grève. Mais c'est cette intensité qui les plongeait dans le moment présent et qui leur faisait oublier la chronologie linéaire. Zara nous explique :

Zara : Ben en fait euh en général je vis plus les émotions (rire) que tu sais... j'ai pas vraiment une mémoire très... comme des dates pis des événements, mais euh, ouais je sais pas, pour moi c'est plus comme (2 sec) **comme la force de l'émotion à ce moment-là**, mais (rire) je pourrais pas te dire si c'était... à la limite j'aurais pu te dire c'était quel mois.

Ces moments en viennent à définir la « vie » des participants, sans considération du futur. Ils sont totalisants et ancrent les participants dans le présent. Sarah nous a rapporté une conversation avec une amie. Elle s'était achetée de nouvelles chaussures pendant le weekend, sa colocataire également. Quand elles se sont rendu compte que toutes les deux avaient acheté les mêmes chaussures, Sarah lui demande : « What is our life like ? ». Notre vie, conclut-elle, se résume aux manifs. Même pendant le weekend on s'y prépare (dans ce cas-ci en achetant des chaussures confortables). Béatrice parle du « syndrome de la gréviste aigüe : tu es toujours en train de fredonner des slogans de manifestation [...] tu rêves à Gabriel Nadeau-Dubois, quand tu te promènes dans la rue tu évalues les risques de souricière... ». Ivan insiste même sur son aversion du lendemain :

Ivan : Tsé, on descend au centre-ville, on y va tu pas, on va tu se coucher, on travaille demain matin, tsé, c'est... (pause) Tsé, c'est plate en même temps de se poser ces questions-là. C'est plate de ne pas se dire, de ne pas croire... (pause) de ne pas être totalement immergé finalement dans ce qu'on est en train de faire, dans ce qu'on croit. Tsé de pas, **ahrrrk, demain demain non. Regarde, pour le moment, dans le présent, c'est à ça que je crois**. Moi je crois qu'il faut continuer, il faut faire la lutte pour manifester, il faut faire ça, il faut continuer.

Le moment présent est le pilier de la lutte, c'est, comme nous dira Fred, « des moments de rupture; c'est des moments où les choses se passent plus comme avant, on brise le réel. Les choses ne se passent plus de façon prévue et formatée tsé. C'est imprévisible. » L'anticipation du futur afin de le prévoir n'a donc pas un poids important pour les participants, qui embrassent ouvertement l'indétermination. Fred continue :

Fred : Dans un mouvement de grève, c'est comme un moment liminaire. Les choses sont indéterminées, les règles ne sont pas aussi claires que dans la

quotidienneté productive. **Tout peut se passer.** Tu peux te réveiller un matin et te ramasser en fin de journée dans telle ou telle action à faire telle ou telle bannière, à connaître telle ou telle personne, à consoler telle ou telle personne que tu connais pas. C'est comme si un corps social venait à exister au lieu de plein d'individus atomisés.

L'élément de surprise est omniprésent dans nos entretiens. Le futur n'est pas cependant totalement absent. Il se présente plutôt sur le mode de la prévoyance, c'est-à-dire sous forme d'une attention à ce qui est déjà implicite dans le présent. C'est d'un futur très proche dont les jeunes parlent, un futur qui implique toujours le présent, qui est donc concret et incarné :

Roger : J'avais 30 ans et **c'était important pour moi d'être là**, simplement parce que dans 20 ans, je ne veux pas dire que j'étais resté assis sur mon cul pendant ce temps-là, tsé. [...] Moi j'ai l'impression que la prochaine fois... ça s'en vient dans pas si longtemps aussi. **On va pas attendre 35 ans avant que ça arrive.**

Fred : ben c'est sûr que dans les mouvements de grève **il y a toujours un cycle** de 5 à 7 ans. Là ça faisait 7 ans qu'il y avait eu une grève. Le temps que la base se renouvelle, les gens épuisés... Avant 2005, ça avait pris du temps, la dernière c'était en 1996! Ça faisait presque 10 ans. [...] Mais c'est aussi le constat que les divisions qui ont été ouvertes, montrées dans cette grève-là entre la population et les gouvernants et gouvernantes vont revenir et que **les conflits sont juste retournés sous terre, mais sont latents.** Et qu'en fait ils s'aggravent de jour en jour avec la crise écologique. Aussi ben se préparer à ce que ça revienne.

Roger parle du futur « comme je l'ai fait », plutôt que comme « ce que je veux faire ». Il implique ses actions actuelles dans le futur, pour pouvoir dire qu'il a participé à un moment historique. Ceci revient régulièrement dans nos entretiens, pour pouvoir dire à ses enfants « votre vieux père a fait la grève » (Alain). Le futur est donc incarné dans le présent, il est compris comme l'action du corps dans le moment présent, que l'on peut raconter plus tard, et non comme une suite linéaire d'étapes à franchir pour atteindre un objectif abstrait (une carrière, une famille, une maison, etc.) (figure 12).



Figure 12 : Conception situationnelle et linéaire du temps

Quelle conception du changement?

Si le mode d'orientation vers le futur est marqué par une dominance de l'expérience intense et corporelle du moment présent qui dicte un futur assez proche, plutôt qu'une vision abstraite du futur comme le franchissement linéaire d'étapes prédéfinies, comment les participants conçoivent-ils les effets de leurs gestes politiques et à quelle échelle (le soi, le collectif, le social, les générations futures)?

Beaucoup ont insisté sur les conséquences positives de la grève sur leur vie personnelle : réalisation de soi, confiance en soi, conscientisation, acquisition de compétences (savoir manifester, détecter le danger), nouveaux amis. Plusieurs ont également mentionné l'empowerment et la capacité d'agir d'une génération, mais ils arrivent moins bien à évaluer l'impact social du printemps 2012. Alain le dit clairement :

Alain : C'est toujours difficile de savoir... euh... quel geste aura un impact positif, négatif. Les portées totales, donc je... je ne mettrais pas ça complètement sur un piédestal, mais je n'en ferais pas non plus un truc... complètement... euh... comment dire... complètement dérisoire.

Par contre, on insiste sur différents types de victoires, moins « totalisantes » pour reprendre les mots de Alain, des victoires qui se vivent, qui s'expérimentent plutôt qui se calculent :

Fred : Après, la victoire, il y en a eu pleins. Ça a été que plein de monde se politise, que plein de monde voit que tout est pourri et qu'il ne faut jamais faire confiance aux politiciens. Pis que les gens peuvent s'auto-organiser. Ça, c'était une **victoire expérientielle** tsé. C'est pour ça que je trouve ça cool les grèves, parce que c'est des moments où il y a un **savoir collectif qui se développe**. Parce que si on voit trop les mouvements sociaux en termes de (il prend une voix théâtrale de commentateur de nouvelles) « Le 4 novembre, nous avons réussi à obtenir ce gain... » Ben on va juste déprimer, parce que ça arrive quasiment jamais.

Le changement social est une question de rythmes individuels, qui s'accélèrent lors de moments de liberté comme les grèves. En racontant le vote de fin de grève en assemblée, Wajdi explique :

Wajdi : C'était une situation difficile, car on savait qu'on laissait le mouvement là, que c'était la fin d'un mouvement qui était historique, ben c'est ça, c'est un sentiment de perte, pas dans le sens de défaite nécessairement, mais de perte d'un certain pouvoir qu'on avait de mobiliser, pas nécessairement pour faire changer la société ou de faire bouger les gens, **parce que tout le monde décide d'aller à son rythme**, mais d'une perte. **C'était une liberté qu'on se donnait en étant en grève.**

Cette articulation entre les moments vécus lors du printemps 2012 et la transformation sociale est centrale à la définition que donnent les participants du changement social. Nous n'avons pas posé de questions sur les motifs idéologiques et les opinions politiques des participants. Seulement 4 personnes ont explicitement parlé du désir de changement social pour expliquer leur motivation à participer (figure 17). L'échange suivant illustre bien cette articulation des rythmes et échelles du changement :

Umberto: This doesn't feel like the same city anymore. And you want/and I want that city

Intervieweur: to be back

Umberto: I want spring 2012 you know? and that's not gonna happen. yeah hum so it's this passage of various speed, right?

Intervieweur: huhu

Umberto: **The very intense speed of spring 2012 to a much slower speed of social transformation at a much smaller scale.**

Ce sont les petits changements quotidiens, au rythme des situations qui composent nos vies (rapidement pendant la grève, plus lentement après), qui produisent le changement social. Comme le dit Victor, « it's just to mobilize and to mobilize, mobilize, mobilize and to hope that things snowball. » ou encore dans les mots de Roger, « parce que pour moi le changement... Il y a une chanson de Smith qui s'appelle *Living Well is the Best Revenge...* pis j'ai l'impression que c'est ça l'unique combat qu'on a à faire. Je pense que si tu refuses d'en faire partie à un moment donné, on va être assez de refuser d'en faire partie. » Ou comme le dit Yani, « people were actually changing things around them and concretely it seems like nothing happened. [...] in the long term the things that people learn will come in handy because that's always been the case in previous revolutions like people learn from the past so... »

Cette vision du changement invisible, non linéaire, cumulatif et simultané se comprend comme la somme de moments présents, de situations simultanées. Le présent, selon Ivan et bien d'autres, est associé à la libération : « le moment présent c'est nous, on veut se libérer, mettons du joug des libéraux ou on veut se libérer du joug économique whatever. » Le discours idéologique importe beaucoup moins que le sentiment de libération, de puissance, associé au moment présent. Les bénéfiques futurs en termes de changement social ne viennent qu'avec la réflexion. Ivan poursuit : « Mais quand même des fois quand on y repense plus aussi, c'est dans une optique aussi à long terme, dans une optique que sur le moment on veut des changements, c'est sûr que ça va arriver à court, moyen, long terme. » Ou encore plus loin, Ivan explique. « Y'a plein de révolutions qui se sont mal passées, mais au moins de l'essayer. Pis après on regarde si ça marche ou si ça ne marche pas. »

Agir sur le moment, avant de calculer les effets des gestes, de faire le bilan social. Ceci implique, comme le souligne Ivan dans un long passage, de se sacrifier individuellement pour le bien collectif. Il parle de sacrifices physiques, temporels, psychologiques. La possibilité d'agir ainsi est liée, dans le discours des participants, à un contexte social spécifique, celui de l'histoire du Québec, et à un âge spécifique, celui de la jeunesse :

Victor : One is that **we're young and the other is that we're in Montreal.** And these are two things that are influencing us to do things that we wouldn't otherwise do...

Intervieweur: I see.

Victor: But... but I also think that like **we wouldn't do it if we lived in like the real world of like neoliberal politics in, in the larger North American frame that you get into when you're in your forties and fifties,** hum... I think it is, is, eh... where the formal structures come in is, that may be very true, that may be very true that we are able to do this in our own capacity at the moment.

Ainsi, le changement social est largement décrit comme un enchaînement imprévisible de situations de mobilisation, de moments présents. Ces moments sont décrits à la fois cumulativement (ils s'additionnent pour créer du changement), et simultanément (ils ne sont ni coordonnés, ni directement interreliés, mais créent une narration collective et du lien social).

Par exemple, Zara explique que l'épisode des casseroles était une autoadaptation du mouvement, un tournant imprévu, mais bénéfique pour réorienter les multiples situations qui stagnaient :

Zara : J'ai l'impression qu'y fallait que ça s'ouvre vers les gens parce que sinon ça allait comme mourir comme c'est, comme c'est né là tsé, avec aucun résultat pis euh (3 sec) donc euh (2 sec) c'est ça. Je pense que comme toutes **les trucs se sont faits par eux-mêmes, dans le sens à un moment donné, y manquait quelque chose et ça apparaissait.**

Fred exprimera la même chose : « C'est sûr que de comprendre ce qu'on fait, où on s'en va c'est dur à contrôler parce que chaque jour il y avait des choses qui arrivaient et qui donnait un sens tout autre au mouvement ou à ce qu'on allait faire le lendemain. » Ces exemples illustrent un enchaînement non planifié, mais cumulatif de situations, qui aura un impact sur le déroulement de la grève à l'échelle sociale. D'autres situations auront un impact à une échelle plus personnelle et jouera plutôt sur les motivations à poursuivre l'engagement. Dans l'exemple suivant, Wajdi raconte une rencontre avec une jeune femme voilée qui cherchait à acheter un livre sur l'anarchisme :

Wajdi : Ben je trouvais ça assez intéressant. Ouain, **il y a eu beaucoup de petits moments comme ça qui étaient assez sympathiques.**

Intervieweur: Mais ça donne l'impression que ça sert à quelque chose? Non. Ça te donne une espèce de lueur d'espoir.

Wajdi: **C'est sûr que ça donne l'impression que les choses sont en train de changer.** Mais en même temps, je ne peux pas savoir et je ne veux pas juger non plus de comment, de qu'est-ce que cette jeune femme croyait avant et après la grève, c'est quoi son identité ou quoi que ce soit. Je crois qu'elle peut très bien être très politisée et porter le hidjab si ça lui tente.

Cette situation n'aura pas un impact sur le déroulement des événements du printemps 2012, mais chaque participant a vécu des "petits moments comme ça qui étaient assez sympathiques" et ces multiples situations simultanées composent le printemps 2012 expérientiel de chacun des participants et influencent, comme nous le verrons dans la section sur l'affectivité plus loin, l'engagement.

Agir en anticipant les conséquences de ses gestes ou en improvisant?

Regardons de plus près cette échelle de la situation, du moment présent, afin de comprendre le rapport des participants à la planification. À l'échelle de ces microsituations, comment ont-ils agi et réagi? Ont-ils planifié leurs gestes, ce qui implique une projection dans le futur, une anticipation des conséquences (stratégies) ou ont-ils plutôt improvisé en réagissant et en s'adaptant à la situation qui se déployait (tactiques)? Ceci nous permet de mieux comprendre, par-delà leur (non)discours sur le futur et le changement social, la façon dont leur conception du temps influence leurs actions.

Afin de mieux saisir ces gestes, il est intéressant de se pencher sur la prise de risque puisque la norme sociale voudrait que nous agissions avec précaution en anticipant les dangers, en se projetant donc dans le futur. Nous avons demandé aux participants s'ils considéraient que leurs gestes étaient risqués afin de voir s'ils agissaient selon cette norme anticipatrice de la précaution. Ils ont identifié différents types de risques : financiers, en terme d'emploi ou d'études, corporels, judiciaires, profilage/surveillance, sur la réputation, sur l'image collective du

mouvement. Leur niveau de tolérance au risque varie selon leurs circonstances particulières (le statut d'immigration, l'état de santé, les besoins de voyager pour le travail et donc l'impossibilité d'obtenir un casier judiciaire, la classe sociale et le poids financier d'un arrêt d'étude). Chaque personne nous a parlé de son « seuil de sécurité », du besoin de choisir ses actions et de poser ses limites. Nous avons vérifié si les personnes ayant plus de préoccupations pour leur carrière avaient tendance à prendre moins de risque. Effectivement, un rapport très défini au projet professionnel se traduit par moins de références aux risques, mais c'est également le cas pour les participants ayant démontré aucune préoccupation pour leur carrière (figure 13). Il n'y a donc pas une relation directe entre la prise de risque et un rapport linéaire au temps. ***C'est que la compréhension même de ce qui est risqué est extrêmement nuancée et largement ancrée dans l'intuition et l'expérience.***

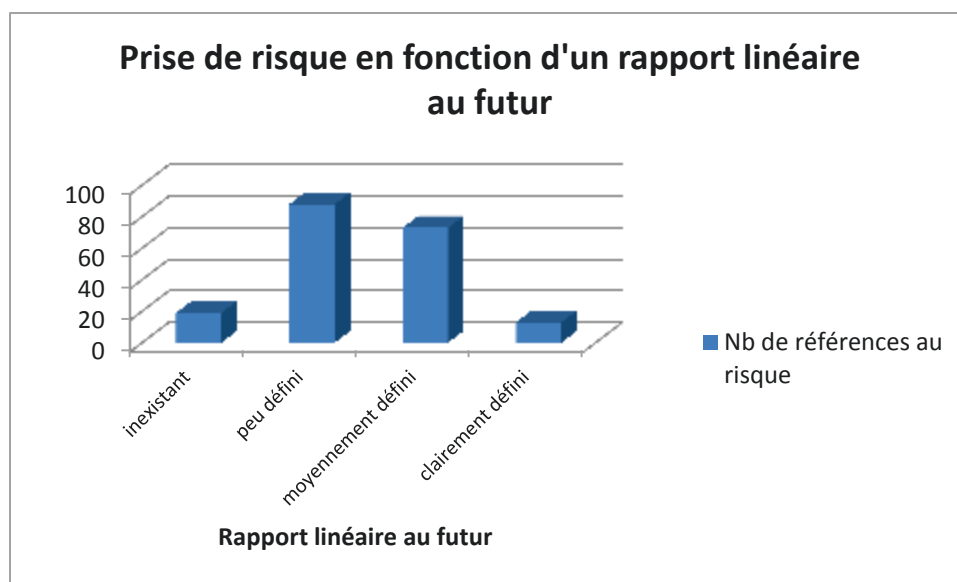


Figure 13 : Prise de risque en fonction d'un rapport linéaire au futur

Plusieurs ont décrit leurs compétences pour faire face aux risques : se préparer, apporter vinaigre, foulard, eau, etc., manifester en groupe, savoir détecter le danger, être aux aguets, se préparer mentalement au pire :

Christine : on marchait pis on se disait ok **ça sent tellement la trappe**, ça sent tellement la trappe, un bande de petits kids qui n'ont jamais manifesté, qui ne connaissent rien. Tsé, parce que tu deviens, **tu développes des aptitudes de manifestant.**

Intervieweur : Des réflexes

Christine : Des réflexes, pis des choses que tu sais qu'il ne faut pas que tu fasses, pis tsé, il y a une expérience qui se développe quand même. Il y a certaine personne que si je vais dans des manifs rough, c'est avec eux que je veux être, parce que je sais que c'est personnes-là, même si je me fais tabasser à terre par un policier, eux autres vont pitcher du gaz pis ils vont venir me chercher. Il y a du monde que tu sais que...alors que d'autres, si tu es toute seule avec un groupe comme ça super hétéroclite, pis qu'ils ne savent pas trop

pourquoi ils sont là ou en tous cas qu'ils sont là pour leurs raisons qui ne sont pas nécessairement les miennes, ben je me sens vraiment pas en sécurité en fait.

En revanche, beaucoup des participants expriment comment ils se servent de leur intuition dans les moments de danger, plus que la façon dont ils se préparent à y faire face. Ils sont en mode réaction plutôt que prévoyance. Pascal, par exemple, nous explique comment il ne réfléchissait pas vraiment :

Pascal : Oui. Euh...je pensais aux conséquences, je pensais à certaines d'entre elles. Il y en a sûrement que j'oublie au niveau de la fatigue, des choses comme ça. Que j'ai un peu mis de côté, **mais je voyais surtout le résultat qu'on cherchait** pis je voyais quand même un peu les risques aussi pis, ben...je me demandais comment je pouvais réduire les risques d'une certaine façon. Euh...mettons que je voyais qu'il y avait du grabuge, ben j'essayais de me tenir un peu à l'écart, ça ne me tentait pas de me mettre entre le policier pis le gars qu'il veut taper, des choses comme ça. **Je réfléchis quand même un petit peu à ce que je faisais, mais ça n'allait pas plus loin que ça.**

[...]

Intervieweur : Mais est-ce que c'était très présent dans ta tête ou est-ce que c'était plutôt bah...

Pascal : Ça dépendait des fois.

Intervieweur : Ça dépendait des...

Pascal : Heu...ça dépendait aussi de, **si j'avais des raisons de penser que c'était imminent**, je ne sais pas moi, quand les policiers chargent en tapant sur leur bouclier, ben le risque paraît plus imminent que quand ils font juste marcher tranquillement en nous regardant (???). Ça allait, ça venait, j'y pensais j'y pensais plus.

Cette intuition s'aigüise au fil des mois et influence le niveau de tolérance au risque, comme l'explique si bien Christine :

Christine : Je pense que ma propre prise de risques a évolué aussi au fil du conflit (rire). Il y a des choses probablement que en fait, ça été une courbe ascendante-descendante, ascendante-descendante. Probablement qu'au début, il y a des choses que j'aurais pas osé faire, mais **prise dans l'engrenage du conflit, pis dans l'espèce d'augmentation de la pression** pis de la tension, tu finis par te crinquer pis j'ai accepté probablement d'augmenter mes risques. J'ai accepté d'aller dans des manifs où j'aurais peut-être pas été normalement. En même temps cette courbe-là a redescendu à partir du moment où je pense que, **il y a des moments de prise de conscience** ou ok, j'ai vraiment un risque de me faire blesser violemment. Tsé quand on a vu des gros cas de blessures, complètement aléatoires, là je pense qu'il y a peu de remise en question de : Est-ce que je suis prête à aller jusque-là? tsé. J'étais prête à me faire arrêter, j'étais prête à me faire poivrer, mais tsé, mais est-ce que je suis prête à aller jusqu'à avoir des dommages physiques, permanent? Je pense qu'à ce moment-là j'ai eu un peu un recul. Je pense que, en fait, **j'ai réalisé qu'à ce moment-là j'avais peur, j'avais peur pour vrai**, ce que j'avais probablement jamais eu avant.

C'est à travers l'expérience que la réflexion et l'évaluation surgit. Ce n'est pas tant avant l'action, comme un calcul stratégique. Il y avait, bien sûr, certains outils disponibles pour évaluer les risques avant de se rendre à une action. Un code couleur circulait dans les réseaux sociaux lorsqu'une action était annoncée : rouge, jaune, vert. Mais pour plusieurs, les risques étaient secondaires et ne les empêchaient pas de participer. On insiste souvent plus sur les conséquences de l'inaction que de l'action. Wajdi, par exemple, nous répondra :

Intervieweur: Est-ce que tu pensais aux conséquences de ta participation?

Wajdi: D'un certain point de vue on pourrait dire qu'on pense juste à ça. Parce que on vit dans un monde qui est assez autodestructeur sur beaucoup d'aspects, si on ne le fait pas, personnellement, **si on ne se pose pas la question ça va être quoi la conséquence de rester les deux bras croisés par rapport aux conséquences de prendre le risque de faire quelque chose d'incalculé, de flou, de chaotique, mais qui pourrait vraiment avoir un impact social considérable**, ou environnemental (inaudible), ben je pensais qu'aux conséquences (rire) de ce que j'allais faire.

Intervieweur : Pensaistu aux conséquences personnelles?

Wajdi : Ben les conséquences personnelles, j'ai de la misère à dissocier le personnel du collectif. Le vieil adage féministe qui dit que le personnel est politique, ça reste vrai à tous les jours. Ouain, j'ai vraiment de la difficulté à démêler les deux. De l'autre côté, j'ai vraiment forgé beaucoup d'amitiés là-dedans pis **il y a beaucoup de conséquences personnelles qui sont positives**.

On insistera aussi si l'absurdité des risques afin de les nier, de les rejeter, de les normaliser pour en faire des non-risques. Dans cet échange, Hubert parle des risques comme une « vérité parallèle »:

Intervieweur : Est-ce que tu dirais en général que les activités liées à tout le mouvement étudiant étaient risquées?

Hubert : Risquées? Quel genre de risque?

Intervieweur : C'est ça ma deuxième question. Est-ce qui a beaucoup de gens qui nous parlent de ça, des risques qu'ils ont pris. Est-ce que selon toi c'était risqué? Si oui quel genre de risque?

Hubert : Faudrait déterminer qu'est-ce qui est un risque, je veux dire risquer de se faire arrêter pis pas pouvoir aller travailler le lendemain. Risquer de passer aux nouvelles pis que notre mère nous juge? Risquer quoi? J'ai de la misère à répondre à ça. [...] **Je considère que c'est absolument impossible de faire quoi que ce soit sans prendre de risque**. Quels qu'ils soient, même rester chez soi c'est faire quelque chose, c'est un risque. Parce que pendant que tu restes chez vous ton plafond peut te tomber dessus. Tu peux manquer quelque chose de vraiment bien qui est ailleurs tsé. Il y a toujours toujours des risques. Je sais pas si je dirais que je trouvais que c'était des plus grands risques que d'habitude surtout que c'était des risques plus décalés par moment. [...] Je trouve parce que pour moi **c'est tellement absurde des arrestations pis des choses comme ça que c'est un risque qui existe pour moi dans une vérité parallèle**. Que c'est pas un risque, c'est un risque qui nous concerne même pas. Je considère que c'est un risque artificiel.

Intervieweur : Parce que trop absurde pour faire partie de la réalité?

Hubert : Ben que c'est...le danger auquel on fait face existe sur papier je trouve. Okay il va t'arrêter et il va te donner un bout de papier avec un chiffre dessus pis il va t'envoyer chez vous pis il va te ficher, pis tu déjeunes le lendemain. C'est pas des vrais risques, c'est des symboles. C'est l'image d'un danger, mais le danger n'est pas là, le danger est déjà plus là par rapport à la confrontation physique, directe. Pis encore là, heureusement, je pense que c'est pas tout le monde qui est allé à des manifestations qui en a vécu. Pis que ceux qui ne voulaient pas en vivre avaient les moyens d'éviter, si ils trouvaient que c'était pas, si un moment donné ça devenait trop rough, pis que c'était pas leur champ de bataille fait que, ben moi je trouve vraiment que...Quand un officier, une autorité me réprimande pour quoi que ce soit j'ai quasiment l'impression qu'on serait sensé avoir comme une télécommande pis faire «pfff!»

Plusieurs ont utilisé le terme « absurde » pour parler des risques, ou l'ont intégré dans leur routine au point de ne plus y penser. Il y a, dans le discours des interviewés, **une sensation de transgression face au risque**. Les attentes sociales face à celui-ci appellent à la précaution, à la prudence, à l'évaluation rationnelle des conséquences de ses gestes. Par exemple, en comparaisant devant le tribunal universitaire pour faire face à des sanctions, Umberto s'est fait reprocher de ne pas avoir agi de façon responsable, de ne pas avoir pensé aux conséquences de ses gestes. Prendre les « risques » qu'ils ont pris est considéré comme une forme de transgression, un geste politique en soi, une façon comme dit Ivan, de « sortir de sa zone de confort » ou comme le dit Gina, « you risk stepping outside the status quo and you risk starting things on, in a direction that changes. »

Ainsi, le rapport au risque semble expérientiel, intuitif, et souvent transgressif. Si la précaution et la prévoyance ne sont pas ancrées dans l'anticipation des conséquences et dans la planification, penchons-nous brièvement sur son contraire, l'improvisation. Celle-ci est omniprésente dans nos entretiens. On décrit comment des situations évoluent au fil des tactiques et réactions. Considérons ces exemples parmi tant d'autres :

Christine : Tu arrives sur un coin de rue, pis tu vois qu'il y a un autre groupe qui est là, pis là ok vous vous venez d'où? ok vous allez là-bas?, ok, est-ce que la police est-là? ok est-ce qu'il y a des arrestations? ok, c'est bon on va partir par là-bas. Tsé il y a comme plein de groupes qui se créent et qui se rencontrent ici.

Sarah : I remember we were standing here all of these people trying to figure out what to do and like the police are coming in... do we try to get into the building and lock ourselves. Can we? Is it possible? How are we going to stop the police? We need to get more people, or you know, everything. There was like a mega-phone and everyone was trying to say what they thought on the mega-phone, but it was too much pressure and no one could really come up with a good thing, so, hum, none of us knew what to do.

Ce n'est pas que les actions n'ont pas été planifiées. Plusieurs étudiants se sont investis corps et âme pour organiser des actions : teach-in, perturbations économiques, marches, performances artistiques, etc. Certaines étaient réellement spontanées, non planifiées, mais la plupart étaient le fruit d'une organisation, souvent décentralisée. Cependant, ce que la plupart des participants mettent de l'avant, **ce n'est pas tant ce travail d'organisation que le sentiment envahissant d'improvisation pendant l'action**. Lorsqu'une action était lancée, il n'y avait plus aucun contrôle

sur son déroulement, sujet à l'improvisation. Comme le dit Umberto, « lots of times like you were always going into a situation where you had no idea what was going to happen. » Il poursuit :

Umberto : I don't feel like it was out of control like it was chaotic and I feel like decisions were always being made so it was never like random. **It wasn't like a riot out of control.** I don't want to suggest that but I don't feel like there was a clear plan and we were following that plan. I feel like most things were like: "now we're going to do this thing; it's kinda it's pretty spontaneous" and then you would develop a habit around that. Like the casseroles: it's all just spontaneous action that becomes habit and then those habits get interrupted or they change too and it's like always constantly moving thing.

La spontanéité devient habitude, ce n'est pas chaotique. Ce n'est pas l'émeute. Il y a cependant un enchaînement de situations cumulatives et une adaptation, une improvisation. Nous avons cherché à voir si l'improvisation était plus présente dans le discours des gens qui n'ont pas de passé militant ou qui n'avaient pas un rôle spécifique dans une association étudiante pendant la grève. En effet, un rôle central dans une organisation pourrait laisser supposer un plus grand besoin de recourir à la stratégie et à la planification. Parmi les 15 personnes interviewées qui avaient un rôle dans une association, la stratégie est effectivement plus présente. Elle l'est également chez les 19 participants qui ont un passé militant. Cependant, la tactique demeure également très importante (figure 14).

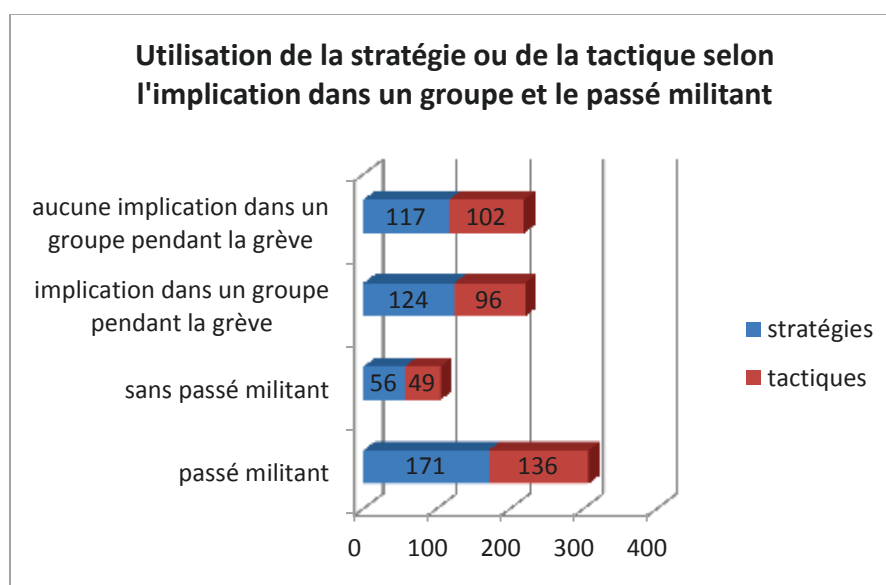


Figure 14 : Utilisation de la stratégie et de la tactique selon l'implication dans un groupe et le passé militant

Au final, nous observons chez les participants une conception « urbaine » du temps composé de milliers de situations simultanées et cumulatives. Il y a une grande dominance du ici et maintenant, ce qui implique beaucoup d'improvisation et moins de planification. L'intensité de ces situations tend à faire « oublier » le temps qui progresse chronologiquement. Ces moments présents sont en quelque sorte totalisants; ils sont tellement absorbants qu'ils provoquent chez certains une aversion du lendemain.

Très peu nous ont parlé de plans futurs. Le futur dont on nous parle c'est celui où l'on projette une fierté du passé, la fierté d'avoir participé à un moment historique. Il ne s'agit pas d'un futur que l'on planifie. Autrement dit, le futur est rendu concret, vivant, par le moment présent. Il ne s'agit pas d'un futur abstrait, composé d'étapes linéaires à franchir pour obtenir un gain précis. Ceci invite à une conception non linéaire du changement social qui se comprend comme la somme de moments présents. C'est une vision expérientielle du changement social. Les victoires se vivent plutôt qu'elles s'évaluent. Le moment présent est au cœur de la lutte dont l'issue est indéterminée. Le discours idéologique importe beaucoup moins que le sentiment de libération et de puissance associé au moment présent. Ce n'est qu'à travers l'expérience que l'évaluation surgit. Celle-ci ne précède pas l'action.



Figure 15 : "Les Black Blocks n'infiltrèrent pas, c'est une tactique. Ils sont une part du mouvement!", crédit photo Laboratoire VESPA

LE RAPPORT À L'AFFECTIVITÉ

Afin de mieux comprendre pourquoi le mouvement étudiant a duré si longtemps et de façon si soutenue, il nous paraissait nécessaire de regarder au-delà de l'analyse stratégique et de l'analyse des relations de pouvoir. L'idéologie, le pouvoir et l'intérêt ne suffisent pas à expliquer la persistance et l'intensité du mouvement. **Nous avons posé comme hypothèse de travail qu'une logique d'action urbaine serait caractérisée par un rapport plus sensoriel, intuitif et affectif à l'action, ce qui impliquerait une action sur le mode tactique plus que stratégique et un moteur de l'action impulsif plutôt qu'antagoniste.** Nicolas-Le Strat utilise le terme d'expérience interstitielle pour décrire cette force d'impulsion :

L'expérience interstitielle nous éloigne de la conception classique des contre-pouvoirs qui tirent leur énergie (et leur raison d'être) du rapport négatif qu'ils entretiennent avec leur contexte institutionnel. Rien de tel dans le travail interstitiel; sa force, il la tient des processus qu'il est susceptible d'amorcer. Sa montée en puissance se réalise et se module en fonction de l'intensité (vécue, éprouvée) de ses créations et de ses expérimentations. L'expérience interstitielle est une forme de radicalité et de subversion essentiellement « positive », directement indexée sur la dynamique qu'elle est capable d'impulser. Sa faculté d'opposition et de contradiction ne lui parvient pas du dehors (en tant que reflet inversé de la réalité dominante), mais se construit peu à peu, sous la forme de coopérations et d'alliances d'acteurs, par l'intensification des agencements de la vie (partage, rencontre), grâce à la coexistence de multiples singularités... (Nicolas-Le Strat, 2008, 119)

Ce qu'il nous semble important de retenir de cette définition est que l'action politique qui se développe dans ces situations se nourrit d'affects positifs (le partage, la rencontre), plutôt que de sentiments plus négatifs comme la rage, la colère ou la peur. Si les personnes ayant participé aux mobilisations du printemps 2012 ont certes ressenti ces sentiments de façon très forte (surtout face à la police), ce que nous tentons de mettre au jour ici c'est le rôle des affects plus « positifs » qui circulaient lors des diverses situations qui ont caractérisé les événements et qui ont fortement influencé le cours de l'action.

Rappelons d'abord quelques définitions. Les théories classiques sur les émotions se divisent généralement en deux courants. D'une part, le courant influencé par Descartes et Hume met de l'avant ce que le corps ressent. Par exemple, la timidité se traduit parfois par un rougissement, la peur par la transpiration, la joie par une accélération du rythme cardiaque. D'autre part, le courant cognitiviste remontant à Aristote, insiste sur le jugement requis pour donner une signification à une émotion. L'émotion désignerait donc le processus cognitif par lequel nous décrivons nos sentiments avec des mots et nous en saisissons le sens à partir du « système des symboles » disponibles dans notre « milieu cosmique et social » (Durand, 1963).

Parce qu'ils posent comme prémisse que l'émotion/sentiment « appartient » au sujet individuel ou collectif (posture subjective), ces deux courants s'inscrivent bien dans une logique moderne d'action contractuelle et stato-centrée. L'histoire évolutive de la « civilisation » racontée par Elias (1978), par exemple, montre comment on s'attend à ce que l'individu contrôle ses sentiments. Dans la pensée libérale, un individu autonome se constitue en acteur s'il internalise bien les normes sociales (ce que Hobbes décrit comme la soumission volontaire au contrat social). Ce contrôle de soi (l'internalisation des normes) est considéré essentiel à l'action. L'autonomie est donc conçue, dans la philosophie libérale qui encadre encore nos sociétés démocratiques, comme le contrôle de soi découlant du contrôle social. On y rattache des notions comme la réalisation de soi et la confiance en soi. L'hétéronomie, par contraste, est considérée négativement selon les registres d'impotence, de dépendance, de soumission (De Courville Nicol, 2002). C'est en référence à cette compréhension libérale contractuelle de l'action que certains médias, policiers et porte-paroles gouvernementaux refusaient de reconnaître l'action des étudiants comme légitime, celle-ci n'étant pas « sous contrôle », « posée », « coordonnée ». ⁷ C'est d'ailleurs explicitement pour contrer cette compréhension moderne et libérale des émotions/sentiments que plusieurs participants ont parlé des bénéfices de la « perte de contrôle » :

Wajdi : Pour moi, c'est clair et net que si quelque chose était sous contrôle on aurait vraiment foiré. Dans le sens que, ça été un moment de débrayage collectif qu'on a fait. C'était un moment où on s'est donné les moyens d'être asociaux à tout point de vue, tant par les actions qu'on faisait que par les idées qu'on brassait. Il y a vraiment beaucoup de gens qui ont osé penser, pis dire et faire des trucs, qu'ils n'avaient faits autrement. Pis ces choses-là, si ça avait été sous

⁷ Plusieurs étudiants ont parlé de propos tenus par des policiers dans lesquels ils les comparaient à des gazelles. Ils étaient choqués de cette comparaison qui les rangeait du côté des « animaux » qui ne savent pas contrôler leurs émotions et seraient donc « irrationnels ». Jacques nous dira : « Pour les anti-émeutes par exemple, y en avait un qui disait : « Ah, on sort le soir pis tsé, c'est comme National Geographic là, c'est comme des petites gazelles qui court. » C'était sorti dans le Journal de Montréal. » Nous n'avons pas pu retracer cet article dans le Journal de Montréal, mais la référence au National Geographic est explicite dans cette vidéo : <http://vimeo.com/91647438>.

contrôle, si ça avait été, s'il y avait eu des comptes à rendre à quelqu'un ça ne se serait pas fait.

Intervieweur : Quand tu dis asociaux, tu veux dire à l'extérieur de la société?

Wajdi : Oui, je l'entends au sens étymologique du terme. Donc à mon avis, c'est contrôler. **Oui je pense que les gens avaient une éthique, une morale, donc il y avait beaucoup de choses qui étaient contrôlées dans ce sens-là, mais sans ce contrôle institutionnel, non ça vraiment été un moment de chaos.** Pis je suis très content. Parce que ç'a ouvert beaucoup de possibilités. J'ai vu beaucoup plus d'étoiles dans les yeux des gens dans cette grève-là que pendant toutes mes études universitaires.

Les deux courants classiques sur les émotions/sentiments tendent à diviser les sensations corporelles et le travail cognitif de façon rigide. Pourtant, comme l'explique Ahmed (2004), les sentiments et les émotions sont toujours orientés vers un objet : quelque chose nous affecte (nous fait rire, nous fait peur, nous enrage, etc.). C'est le contact entre l'objet de l'émotion/sentiment et le sujet affecté qui produit cette sensation d'un intérieur et un extérieur de l'individu :

So emotions are not simply something 'I' or 'we' have. Rather, it is through emotions, or how we respond to objects and others, that surfaces or boundaries are made: the 'I' and the 'we' are shaped by, and even take the shape of, contact with others. (Ahmed, 2004 : 10)

Les objets des émotions/sentiments circulent. C'est ce que nous appelons l'affect ou affectivité, c'est-à-dire la force qui circule entre les corps et qui produit l'intensité d'une situation. Les corps coprésents dans ces situations affectives se saisissent de cette « électricité », cette force (l'objet de l'émotion), la transforme et se transforment. Ces affects augmentent ou diminuent la capacité d'action des corps, leur capacité à s'engager dans la situation et à entrer en contact avec les autres et/ou avec l'espace matériel qui compose la situation (Clough, 2007 : 2). Les corps n'ont pas tous la même réaction à ces affects, et ces réactions différenciées jouent sur l'engagement des personnes.⁸ Voici un exemple de situation dans laquelle une force affective circule entre les corps qui passent sous le tunnel à l'angle des rues Berri et Sherbrooke, et se réverbère sur l'espace matériel du tunnel :

Quincy: Like what's really awesome about this is when you go in the tunnel, I mean, you can hear yourself. I think we can cross though. Hum we hear it amplified. (...) Like, I remember feeling ecstatic like totally ecstatic like going underneath the tunnel. And hearing like just like the vibration of it right? It's just like how loud it is! And people started to scream right? And that makes me emotional (feeble tone as if going to cry) (...) yeah but that, that ecstasy was like a trance; it was like a total trance you know? Like, we talk about mob rule or like the mob effect of when people loose inhibitions based on like their anonymity within like a collective or a public. For me, it was that but it would always push me to this incredible feeling of solidarity and love for like, the people around me and for the world. Like, I felt I would reach these stages of like... (does not finish sentence) Well, I was just so touched by what was taking place and by the fact that I could do this.

⁸ « [C]hacun *entre* dans une situation et en *sort* en fonction non tant des lieux et des cadres institutionnels où elle se déroule, » écrit Agier (2009 : 55), « qu'en fonction du fait qu'il ou elle partage le sens en jeu dans la situation et la comprend suffisamment pour pouvoir s'engager d'une manière ou d'une autre dans les interactions en présence ».

Dans cet exemple, Quincy décrit ce qu'il ressent en passant sous le tunnel en utilisant le mot « love », ce qui signale l'intensité du sentiment qui traversait son corps (puisque ce mot est rattaché à un symbole fort culturellement, mais aussi puisque Quincy a vécu des bouleversements dans sa vie sexuelle pendant les mois de grève, nous y reviendrons)⁹. Ce mot signale aussi la force des affects qui circulaient dans cette situation. En effet, il choisit d'utiliser un mot habituellement réservé à un sentiment vécu entre deux personnes, et non dans une foule. C'est dire qu'il y avait des « vibrations » dans l'air, pour reprendre un autre de ses termes.

Le choix des mots utilisés pour décrire une émotion en dit long sur le rapport qu'entretient la personne à l'objet du ressenti. Ces mots prennent une signification variée selon les contextes socioculturels. Ils constitueront des symboles disponibles pour décrire le sentiment vécu par l'individu dans une situation, selon si c'est culturellement approprié ou non de parler de ce type d'émotion dans cette situation donnée. Ce vocabulaire émotif agit comme une ressource disponible dans l'imaginaire social. En tant que ressource, il peut donc être manipulé. Les personnes que nous avons interviewées ont parlé à plusieurs reprises des biais dans la couverture médiatique des événements. Le vocable « acte terroriste » utilisé pour décrire l'incident des fumigènes dans le métro le 10 mai 2012 est un exemple de manipulation émotive. La peur, associée à un acte terroriste (ou plus précisément la « terreur ») est une ressource servant à discréditer certains actes politiques. Dans son mémoire de maîtrise, Denis Carlier écrit:

« C'est du jamais vu en presque un quart de siècle ». En ouverture du *Téléjournal*, l'animatrice Céline Galipeau insiste sur l'importance de l'évènement du jour. Elle en appuie même la gravité par une métaphore anthropomorphique : pendant plusieurs heures, pour la première fois depuis la tempête géomagnétique de 1989, « le cœur de Montréal, son métro, s'est arrêté de battre » (Radio-Canada 2012). En ce 10 mai 2012, les réactions publiques se succèdent pour commenter une probable action militante dans un contexte de grève étudiante, soit le jet sur les voies de plusieurs canettes fumigènes. (Carlier, à paraître)

Le choix du qualificatif « terroriste » pour parler d'un acte militant n'est pas sans conséquence. De tous les mots ou symboles disponibles pour qualifier les émotions causées par cet acte (frustration, témérité, spectaculaire, anxiété, etc.), on a choisi l'émotion « terreur » afin de discréditer l'acte militant. Les usagers du métro n'ont pourtant probablement pas ressenti de la terreur (nous ne pouvons le savoir, mais nous en doutons). Le choix du vocable émotif, en bref, constitue une ressource politique à manipuler. Il est donc important d'analyser finement ce choix de mots.

Pourtant, il ne faut pas se limiter à cette analyse des représentations des sentiments/émotions par des mots. Thrift (2007) critique avec raison, nous semble-t-il, la dominance de l'analyse textuelle ou discursive en sciences sociales. Afin de mieux comprendre ce qui s'est passé au printemps 2012 à Montréal, il est important de scruter les registres prélinguistiques ou prés cognitifs. Au-delà de ce que nous ont dit les participants lorsqu'ils décrivaient leurs émotions, quel était l'objet de ce qu'ils ressentaient? Qu'est-ce qui circulait entre eux et qui provoquait ces émotions?

⁹ Rajoutons également que les données biométriques indiquaient une activité intense lorsque Quincy nous racontait ce qu'il ressentait sous ce tunnel, ce qui corrobore le choix du mot qu'il a fait pour décrire cette émotion : love.

Les analyses du rôle des émotions dans la mobilisation politique (Goodwin et Jasper, 2004) adoptent en général deux points de vue. Dans un premier temps, les émotions sont considérées comme internes à l'individu. Cette approche psychologique (subjective) met de l'avant la façon dont le corps réagit à une émotion, ce qui stimule l'action. La peur, par exemple, peut provoquer paralysie, fuite ou combat. La rage peut provoquer vengeance, l'empathie suscite la solidarité, et ainsi de suite.

Dans un deuxième temps, les émotions sont souvent vues par la sociologie des mouvements sociaux comme « contagieuses ». Si une personne ressent de la joie, on expliquera la joie des autres dans une manifestation par effet de contagion. Mais cette explication demeure centrée sur l'individu; la joie est comprise comme « appartenant » à l'individu qui la transmet. Cette approche ne permet pas d'analyser finement ce qui circule entre les acteurs comme un vent qui souffle, qui passe à travers un corps, qui en ressort pour caresser les joues d'un autre corps. Le modèle de la contagion suggère que c'est l'émotion qui circule (c.-à-d., la joie) et non l'objet qui provoque la joie. Autrement dit, dans une manifestation festive, si plusieurs personnes ressentent de la joie, chaque personne vit cette joie à sa façon, puisque ce qui provoque la joie (l'objet de l'émotion) est interprété de diverses façons selon les personnes.

Par exemple, plusieurs participants ont parlé de cette ambiance festive lors des manifestations du 22 mars, avril, mai, etc. L'objet de cette joie était multiple : le soleil, les slogans, les rencontres, les couleurs, les rires, les sourires, et ainsi de suite. Ces éléments qui composaient la situation circulaient. Les participants se laissaient affecter de diverses façons par ces objets. Certains ont ressenti de la joie, d'autre de la fierté, d'autre encore un certain malaise. Considérons trois exemples :

Pascal : On disait, on dit des fois que quand il y avait des manifestations il y avait une espèce de couloir d'énergie qui passait, pis c'est un peu ça que j'ai ressenti pour la première fois cette fois-là. Il y a plein d'autre monde qui pense la même chose que moi, qui sont-là pour la même raison que moi, pis on va vivre ça ensemble. Pis on a commencé à marcher, pis c'était assez impressionnant.

Nathaly: I think that maybe the thing that has to be worked on more is people understanding that demos aren't the things that does stuff, it's more like getting in the streets and having a party and like, you know, hug each other, and do fun shit and like, then we go back and do the work. We still have to do the work and I think that's the thing that the media doesn't understand, they don't understand what that means. I remember one demo, like I had a reporter coming and being like: "What do you think you are doing today, what do you think you're accomplishing?" (mimicking voice) And it was a demo that we did specifically in solidarity with some international students. And he just didn't understand what a demo does, and I was like: "Well I'm taking break!"

Hubert : Mais je trouve qu'on est dans une culture vraiment axée sur la célébration, pis je trouve que, moi je pense que la célébration c'est quelque chose qu'il faut faire surtout après avoir fait des choses. Dans le sens que c'est bien d'être content. Mais que je trouvais ça dommage, j'avais l'impression que la manifestation devenait un party, pis il en avait qui étaient là juste pour niaiser tsé. Probablement qu'ils étaient animés par autre chose avant ça, pis que c'est l'effet de masse qui rendait le monde un peu comique là. Pis j'ai rien contre l'humour en général ou s'amuser. C'est juste que des fois je trouvais que c'était un peu triste parce que justement le discours était pu là. Il avait pas de

cohérence, y avait pas d'argument, il n'y avait même pas de discours, il y avait juste une présence donc beaucoup de gens avec juste ben du fun tsé. Ça devenait un peu dénaturé.

Dans ces trois exemples, Pascal exprime de la fierté au contact des rencontres (« Il y a plein d'autre monde qui pense la même chose que moi »), alors que Hubert ressent un certain malaise puisque cet « effet de masse qui rendait le monde un peu comique » n'est pas nécessairement productif (« Il avait pas de cohérence, y avait pas d'argument, il n'y avait même pas de discours »). Pour sa part, Nathaly tente de justifier cette « non-productivité » et la nécessité de « taking a break! » et « hug each other ».

Ainsi, ce qui circule a une capacité d'affecter les corps coprésents dans une situation, qui ressentent quelque chose, sans pouvoir encore le nommer cognitivement. Il ne s'agit pas d'une simple transmission (par contagion) d'une émotion ressentie par un individu vers un autre individu. Les corps s'engagent dans cette situation : ils crient plus fort, courent plus vite, écoutent le bruit des bâtons sur les boucliers des policiers... Autrement dit, pour analyser les affects (ce qui circule), il faut déplacer la focale vers les situations d'action. Il faut regarder l'action qui se déroule dans un lieu et un moment précis, et non ce que font tels ou tels acteurs. C'est donc une posture situationnelle que nous adoptons ici, beaucoup plus qu'une posture subjective ou psychologique.

Comme l'affect est de l'ordre du sensible, il joue un rôle important dans ce que nous avons appelé l'action impulsive. L'impulsion, c'est poser un geste sans y réfléchir, parce que c'est plus fort que nous ou par habitude. L'impulsion, c'est le corps qui se laisse transformer par l'affect, avant le travail cognitif de rationalisation. Nous utilisons la notion d'esthétique afin de comprendre comment ces corps interagissent. L'esthétique renvoie à la perception sensible de l'autre. Un rapport à l'autre peut donc se jouer principalement dans le non-dit, dans les accordements mutuels et sensibles des individus en coprésence dans une situation. C'est l'approche privilégiée par Katz (1988) dans son étude des séductions du crime, où il cherche à identifier la « finesse esthétique » du criminel qui arrive à reconnaître les possibilités sensuelles d'une situation et à les élaborer. Katz construit son exploration de ce qui incite le criminel à commettre un crime en focalisant sur les situations concrètes vécues par celui-ci. Il montre sa grande finesse esthétique et conclut : « As unattractive morally as crime may be, we must appreciate that there is *genuine experiential creativity* in it as well. » (Katz, 1988: 8, italiques dans l'original).

Nous ne suggérons pas ici une comparaison entre les participants aux événements du printemps 2012 et un criminel! ***Notre hypothèse pose plutôt que la finesse esthétique, cette capacité à sentir les possibilités d'une situation avant de l'analyser cognitivement, constitue un mode d'agir fréquent dans un contexte d'urbanité.*** L'approche esthétique proposée par Katz nous semble très utile pour analyser la façon dont les jeunes ont agi et ce qui les poussait à agir lors du printemps 2012. Voici comment nous l'avons mobilisée.

« Pourquoi as-tu décidé de t'impliquer dans les activités du mouvement étudiant? » C'est la question que nous avons posée à tous les interviewés. Étudier les motivations de l'action est central à la sociologie des mouvements sociaux. Or, comme l'expliquent Cefaï et Trom (2001), les réponses à cette question ne peuvent qu'être des reconstructions *post-facto*. Inspirés de C. Wright Mill, ils montrent comment les gens justifient rationnellement leurs actes après avoir agi, en fonction de ce qui sera acceptable contextuellement. C'est ce que les interviewés font dans le contexte d'un entretien classique. Ils peuvent parler d'émotions pour justifier ces actes. Mais ce que ces entretiens nous donnent, c'est de l'ordre du cognitif et non de l'affectif.

Afin de saisir les non-dits, ce que les interviewés n'ont pas filtré cognitivement pour construire une justification rationnelle de leur participation, il faut tenter de capter la charge affective vécue par les participants. Pour ce faire, nous nous sommes penchés sur l'analyse des situations d'action qui nous ont été racontées *in situ*, dans le lieu où ces situations s'étaient déroulées un an auparavant. Il y a encore un biais dans cette méthode, puisque nous nous appuyons aussi sur la parole (donc sur la reconstruction *post-facto*). Mais nous avons tenté de contourner ce biais en utilisant la biométrie, qui nous donne des indices sur la mémoire du corps qui avait été affecté pré-cognitivement par une situation passée qui est revécue *in situ*. Des participants nous ont expliqué :

Intervieweur : Si tu étais dans la nature avec une personne qui te demandait tout cela est-ce que dans ton imagination, dans ce moment, est-ce que tu crois que tu pourrais répéter tout ce que tu as dit sans passer dans la rue?

Ivan: Non non non, je ne pense pas. Il y a quand même des souvenirs qui sont ancrés quand même au lieu, mais le contexte général, j'aurais pu le dire facilement. Tsé, c'est quand même une histoire qui est mon histoire, heu...peut-être qu'en imagerie mentale, j'aurais pu le refaire avec toi. Peut-être plus sans se parler? et en ayant des points géographiques pour me dire où on était.

Ou encore :

Quincy: And it looks so different you know? It was like ... (pause d'une seconde pour penser) I remember walking with you and having like, almost crying because I was thinking of these memories you know? And now, I can walk by it and be like (pause deux secondes)

Intervieweur: yeah

Quincy: you know like apathy you know?

Intervieweur: So the place means something when you can make it mean something through interaction with someone either talking about what it meant in the past or kind of re-live some situations, recreate them.

Quincy: Yes and no because I think, I think a starting point it's not about how you communicate, it's about your consciousness.

Dans ces deux exemples, les participants insistent sur l'impact qu'a eu le retour sur les lieux qui les ont marqués pour revivre certains sentiments et en parler. Ils décrivent ce processus de remémoration en insistant sur l'importance des non-dits : « sans se parler », « consciousness ».

En analysant les entretiens, nous avons tenté de faire ressortir ces non-dits en distinguant :

- Les propos décrivant les réactions corporelles à une situation;
- Les propos décrivant cognitivement une émotion ressentie par un ou plusieurs individus;
- Les propos centrés sur « l'ambiance », la charge affective;
- Les sentiments révélés lors de l'entretien en parlant d'une situation : rougissement, nervosité, changement de rythme, rires, pleurs, hésitations, etc.

Dans l'ensemble de ces propos, tous les répondants, sans exception, ont parlé de moments intenses qui les ont marqués. Tous, à l'exception de 3 ou 4 ont parlé de peur, de violence, de stress, de folie, de colère et de course (se sauver, courir). Ensuite, la tension, les cris, la surprise, la guerre, le chaos, des choses qui « pètent », l'agressivité sont des mots utilisés par au moins 75% des répondants. Au moins la moitié a parlé de panique, d'absurdité, de pleurs, de débordements, d'inquiétude, de traumatisme, mais aussi de fierté (figure 16).

Ainsi, il semblerait que ce sont surtout les expériences « négatives » qui ont dominé nos conversations avec les répondants. Pourtant, en analysant de plus près les situations et émotions qui nous ont été racontées, on comprend que les participants étaient motivés par ce que Nicolas-Le Strat (2008 : 119) appelle « une forme de radicalité et de subversion essentiellement « positive », directement indexée sur la dynamique qu'elle est capable d'impulser. » Autrement dit, et nous y reviendrons à la section sur le rapport au conflit, malgré une charge affective qualifiée d'apeurante, tendue, violente, colérique, les participants ont insisté sur les « coopérations et alliances d'acteurs (...) l'intensification des agencements de la vie (partage, rencontre) » en racontant comment se déroulait les situations qu'ils ont vécues (Nicolas-Le Strat, 2008 : 119). Nous pouvons voir ceci de deux façons : dans les réponses à nos questions sur leurs motivations, et dans l'analyse des situations racontées.

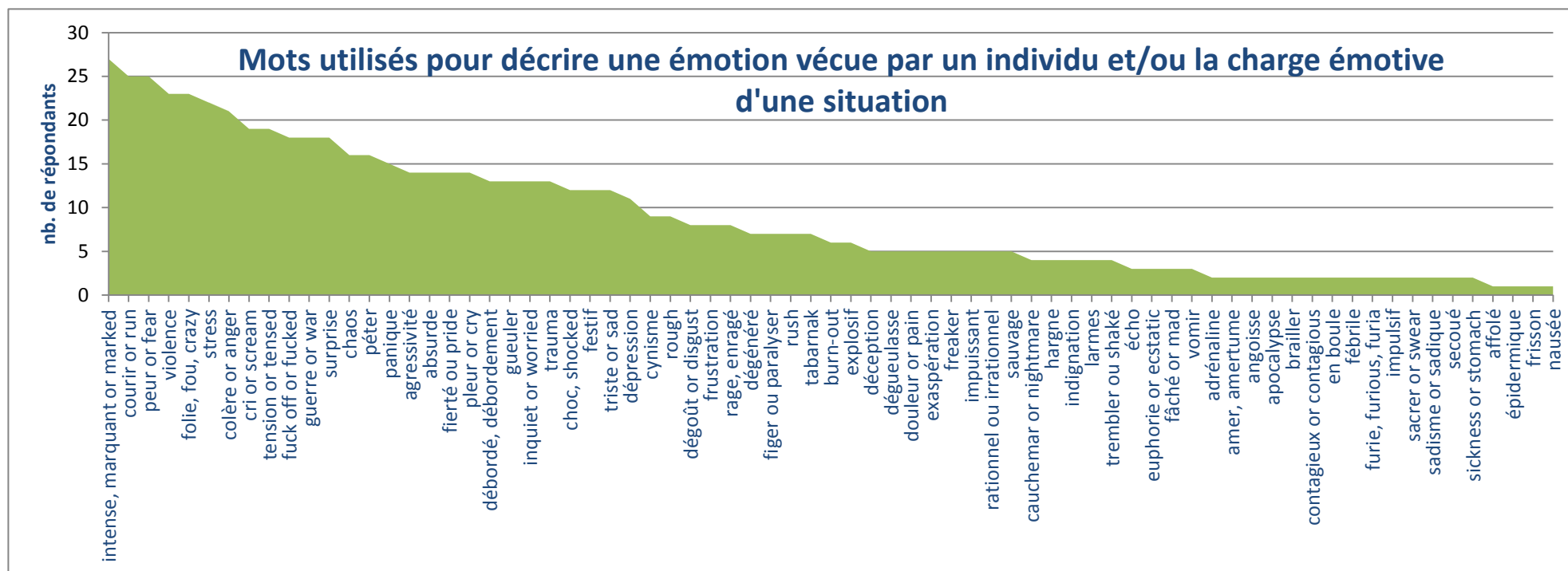


Figure 16 : Mots utilisés pour décrire une émotion et/ou la charge émotionnelle d'une situation

D'abord, nous avons questionné les répondants sur les motivations générales qui expliquent leur engagement dans le mouvement (figure 17). Les motivations les plus souvent évoquées sont l'amitié et la confirmation d'une identité (« j'avais des tendances à gauche », « j'étais habitué à m'impliquer »), suivie de la réalisation de soi (« me définir à travers ce mouvement-là », « s'affirmer », « c'est valorisant », « to give you some sort of strength », « les gens apprenaient beaucoup », « se sentir utile », etc.). Le plaisir, l'excitation et l'espoir (c'est le moment, c'est possible) ont également été mentionnés par plusieurs.

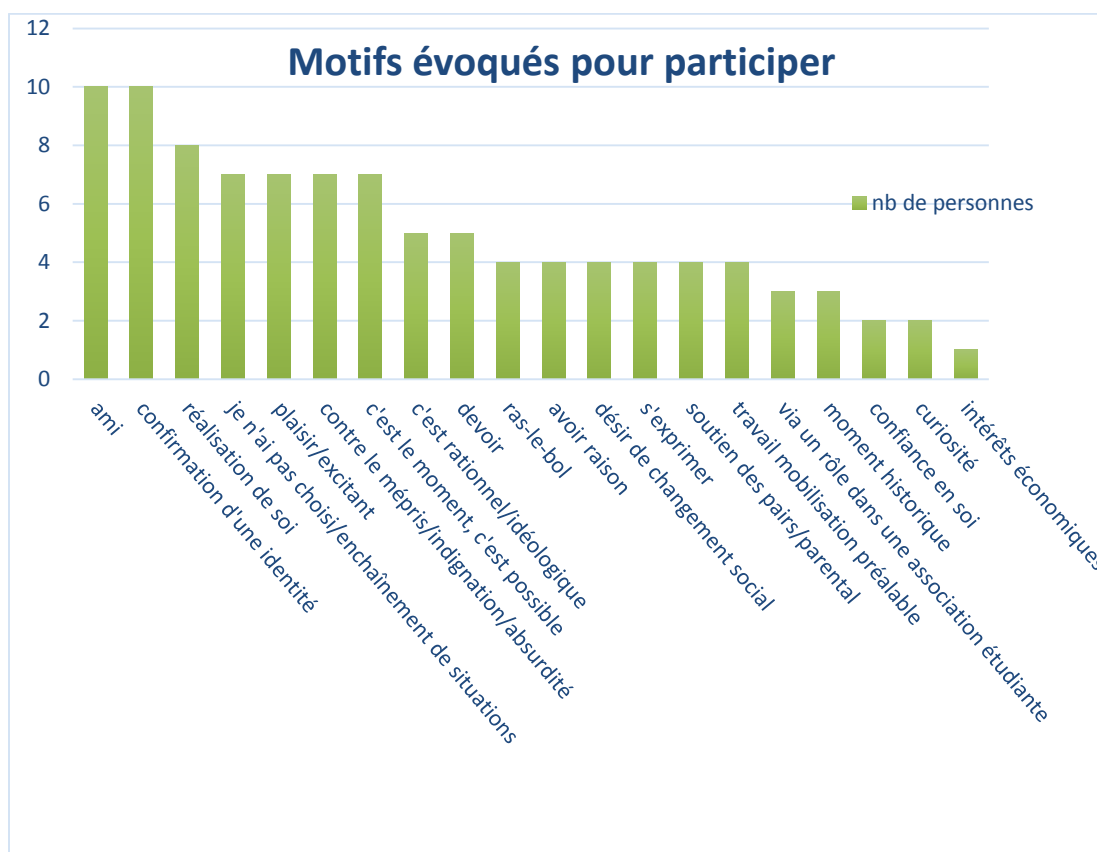


Figure 17 : Motifs évoqués pour participer

Ce sont là des motivations essentiellement « positives », capables d'impulser l'action autrement que par l'antagonisme (représenté dans ce graphique par « contre le mépris » et « avoir raison »). L'impulsion se définit en grande partie par le fait que l'action se déploie sans planification, sans stratégie. Beaucoup des répondants expliquent leur engagement de cette façon, par un enchaînement de situations, par l'absence de décision rationnelle. C'est également ce que suggère Auyero dans son étude du blocage d'une route pendant six jours en Argentine :

'Pace rational action theorists, so fond of instances of calculation and decision-making, there is no moment in which Laura made a plain, make or break, choice to stay on the road, no occasion in which she ran the costs and benefits of possible action plans through a psychic adding machine to decide on a plan that

will maximize her investment of energy, both physical and emotional. She was actually *sucked into* the role of picketer by the interactions she had on the road, interactions deeply shaped by elements of her own biography. (Auyero, 2004 : 431)

C'est ce que plusieurs de nos répondants ont également exprimé. Nous leur avons également demandé pourquoi ils ont décidé de participer à des activités plus spécifiques, malgré le fait qu'ils les considéraient risquées. En réponse à cette question, ils ont plus insisté sur la justification « rationnelle » et socialement acceptable de leur engagement (Cefaï, 2007). Ivan nous dira : « Mais il y avait aussi une démarche hyper rationnelle derrière, qui était comment que moi je m'implique, où je m'implique, et où est la limite, pas dans le sens de limite, mais c'est quoi ma manière à moi de me définir à travers ce mouvement-là. » Ils évoquent un sens du devoir (« devoir de désobéissance civile envers un État injuste »; « Parce que... Pour moi si on fait rien, on ne peut pas chialer contre la société. »). Les motifs idéologiques sont tout aussi fréquents pour justifier les gestes risqués : « Parce que la cause dépassait le fait de se faire fiché », « Parce que... j'croisais en c'que j'faisais... j'croisais qu'c'était la bonne chose à faire... j'croisais que c'tait un moyen efficace... pis que... j'avais raison... ». Et là encore, le soutien des amis est central : « Ben je savais que j'étais pas seul. On risquait collectivement des choses », « Fait que même s'il y avait ces risques-là, je me disais qu'il fallait le faire et aussi étant donné que tous mes amis, que tout mon milieu est là-dedans, je vis là-dedans donc... », « it was not as scary because you're there with people ».

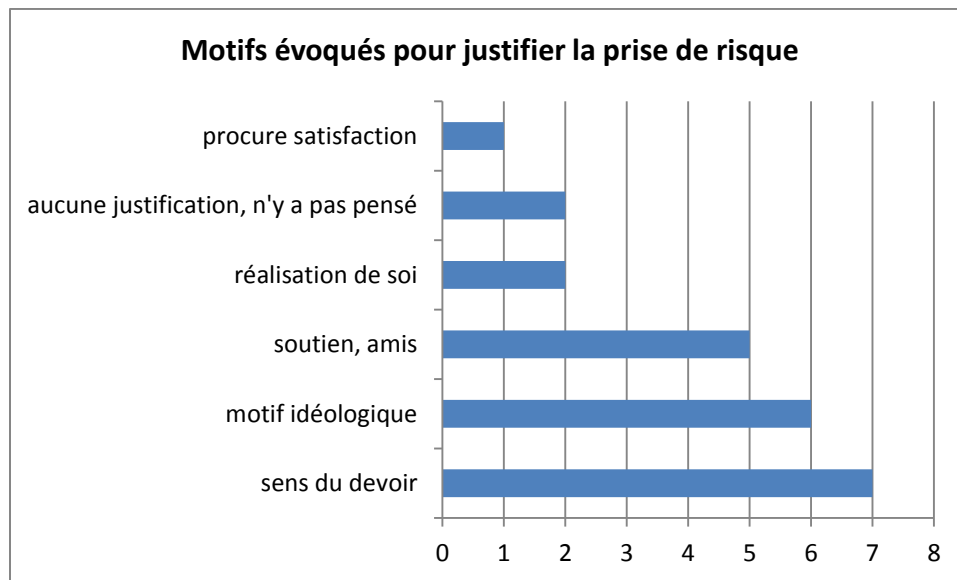


Figure 18 : Motifs évoqués pour justifier la prise de risque

Donc, même lorsque les répondants ressentent le besoin de justifier « rationnellement » leurs gestes afin de paraître socialement responsables, les relations affectives demeurent dominantes. Alberoni (1979/1988) affirme que s'engager dans un mouvement social ressemble à l'engagement dans l'amour. Lorsque nous « tombons » en amour, tout comme lorsque nous « entrons » dans une action collective, une rupture avec le passé s'opère puisque l'amour, comme l'engagement politique, nous pousse à vouloir établir un ordre nouveau pour organiser notre vie. C'est ce qu'il appelle « l'état naissant » :

À toutes les époques, les mouvements sociaux et l'état amoureux impliquent une préparation à une mutation, à la détérioration des choses aimées. (...) Face à l'autodestruction [du "soi" ancien], la peur se trouve diminuée. Et ce qui était vécu comme une séduction à éviter est maintenant vu sous un jour différent. (...) La violence, qui avait longtemps été canalisée, devient incontrôlable, déborde et envahit les règles qui l'avaient maintenue endiguée. Elle les détruit complètement : voilà l'état naissant. (...) C'est une expérience de libération, de plénitude, de vie, de bonheur. Un monde des possibles s'ouvre et devient l'objet pur de l'éros, l'objet non ambivalent, dans lequel coïncident devoir et plaisir; et toute aliénation disparaît. (Alberoni, 1979 : 16-17)¹⁰

Un tel parallèle entre l'expérience amoureuse et l'expérience politique n'a pas été mentionné directement par les répondants. Par contre, nous avons été surpris que plusieurs nous aient révélé, sans questions spécifiques de notre part, des histoires concernant leur vie amoureuse. Certains ont parlé de leur difficulté à « flirter » depuis la grève, d'autres ont parlé de personnes rencontrées lors des activités et avec lesquelles ils ont eu un rapport amoureux. D'autres encore ont exprimé certains questionnements sur leur orientation sexuelle ou leurs choix de vie amoureuse. Considérons cette conversation :

Quincy: And as we were walking to one of the apartments I realized it was right in front of the spot so I started talking about like space, and I started talking about the violence that I fear being out in that regard or people knowing that I that not only that I came out and that I'm not in a monogamous relations but that you know I'm open to same sex interactions. And then we ended up like going to their apartment and dancing and I was a little bit high. I smoked some weed. And then my friend, another guy, he had been very interested in what I was saying, and I started getting the impression that maybe he, like him and I had a connection. So that maybe he was going to like reveal something to me regarding how he felt about me, but I didn't really feel ready for that so as we were leaving we were having this sort of conversation but not really, you know?

Intervieweur: yeah

Quincy: it was kinda like around the bush and there was a palpable tension, like sexual tensions. And as he left a van came by and: "fucking faggots"

Intervieweur: ahhhh

Quincy: yeah

Intervieweur: and this happened how much time before we met here?

Quincy: this was, no this was, yeah this was about a week before we met

Dans cet extrait tiré de notre second entretien, Quincy explique l'activité biométrique qu'il voit à l'écran lorsque nous étions devant un établissement postsecondaire en révélant ce souvenir, dont il ne nous avait pas parlé lors de la première rencontre. Ce lieu provoque en lui une forte

¹⁰ Traduction libre : "Em todos os períodos históricos que antecedem um movimento social, em todas as histórias pessoais que antecedem um enamoramento, há sempre uma grande preparação em consequência de uma mutação, de uma deterioração com as coisas amadas. ... Perante a auto-destruição, também o medo diminui, e as outras coisas, vividas como sedução a se evitar, são vistas sob uma luz diferente. A violência, canalizada para si mesmo durante tanto tempo, incontrolável, transborda e invade as regras que a tinham represada, destruindo-as: é o estado nascente. A experiência é de libertação, de plenitude, de vida, de felicidade. O possível se abre e aparece o objeto puro do eros, o objeto não ambivalente, no qual coincidem dever e prazer, e no qual se extingue toda a alienação."

charge affective qui n'est pas liée aux activités du mouvement étudiant. Pourtant, les expériences amoureuses et sexuelles qu'il a vécues s'entremêlent avec son analyse politique, particulièrement en ce qui concerne la violence et les relations de pouvoir. Continuons :

Quincy: yeah, and I ended up chasing after them on my bike, and hum and this is where all of this was like playing in my head: the idea of like, I was being victimized, I was being othered, I was being hurt, trying to be hurt and how am I going to answer to that. You know? But I like became enraged and I started to chase after the van. They were stopped at a red light and I pulled up next to the window passenger, and I looked in and I probably looked kind of nut (I had big bear at this point). And hum I looked in and I saw this sixteen-year-old boy, you know, and when he saw me looking at the window he went like: ah aha ah (making distress sounds)

Intervieweur: ahaha

Quincy: and he went like: " it's the guy on the bike" "it's the guy on the bike" (imitates terrified voice) it's the guy on the bike, it's the guys on the bike, it's the guy to the bike" like that like and I saw his soul, you know, is as still a bit high, but I could see like that I had totally inverted the like

Intervieweur: power relation?

(...)

Quincy: like so like all this has been going on through my head. So you know when we talked about this, and like just the idea of like, you know, when you said it now: the violence can be a peaceful act (lors du 1er entretien, notre conversation portait sur une barricade érigée par les étudiants et l'utilisation de la violence dans les actes politiques), it was like pff (imitates crashing sound or two things hitting each other) Wow! violence a peaceful act. I don't know you know, but like having just come out of this experience, it's like well what's violence, and you know do we need to stand out? And how do we do it skilfully? How do we do it respectfully? Peacefully? you know? yeah

L'interrelation entre l'intime et le politique peut s'expliquer par ce qu'Alberoni appelle « l'état naissant », c'est-à-dire la rupture avec le passé, le sentiment de vivre dans un espace et un temps « suspendu ». C'est un peu la même sensation que le carnaval : un moment pendant lequel les règles ne valent plus. L'état naissant, c'est le ici et maintenant. C'est une charge affective remplie de potentialité créatrice : c'est sentir que tout peut changer. Quincy a vécu cet état naissant et cette charge affective l'a fait réfléchir sur son pouvoir et sur la violence dans certains des actes politiques posés par des participants au mouvement étudiant. Fred exprime cet état naissant dans d'autres mots :

Fred : On vit des vies aliénées et les moments de grève, avec mes amis on appelle ça briser le réel. Parce qu'on brise un certain ordre des choses, un rapport affectif au monde.

Intervieweur : C'est quoi un rapport affectif au monde?

Fred : Hum (petite pause) J'ai pas préconçu mon discours (rires). Je dirais que c'est l'ordonnement de la vie productive. Le confort et l'indifférence qui nous est imposée par le rythme social. Dans un mouvement de grève c'est comme un moment liminaire. Les choses sont indéterminées, les règles ne sont pas aussi claires que dans la quotidienneté productive. Tout peut se passer. Tu peux te réveiller un matin et te ramasser en fin de journée dans telle ou telle action à

faire telle ou telle bannière à connaître telle ou telle personne, à consoler tel ou tel personne que tu connais pas. C'est comme si un corps social venait à exister au lieu de plein d'individus atomisés. (pause) Ayoye! je suis rendue loin (rires).

Si tous les répondants ne nous ont pas révélé des sentiments amoureux si forts, tous ont parlé de l'importance de leurs amis dans leur engagement politique (un total de 472 citations pour ami/s + friend/s). Nous avons calculé la fréquence des mots énoncés lors des entretiens. Le mot le plus énoncé est « police/policiers ». Mais deux autres figures sont dominantes dans les représentations du printemps 2012 : étudiants/students et amis/friends. Les situations que les répondants nous ont racontées ont été vécues à cause, en raison de, ou grâce à leurs amis. Nous avons divisé ces 472 citations en sept catégories (une même citation peut être classée dans plus d'une catégorie) :

- *Expérience des amis* : ce qui a été vécu par un ami. Il s'agit de tout ce que les participants ont vu, entendu, su et/ou pensé à travers (ou en raison de) leurs amis, ou des amis de leurs amis.
- *Présence* : toute situation vécue à côté d'un ami.
- *Communications directes* : les textes SMS, les appels téléphoniques, les messages électroniques, le bouche-à-oreille, émis par des amis.
- *Émotions* : les propos révélant un sentiment (pleurs, joie, peur, etc.) vécu par un ami ou avec eux.
- *Rencontres* : toute rencontre nouvelle pendant une activité liée au printemps étudiant.
- *Histoires* : souvenirs et rencontres d'amis dans le passé (généralement du cégep).
- *Réseaux sociaux* : Facebook et Twitter très proche du mot ami durant leur narration des faits.

Expérience des amis	Présence	Communications directes	Émotions	Rencontres	Histoires	Réseaux sociaux
386	112	62	52	20	5	3

Figure 19 : L'importance des amis dans l'engagement politique

La motivation principale pour participer est donc l'expérience vécue par les amis. Les répondants expliquent que ce que vivent leurs amis est l'élément le plus important influençant leur propre engagement. Comparons maintenant cette motivation amicale aux éléments qui peuvent être considérés comme « repoussoir », empêchant la participation (calculés selon la fréquence des mots dans les entretiens).

Éléments invitants	Éléments repoussoirs					
Amis	Police	Violence	Confrontation	Risques	Souricière	Conflit
472	1581	128	84	84	75	73

Figure 20 : Éléments invitants et repoussoirs de l'engagement

La figure de la police apparait, donc, comme l'élément repoussoir le plus fort. Prises isolément, les notions de violence, confrontation, risques, souricière et conflit sont moins significatives que la figure de l'ami. Si nous regardons maintenant les situations ayant causé de l'activité biométrique lors de nos parcours avec les répondants, ce rapport entre éléments invitants et repoussoirs se confirme (figure 21). Des 140 situations ayant causé des pics biométriques chez les répondants, 53 concernaient la police, mais 15 étaient liées à l'amitié/amour. Si nous ajoutons à ceci les situations concernant le sentiment de solidarité (12), 27 situations relevaient donc du registre de l'amitié ou de la solidarité.

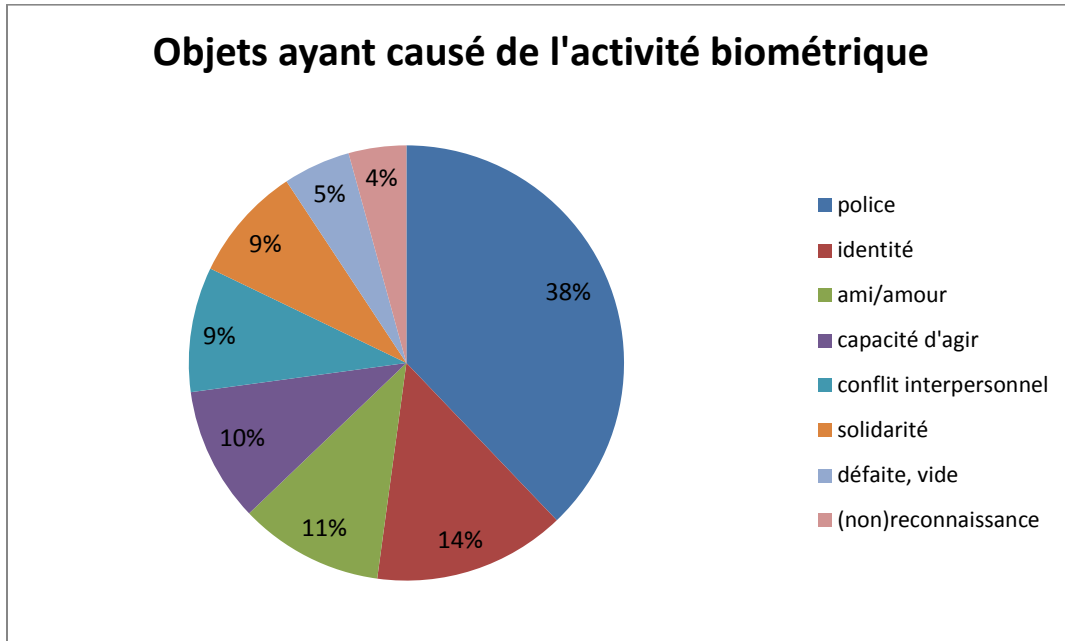


Figure 21 : Objets ayant causé l'activité biométrique

L'ami, associé à la gentillesse, à la camaraderie et aux expériences de vie est une figure affective. L'amitié présuppose la confiance mutuelle, la participation réciproque, le partage, l'égalité, l'intimité, la confiance, la protection. L'amitié est une relation processuelle qui demande un esprit alerte et qui se caractérise par un enchaînement de situations. L'ouverture amicale vers l'autre peut donc susciter un processus créatif qui stimule possiblement des souvenirs vécus avec les amis du passé et des réflexions sur la vie. Cet état mobile de déroulement d'expériences vécues et à vivre avec les amis actuels et potentiels est certainement proche au « l'état naissant » décrit par Alberoni (1979/1988).

Ainsi, malgré une charge affective marquée par la peur et plusieurs éléments repoussoirs, les participants se sont engagés en grande partie à cause d'affects « positifs » liés à l'amitié, à la réalisation de soi, à la créativité. Si nous revenons à l'activité biométrique, 20 situations relevaient du registre identitaire (lorsque les répondants nous parlaient de qui ils sont, de l'image qu'ils veulent projeter, des caractéristiques qui leurs sont propres ou de la façon dont la grève a changé qui ils sont) et 14 du registre de la capacité d'action (lorsque le participant démontrait ce qu'il savait faire, comment il agissait politiquement, et le sentiment de (il)légitimité en tant qu'acteur). Par exemple, Quincy exprime ainsi la charge affective liée à cette capacité d'agir :

Quincy: I felt very excited and very (pause one second thinking and searching for word) very engaged like just very engaged. Like I don't know, like really. I don't know like for the first time in my life, I felt like I could act on my politics in a way that was tangibly going to affect some kind of reaction of change in the world.

Agir et du coup se constituer en acteur contient une charge affective forte. Il est intéressant de se pencher d'un peu plus près sur cette créativité agissante. L'analyse des situations racontées montre que la « finesse esthétique » des participants s'appuie sur la collaboration, le partage, la rencontre. Cette finesse esthétique, rappelons-le, est définie comme la capacité à saisir le potentiel sensuel des situations. Elle se nourrit de ce que Katz appelle une « *genuine experiential creativity* » (Katz, 1988: 8, italiques dans l'original). Lorsque la personne se laisse transporter par ses sens, elle fait preuve de finesse esthétique. Voici deux exemples, faisant appel, d'abord, aux sons :

Hubert : Ah, ça c'est particulier : ça jouait sur différente chose parce que moi je joue de la musique. Pis dans les moments où est-ce que je me sens le plus accompli socialement, il y a les moments où je jamme avec du monde. Parce que je trouve que dans le jam, il y a quelque chose de vraiment à la fois universel pis personnel; que tu peux vraiment, tu peux vraiment t'exprimer complètement, pis tout le monde peut dire quelque chose là-dedans. Mais il y a beaucoup de gens qui y'ont pas confiance en eux quand vient le temps de faire de la musique. Mais que tout le monde ont ça en eux. Pis je trouvais qu'y avait ce potentiel d'échange là, mais de masse avec les casseroles, bien que c'est pas tout le monde qui s'en servait de manière musicale. **Mais que ça créait quand même un dialogue sonore qui faisait qu'on existait ensemble. Tsé je trouvais ça plus fort comme présence sonore que tous les slogans.**

Roger : Pis là il y un moment quand les gens se sont mis à crier : « Un peuple uni jamais ne sera vaincu », pis moi je regardais, euh, vers l'est...Pis, tout ce qu'on entendait entre les cris des gens c'était l'écho des cris sur les buildings. Pis ça a dû durer là, peut-être une dizaine, une douzaine de secondes, il y en a eu trois slogans qui sont vraiment, tsé, bien rentrés que tout le monde était synchronisé et tout, avec vraiment le reverb/ qui... (...) Pis, eh, il y a eu un mouvement là vraiment... euh, pas un mouvement, mais un moment de (pause deux secondes) y a rien qui bougeait, il y avait juste le son des gens pis ils ont poussé une grenade au-dessus de la foule, dix pieds de ma tête, pis, pis là, moi je me rappelle qu'il y a quelque chose qui m'a brisé dans moi de, pis c'est peut-être naïf, mais s'il y a dix mil personnes qui crient ça, que tout ce que tu entends c'est ça... le guts, les couilles et l'arrogance de leur crisser des grenades dessus, c'est... tsé, c'est comme, Ok that's how it's going to be.

On sent dans ces deux situations comment les acteurs on coprésence ont agi par le son, la musique. Ils se sont exprimés, ont créé une situation dont ils se souviendront. **Ils ont mobilisé le sensuel pour communiquer.** Dans ce qui suit, les acteurs ont intuitivement mobilisé le toucher pour communiquer et se calmer :

Kim : Je me souviendrais toujours de cette fille-là, je sais pas c'est quoi son visage, qui m'avait pris la main, tout le monde se prenait la main pour s'aider à se calmer pour pas qu'on coure, qu'on marche tranquillement, pour pas qu'on se

blesse déjà nous-même. Puis c'est ça, ce sentiment là... et puis moi je suis pas quelqu'un qui touche, je suis assez misanthrope comme personne, je dis ça assez humblement...

Sarah: So, hum, none of us knew what to do. (...) and I remember telling to one of my friends who had done so much work and everyone really respected him, and I remember being like: "Look like, I really think that if you were to go and say what you thought was best -like he's more experienced in this stuff- like, I really think people will listen to you" (...) And he did and he said we should all hold arms and that's what we did. It just gave people something to do. Who knows if it was effective, but it was like so much more calming when you're standing there and you have like two people on either side of you and everyone is bracing themselves for you don't know what, but...

Nos données recèlent d'exemples de ce genre. Ce sont des modes d'agir négligés par la sociologie des mouvements sociaux, qui se focalise sur l'action stratégique. Pourtant, ce sont ces multiples gestes qui font l'action politique et qui invitent les acteurs à s'engager. Zara, par exemple, réfléchit sur sa participation et conclut : « J'aurais aimé ça que, pouvoir rester rationnelle, mais ça a pas... c'est pas arrivé (rire). Mais, c'est sûr que ça m'a comme, j pense que c'est le recul d'après la grève qui m'a comme donné cette espèce de sensibilité là au point d vue des autres. »

Terminons par un autre exemple de gestes intuitifs posés en saisissant le potentiel sensuel d'une situation, et ayant eu un impact sur le déroulement des événements avec l'arrivée des casseroles :

Ivan : C'était plus un moment, on se regardait pis on était fier d'être là, on était fier d'être ensemble, même si on ne se connaissait pas. (...) Pis tsé, quand on décidait de prendre la rue tout le monde ensemble, qu'on partait chacun des coins pis on se ramassait dans le centre de la rue. Pour après ça continuer à marcher, mais ça se faisait un peu spontanément, ça se faisait par un simple regard, il y avait pas de paroles de quelqu'un qui devait dire à l'autre ben tsé, on le fait. Ça se faisait spontanément comme ça. **On était tous sur la même longueur d'onde**, pis que, tsé il y avait quelque chose qui se passait et qui était de l'ordre...tsé qui sortait de juste des paroles ou de quelque chose comme ça. **Ça allait vraiment vers quelque chose qui allait nous chercher en dedans**. Nos valeurs, qui on était vraiment.

Dans un monde urbain, le rapport à l'affectivité (sensible, intuitif, tactique) prend une plus grande importance dans l'action politique, souvent plus que le rapport cognitif (stratégique, logique). Les participants montrent une grande finesse esthétique, c'est-à-dire la capacité de saisir affectivement les opportunités des situations qu'ils vivent. Nous le verrons plus loin, l'impulsion est un moteur important de l'action. Cette action se déroule dans des moments totalisants, dans le ici et le maintenant. Comment ceci se traduit spatialement?

LE RAPPORT À L'ESPACE

Soja (1996) définit la spatialité comme "la production sociale de l'espace," comme une condition essentielle de l'être, au même titre que la socialité et l'historicité. En d'autres mots, il y a plusieurs façons, historiquement et socialement construites, de comprendre et pratiquer l'espace. Depuis plus de 350 ans, le monde a graduellement été compris comme un ensemble

d'État-contenants. L'espace a donc été conceptualisé et pratiqué sur un mode aérolaire (une aire géographique dont l'intérieur est clairement distinct de l'extérieur). Avec l'intensification de la mobilité des dernières décennies (Sheller et Urry, 2006), notre rapport à l'espace change. Le mode réticulaire (une collection dynamique et réseautée de lieux significatifs) prend de plus en plus d'importance. Ces deux compréhensions de l'espace ne sont pas mutuellement exclusives. Pourtant, l'importance croissante de la mobilité affecte le processus politique à trois niveaux :

- *D'un point de vue institutionnel*, il devient de plus en plus difficile de concevoir les politiques publiques de façon statique et enfermée dans un territoire d'action clair. Brenner (2004) a montré comment le processus politique se déploie dans un enchâssement d'échelons, alors qu'Amin (2004) insiste plus sur les connexions entre les territoires d'action. Il écrit que le processus politique "now far exceed[s] the traditional sites of community, town hall, parliament, state and nation, spilling over into the machinery of virtual public spheres, international organizations, global social movements, diaspora politics, and planetary or cosmopolitan projects." (Amin, 2004: 34).
- *D'un point de vue interpersonnel*, le fait que les gens soient de plus en plus mobiles (physiquement ou virtuellement) affecte la façon dont ils se construisent comme acteurs politiques. Bouger signifie interagir avec une variété de personnes dans des lieux différents.
- *D'un point de vue ontologique*, bouger signifie souvent se sentir « étranger » à diverses situations nouvelles et ceci tend à produire des formes d'engagement politique différentes. En effet, une menace perçue à ses racines (sa nation, sa communauté) a longtemps été un moteur important de mobilisation politique. Mais la multiplication des points repères qui vient avec la mobilité, ainsi que le développement de réseaux trans-locaux, procure des sources d'engagement différentes de celles associées au nationalisme ou à la communauté.

Pour cette recherche, nous nous sommes centrés sur l'expérience individuelle de la spatialité, définie par Lussault (2009 : 18, italiques dans l'original) comme « leurs divers arts, compétences, instruments, capacité à maîtriser, au jour le jour, *l'épreuve spatiale* à laquelle personne, jamais, ne saurait, ne pourrait et souvent ne voudrait se soustraire. » Autrement dit, notre rapport à l'espace (aérolaire et/ou réticulaire) affecte la façon dont nous nous engageons politiquement parce que ces conceptions spatiales permettent de développer nos compétences spatiales. Par exemple, plus on bouge (migration et voyage, mais aussi exploration de quartiers inconnus), plus on apprend à faire face à des situations nouvelles. Nous avons montré ailleurs comment la mobilité procure chez les jeunes un sentiment de compétence et de légitimité, ce qui permet de « lire » une variété de situations et « d'anticiper » (comme dirait Simone, 2010) la meilleure façon d'agir selon la situation (Boudreau, 2011).

Mais par-delà les compétences, une conception réticulaire de l'espace tend également à susciter un processus de réflexivité critique puisque passer d'un lieu à l'autre, d'un monde à l'autre, provoque la comparaison de ces lieux, de ces mondes. Ces comparaisons vernaculaires sont habituellement implicites, nous nous y attardons rarement (Boudreau, 2010). Pourtant, elles permettent de se situer par rapport aux autres. Est-ce que je veux être et vivre dans tel ou tel lieu? Qu'est-ce que je désire pour ce lieu, en lien avec ce que je connais d'ailleurs?

Dans cette étude, nous n'avons pas cherché à décrire en détail les pratiques de mobilité des participants. Mais lorsqu'ils nous décrivaient les situations qu'ils avaient vécues, ils nous ont beaucoup parlé de mobilité, de l'expérience de la marche dans les manifestations jusqu'aux souvenirs de voyage. C'est à partir de ces passages que nous avons cherché à mieux comprendre comment ceci pouvait affecter leur sentiment de légitimité dans l'action et leur réflexivité. Mais d'abord, il est nécessaire de décrire la façon dont ils conçoivent leur espace d'action. **Nous posons comme hypothèse que celui-ci serait beaucoup plus réticulaire, fluide et mobile que fixé par des limites (comme dans une conception aérolaire).**

Afin d'avoir une vision générale de leur conception spatiale, nous avons demandé avant de faire un trajet avec eux, de dessiner sur une feuille 11 x 17, leur « ville en grève », c'est-à-dire les lieux les plus significatifs pour eux. Cet exercice de cartographie mentale, de plus en plus utilisé en science sociale, sert notamment à révéler des archétypes et l'inconscient individuel et social (Bailly, 1990). Audas explique que la « carte mentale permet de faire ressortir l'organisation mentale de l'espace par sa distance avec la réalité. C'est cette distance même qui traduit une forme d'appropriation. » (Audas, 2010 : 196). En somme, elle s'appuie sur l'expérience de l'individu et son interprétation de cette expérience. Elle est une « reconstruction et une recomposition sur la base d'éléments intériorisés, valorisés et catégorisés. » (Felonneau, 1994 : 537). Dans le contexte de notre recherche, cet outil de collecte de données s'est avéré particulièrement révélateur d'une dimension de l'espace vécu qui est difficilement communicable oralement : celle des perceptions et des représentations, qu'elles soient individuelles ou collectives, de la spatialité du conflit. Comme le souligne Lynch (1969), l'image mentale est produite à la fois par les sensations immédiates et par les souvenirs des expériences passées. Elle est donc une représentation en constante évolution qui, dans le cas qui nous intéresse, est forgée par les expériences individuelles du printemps 2012, mais également par les pratiques de la vie quotidienne des participants.

Il n'en demeure pas moins que l'analyse des cartes mentales est chose délicate, puisque l'ouverture et la liberté données au sujet sont garantes d'une grande variabilité dans les produits finaux. Pour en systématiser l'analyse, nous avons développé une grille nous permettant d'approfondir la question du rapport à l'espace. Nous commençons par analyser chacune des cartes individuellement :

1. Globalement, l'espace représenté est-il plutôt aérolaire ou réticulaire?
 - Aérolaire : territoires avec des frontières précises, un dedans et un dehors
 - Réticulaire : une collection dynamique et réseautée de lieux significatifs
 - Mosaïque : collection de lieux, sans liens apparents entre eux
 - Un circuit, des embranchements

2. Évaluation des incongruences entre le dessin et la « réalité »
 - Est-ce que certains éléments sont plus volumineux ou trop petits (échelle déformée, démesurée, élément placé au centre du dessin)?
 - Il y-a-t-il des symboles forts? (le centre par rapport à une périphérie, des pictogrammes, des traits surlignés, etc.)
 - Il y-a-t-il des représentations d'éléments fonctionnels : rue avec un nom, intersections, feux de circulation, etc.

3. Analyse symbolique de certaines formes (Bailly et al. 1995, chapitre 2):
 - Axe : relations
 - Flèche : donner un sens à une relation, le sens d'un mouvement

- Cercle : perfection et protection
 - Hexagone : équilibre et optimalité
 - Carré : ordre et stabilité
4. Quelle est l'affectivité représentée sur la carte?
- Nulle : il s'agit d'une carte purement cognitive, représentant un plan sommaire des lieux, centré sur les aspects fonctionnels
 - Affective : dimension personnalisée présente dans les détails, l'application du dessin, volonté d'inscrire un ressenti personnel

Cette grille d'analyse permet ensuite de comparer chacune des cartes entre elles. Sur les 25 cartes que nous disposons, la grande majorité représente un espace réticulaire, ce qui confirme notre hypothèse (figures 22 et 26).

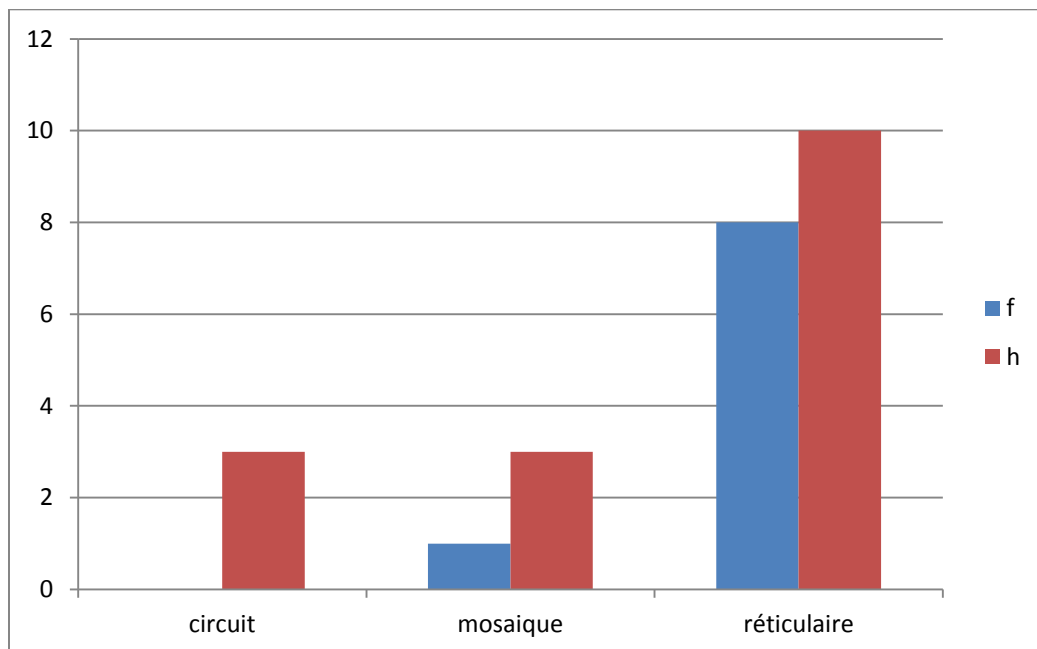


Figure 22 : Caractérisation de l'espace représenté sur les cartes mentales

Une seule carte était plus difficile à classer, celle de Christine (figure 23). Celle-ci est composée d'un grand cercle représentant l'île de Montréal, ce qui pourrait nous porter à la classer comme un espace aérotaire. Mais puisque le cœur du dessin est composé de plusieurs lieux marqués par des symboles affectifs (casseroles, féministes, arrestations, solidarité) et des espaces « hostiles », il nous a semblé plus pertinent de la classer comme réticulaire. La collection de lieux interreliés y est plus importante que la frontière entre Montréal et le reste.

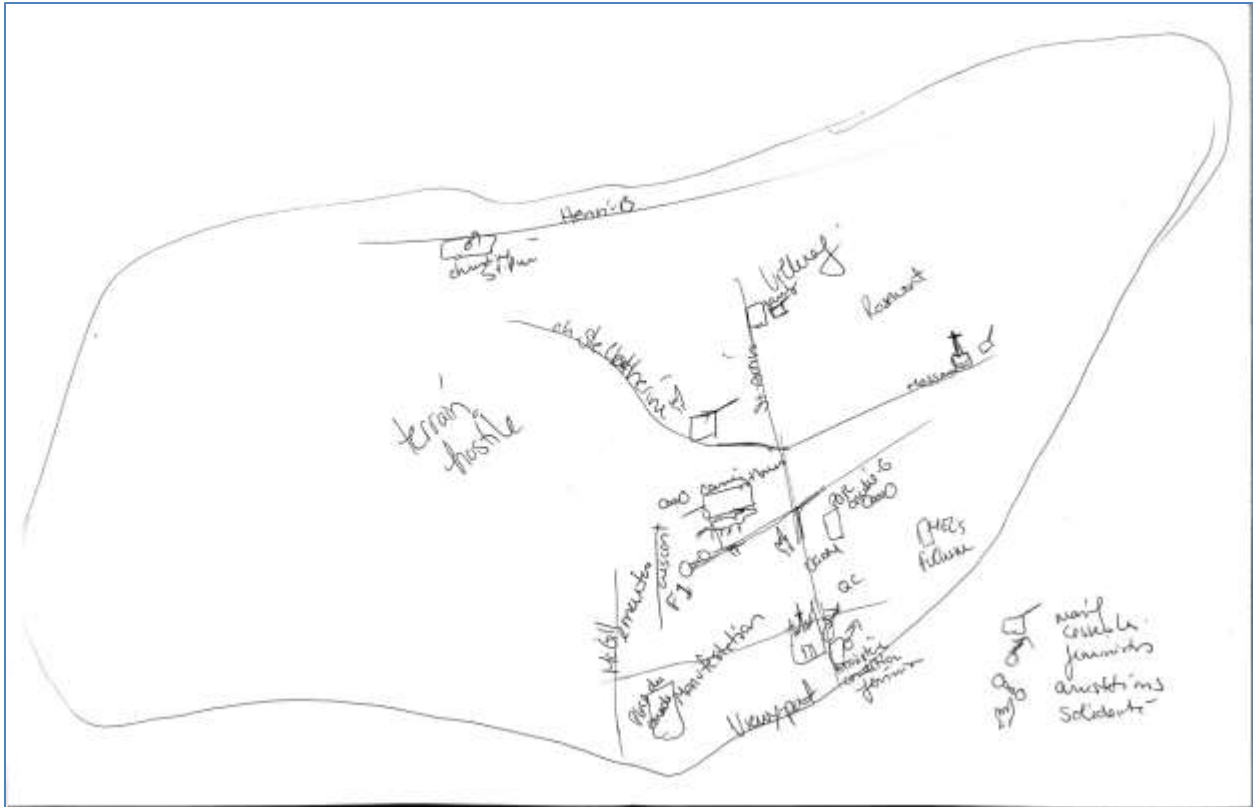


Figure 23 : Carte mentale produite par Christine

Remarquons qu'aucune des cartes ne représente un espace aérotaire, alors que 4 représentent une mosaïque, c'est-à-dire plusieurs lieux juxtaposés, sans relation apparente (voir un exemple à la figure 24) et 3 représentent un circuit insistant davantage sur le mouvement que sur les lieux (voir un exemple à la figure 25).

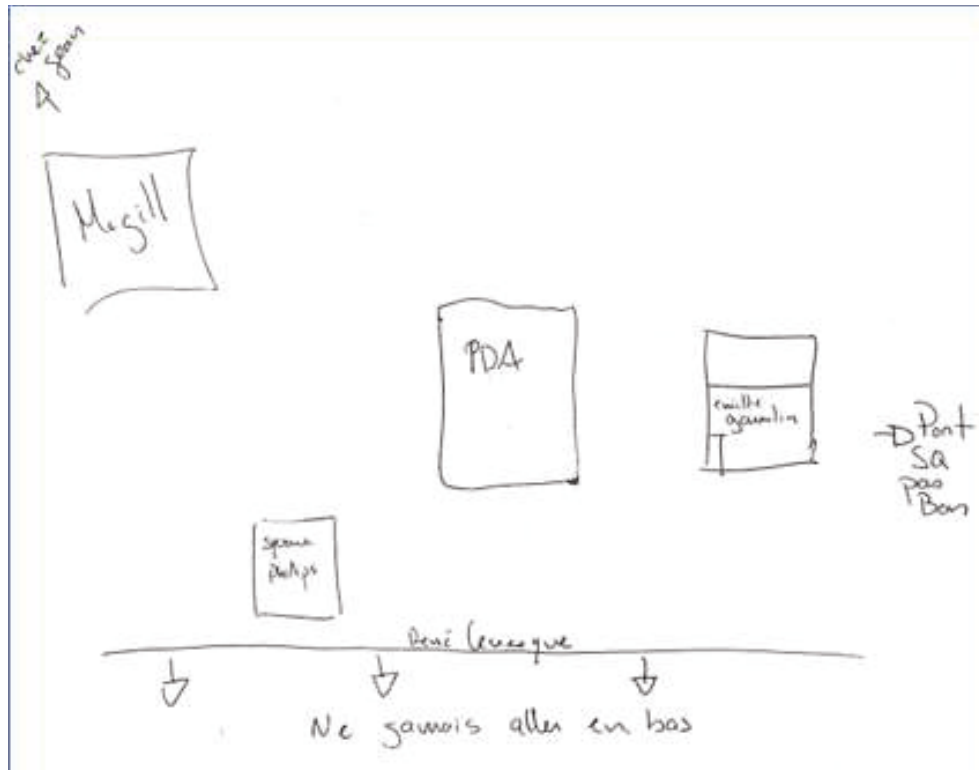


Figure 24 : Exemple de carte représentant une mosaïque, produite par Roger



Figure 25 : Exemple d'une carte représentant un circuit, produite par Yani

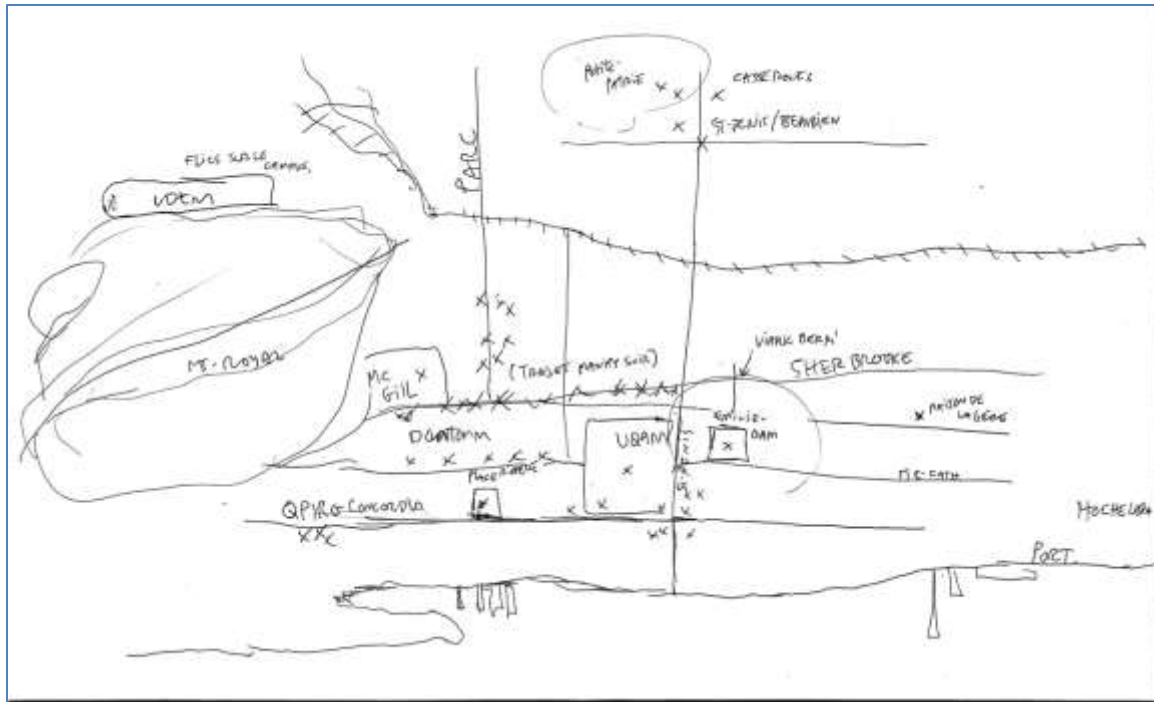


Figure 26 : Exemple d'une représentation réticulaire de l'espace, carte produite par Fred

La grande majorité des cartes sont dessinées à l'échelle d'un quartier, très souvent le centre-ville (figure 27). Nous avons classé 13 cartes comme « affectives » parce qu'elles montrent des symboles forts, des pictogrammes, des mots décrivant des émotions vécues ou une plus grande application dans les détails. Les 12 cartes « cognitives » représentent essentiellement le centre-ville, alors que les cartes ne représentant qu'un quartier résidentiel sont qu'affectives (figure 28).

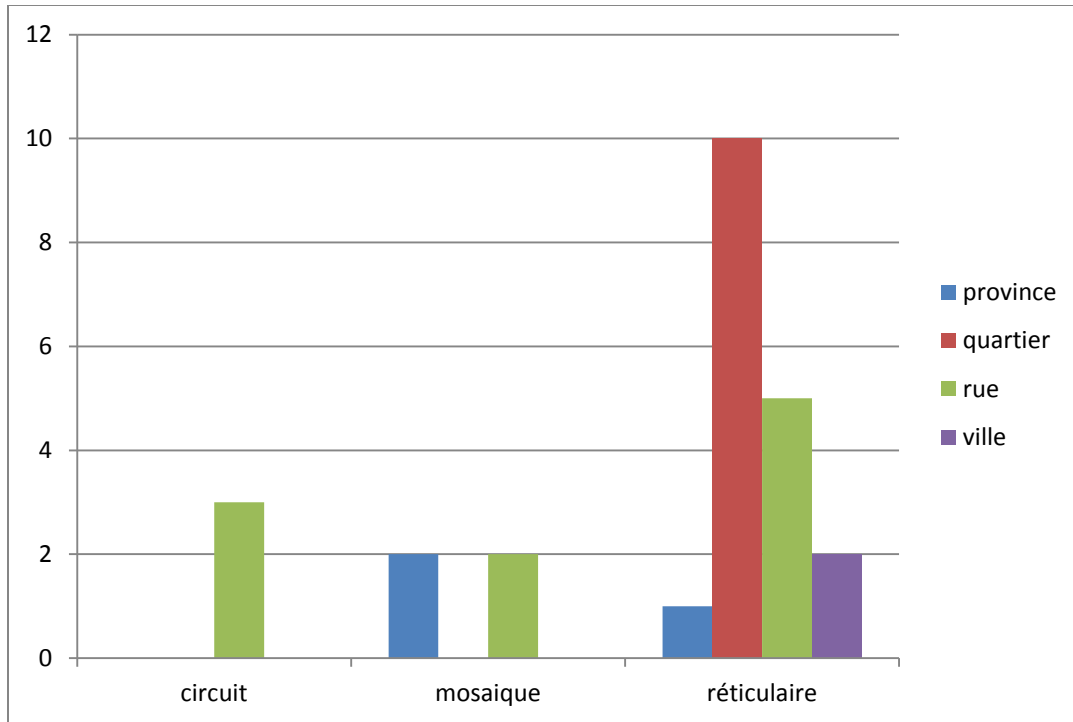


Figure 27 : Échelle de représentation des cartes mentales en fonction du type d'espace représenté

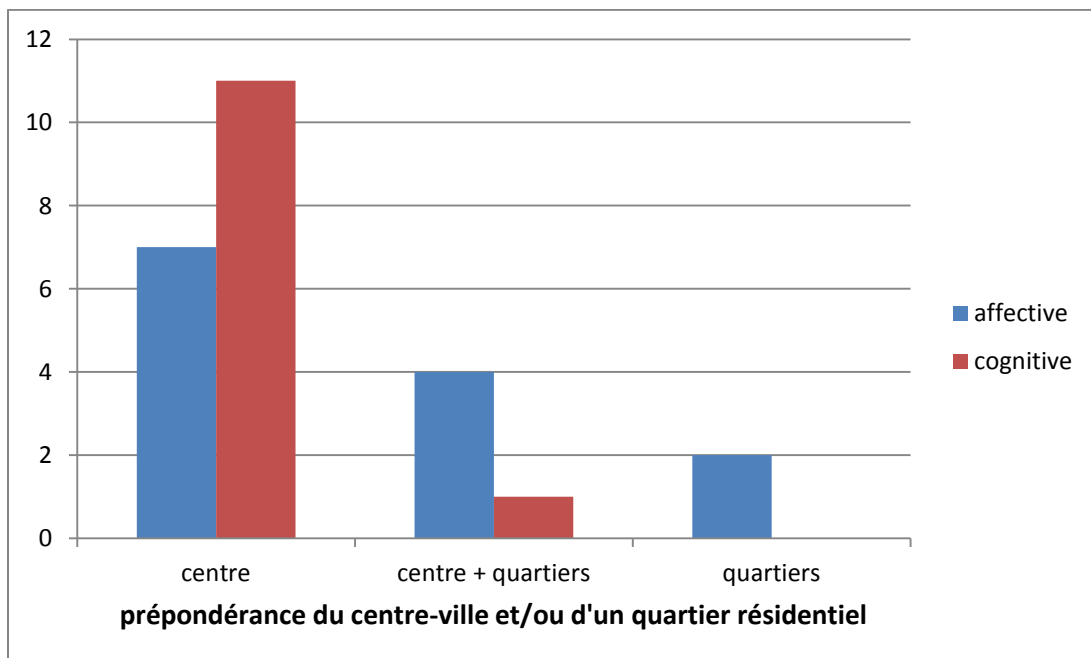


Figure 28 : Prépondérance du centre-ville sur les cartes mentales, en fonction de leur affectivité

Une autre façon de saisir l'affectivité consiste à analyser symboliquement l'utilisation de certaines formes comme les carrés, les cercles, les flèches ou les hexagones (Bailly *et al.* 1995, chapitre 2). Selon plusieurs auteurs, le cercle peut représenter la perfection et la protection, alors que le carré indique plutôt l'ordre et la stabilité. Les flèches, intuitivement, donnent un sens à une relation, et l'hexagone pourrait représenter l'équilibre et l'optimalité. Il faut bien sûr une bonne dose d'interprétation subjective pour cette analyse symbolique. Mais il est intéressant de voir que les cartes affectives comportent plus de cercles, alors que les cartes cognitives sont plus marquées par les carrés (figure 29).

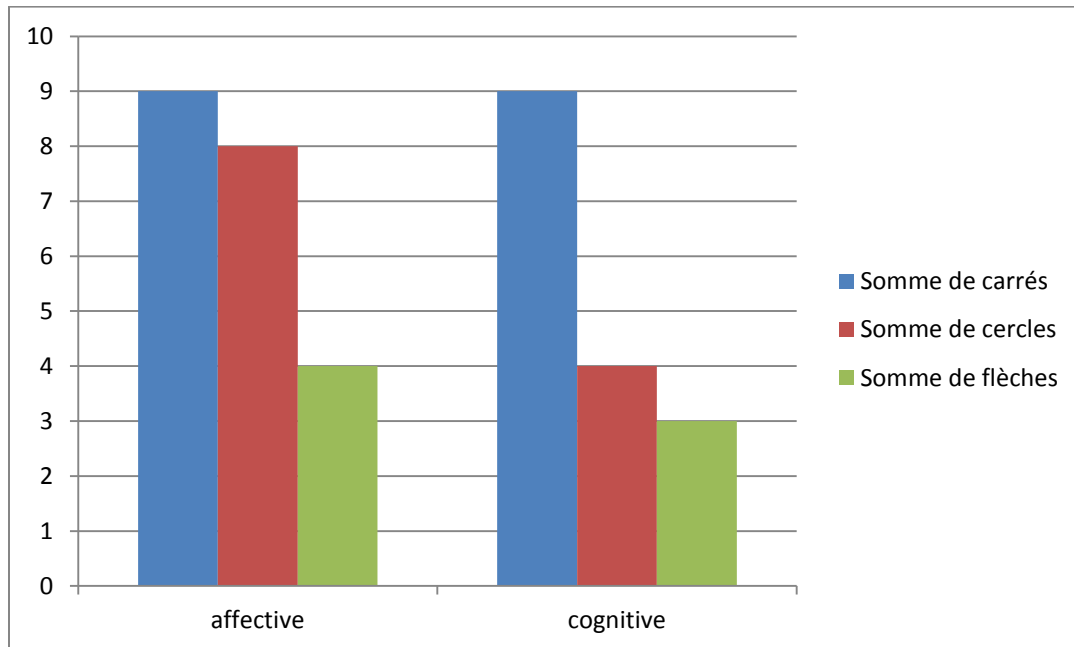


Figure 29 : Analyse symbolique des formes en fonction de l'affectivité des cartes mentales

Regardons de plus près quelques exemples. La carte de Fred (figure 26) contient deux cercles importants, celui entourant son quartier, Petite-Patrie, et celui entourant la Place Émilie-Gamelin. Ceci indique que ces lieux revêtent une grande importance pour lui, voire même un sentiment de protection. C'est ce qu'il indique dans ce passage où il parle du centre-ville par contraste aux quartiers résidentiels :

Fred : Aussi, des choses que je trouvais contreproductives, c'était de venir dans le centre-ville. Vers la fin.

Intervieweur : Pourquoi?

Fred : Parce qu'on était vraiment plus fragilisés face aux flics. L'espace est construit en plein de cachettes où les policiers peuvent se cacher et nous pognier à travers. C'est des quartiers où personne ne vit, sinon c'est des Internationaux qui se balancent de ce qui se passe. Il n'y a pas de sécurité, tu ne peux pas te réfugier chez des gens, il n'y a personne pour voir la brutalité policière et ça ne permet pas aux gens de descendre dans la rue spontanément comme on l'a vu avec les manifs de soir. Fait que je trouve qu'à la fin de la grève ça n'avait aucun sens de venir ici (on était près du Palais des Congrès). C'était contreproductif.

Dans sa carte, Étienne a encadré d'un doublé carré les lieux excentrés qui ne seraient pas à l'échelle sur la carte. Il a également encadré certains lieux du centre qui semblent plus importants que d'autres, comme la Place des festivals, la Place Jacques-Cartier et le 1600 Fullum. Alors que d'autres lieux sont indiqués, mais pas encadrés, comme la Place Émilie-Gamelin (figure 30). Nous avons classé la carte comme « cognitive », puisqu'aucun pictogramme, mot ou détail n'indique la charge émotionnelle liée à ces lieux. L'utilisation du carré est logique (pour indiquer des lieux qui ne figurent pas à l'échelle choisie pour la carte), mais indique également l'importance plus grande de certains lieux par rapport à d'autres.

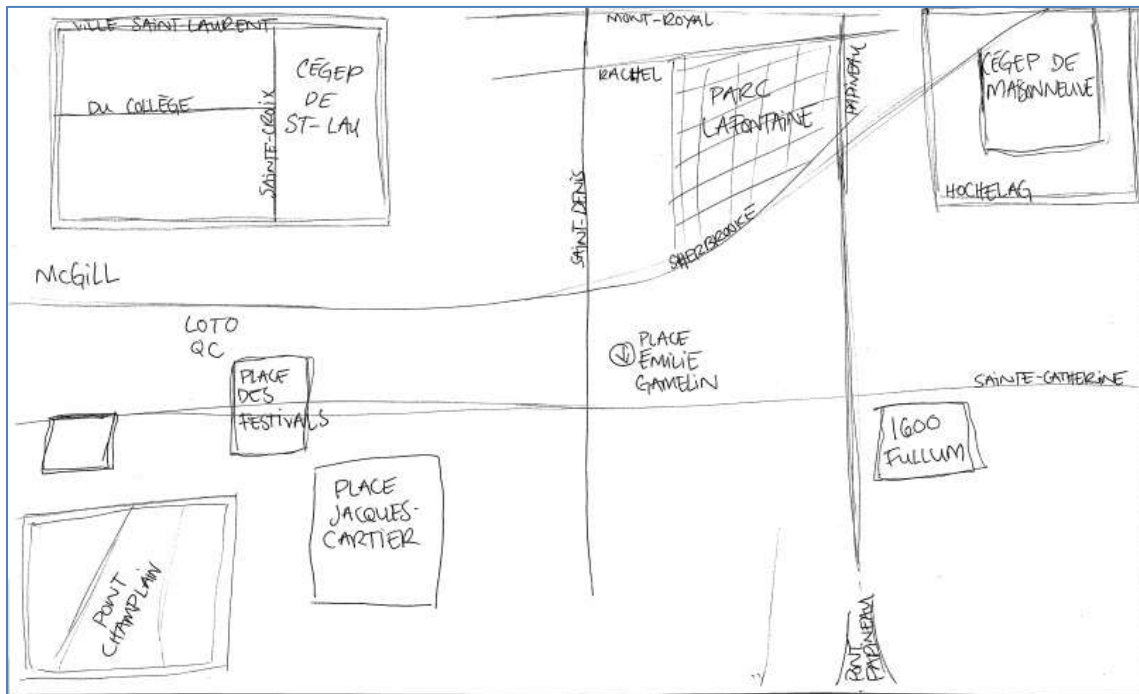


Figure 30 : Analyse symbolique des carrés, carte produite par Étienne

Les flèches indiquent le sens d'un mouvement, d'une relation. Dans sa carte, Nathaly utilise beaucoup de flèches qui tournent et indiquent les manifestations les plus importantes pour elle. En pointillé, elle indique le circuit des casseroles dans son quartier, en trait plein les plus grandes manifs avec le nom des organismes qui les ont organisées. La carte de Nathaly indique les relations entre plusieurs lieux clés, mais ce qui prime c'est le mouvement plus que les lieux (figure 31).

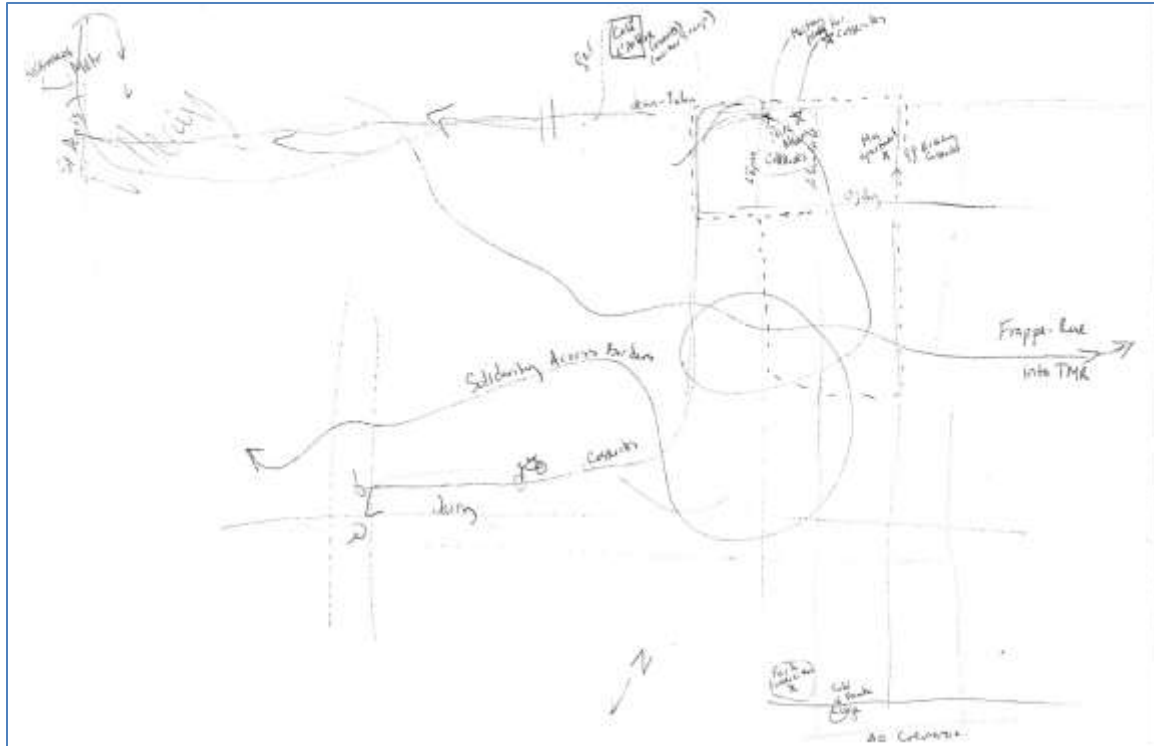


Figure 31 : Analyse symbolique des flèches, carte produite par Nathaly

Dans un dernier exemple, soulignons la présence d'un hexagone représentant le tunnel Berri, un lieu très présent dans nos entretiens. La carte de Math est fortement affective. Il y indique un « labyrinthe dangereux », utilise un double carré autour du Palais des congrès, un carré hachuré sur Chinatown (figure 32). Mais attardons-nous ici à l'hexagone. Selon Bailly et ses collègues (1995), celui-ci représenterait l'équilibre et l'optimalité. En passant sous le viaduc Berri, Math exprime bien cet équilibre ressenti (alors que sa courbe biométrique indique un pic) :

Math : Ce qui est le fun c'est la vue qu'on a en haut, c'est pour ça qu'on monte ici. C'est significatif surtout parce qu'elle est large, elle est longue a va jusqu'au square. C'est symbolique tsé, tu vois l'Îlot voyageur, le square pis tout le monde qui est là.

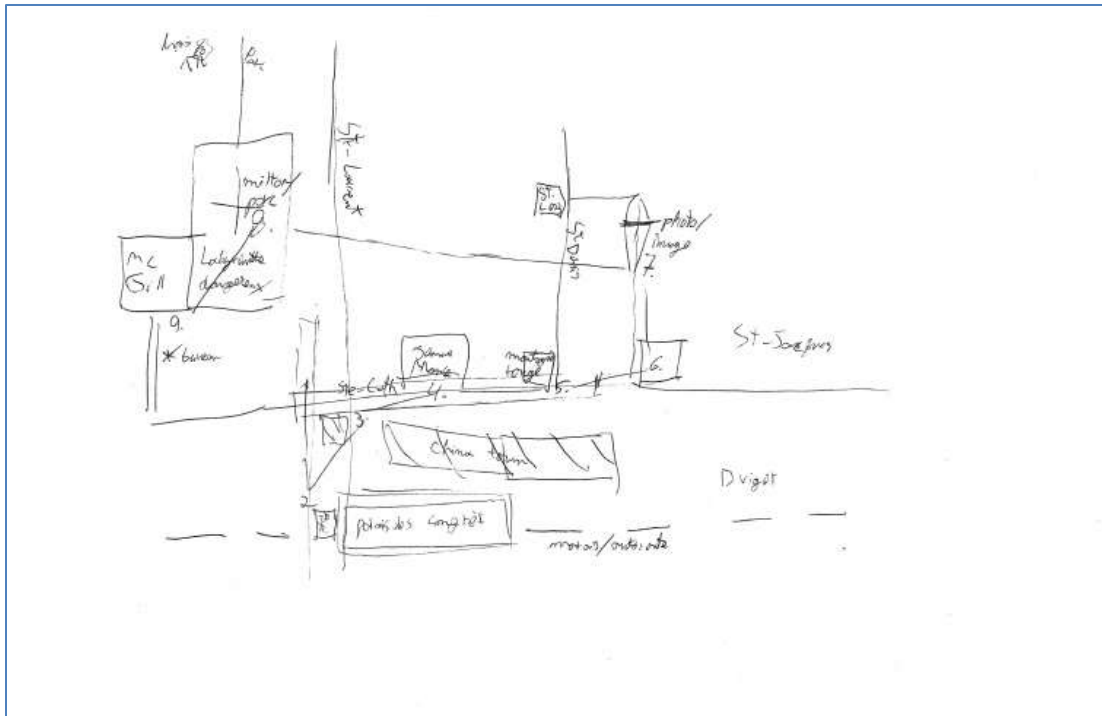


Figure 32 : Analyse symbolique de l'hexagone, carte produite par Math

En somme, comme le suggère également Fortin (2013 : 518) dans son analyse des textes produits pendant la grève, le « sujet collectif » du printemps 2012 c'est le marcheur, parce que « Marcher, c'est manifester, mais aussi être en marche vers le changement. » La rue, nous l'avons vu, est très présente dans les cartes mentales. Elle sert à relier les lieux significatifs et compose une conception réticulaire de l'espace. Béatrice explique : « C'était des lieux que je connaissais parce que je venais en métro, mais tu sais la conception spatiale, la conception que tu as de l'espace, c'est comme des petits morceaux flottants. Tu peux les mettre sur une carte, mais tu vois pas la progression entre les lieux parce que tu les traverses pas à pied. »

En effet, la marche est devenue très importante pour les participants. Kim affirme qu'elle ne prend pratiquement plus les transports en commun, elle préfère marcher :

Kim : Ça c'est directement lié aux manifs. Ça c'est clair. Parce que ça m'a vraiment mis en forme. J'ai perdu 20 livres. (rire). Puis c'est ça quand tu connais bien la ville, tu connais bien tes distances, tu n'as plus peur. Je me dis pas que de chez moi à Guy Concordia c'est long, pour moi c'est pas long, c'est une heure de marche. Je l'ai déjà fait tellement de fois pendant les manifestations que c'est devenu... Fais que j'ai développé un autre lien avec la ville dans ce sens-là.

Marcher pendant les manifestations a procuré aux participants de nombreuses compétences spatiales : savoir s'orienter, mesurer les distances, relier les lieux entre eux. Mais aussi et surtout, découvrir la ville sous un nouveau regard. Béatrice s'exclame en ce sens : « Ouaa! Ça existe des maisons comme ça à Montréal, ouaa! Sherbrooke peut avoir l'air d'autre chose qu'un espace de junkies ou d'une autoroute. C'est cute Sherbrooke là-bas, ça n'a pas l'air d'une méga artère comme dans ma partie de la ville, dans mon monde. » Elle décrira ensuite Montréal en

ces termes : « C'est comme un gros puzzle avec des pièces de différentes couleurs, c'est vraiment plein de petits mondes clos qui se touchent, qui se croisent des fois et y'en a d'autres qui se touchent vraiment pas. »

Marcher a permis de prendre conscience concrètement des contrastes spatiaux, mais aussi des échelles temporelles qui se superposent, parfois dans le même lieu, parfois dans des lieux très éloignés, mais interconnectés. Hubert exprime très bien cette conception réticulaire de l'espace :

Hubert : Je pense que c'est surtout, je pense que c'est une observation assez candide de juste constater à quel point toutes les choses se superposent et continuent en simultané. Que pendant qui en a qui pensent qui vont mourir sous les bombes lacrymogènes, ben il y en a d'autres qui sont en train d'acheter des Poptarts. Il y a pas de cohésion universelle où il se passe tout en même temps. Il y a rien qui arrête parce que d'autres choses se passent. La terre continue de tourner, Fukushima continue d'envoyer des substances radioactives dans l'océan. Il y a pas de rupture vraiment jamais.

En croisant l'échelle des cartes mentales avec le rapport linéaire au futur des participants, nous voyons que ceux qui ont privilégié la rue dans leur carte mentale ont également un rapport plus immédiat au temps, un rapport peu défini ou inexistant au futur (figure 33).

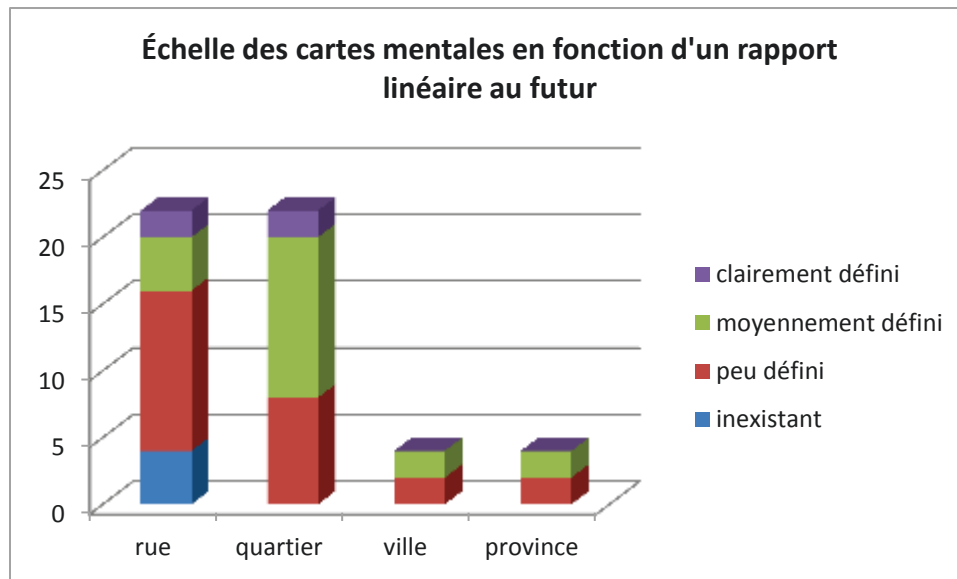


Figure 33: Échelle de la carte mentale en fonction du rapport linéaire au futur

Cette conception réticulaire de l'espace s'est largement construite par le mouvement dans la ville, par l'accumulation de moments présents. Comme le dit Fred : « C'est fou comment il y a des lieux que quand j'y vais, je me rappelle des choses par rapport à la grève tsé. Une mémoire des lieux où on superpose le présent. » C'est aussi ce qu'exprime Amélie. Pendant les moments intenses qui composent les événements de 2012, les repères spatiaux changent et marquent par la suite le rapport à la ville :

Amélie : je marchais le soir ici pis j'avais, j'avais vraiment pas la même relation à la rue que quand j'ai eu mettons quand j'étais adolescente. Je venais magasiner tsé ici... où là tu prends tes repères : c'est les commerces pis les coins d'rues. Mais pendant les manifs de soir t'as comme pas ces repères-là, parce que c'est comme un long corridor de foule de gens... Pis tu regardes pas aux mêmes endroits tsé... tu regardes pas les vitrines tu regardes... [lève la tête] plus en haut ou [baisse la tête] plus en bas... pis au loin tsé [pour] voir elle est où la police. Pis j'ai toujours eu beaucoup de difficultés à me souvenir où est-ce qu'on était sur Sainte-Cath' quand y avait quelque chose qui se passait. En y repensant je pouvais vraiment pas dire on était où... j'me rappelais juste [qu']on était dans un, dans un p'tit coin d'entrée dans un commerce... quelque part... entre Peel pis Place des Arts tsé.

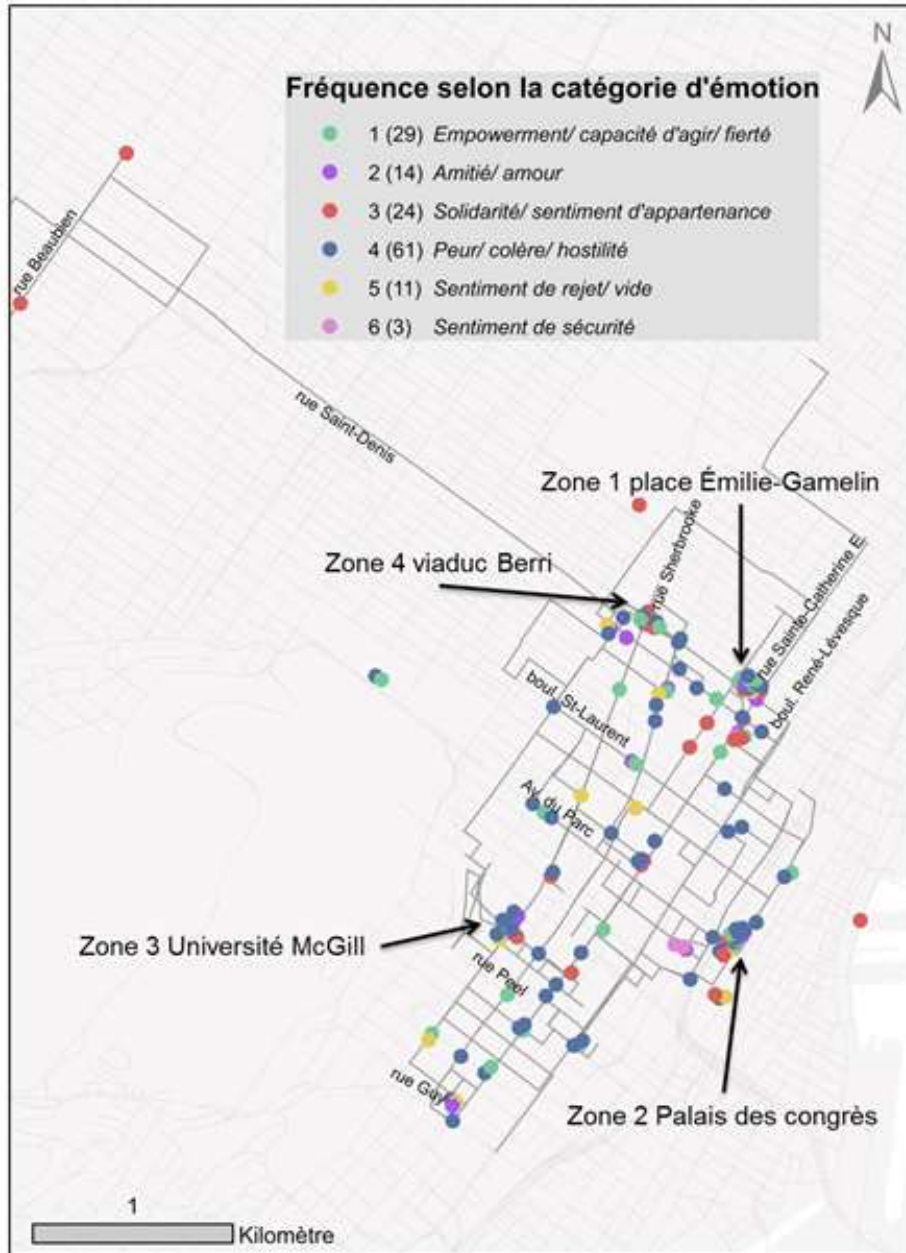
Dans cette superposition de moments et de lieux, les participants construisaient des « cartes mentales du militantisme » pour reprendre les mots d'Alain. Ou comme dira Christine : « Donc ça c'est super intéressant de voir, tsé, la ville devient une espèce de map de c'est quoi les stratégies de... tsé de guérilla (rire), je vais utiliser le terme de guérilla, je ne sais pas lequel utiliser, mais tsé, d'observer la ville à travers un angle. » L'espace est évalué stratégiquement, en fonction de son potentiel de risque, ou plus souvent, en fonction du sentiment d'appartenance ou encore de la valeur idéologique qui y sont associés. Par exemple, en parlant du centre-ville, Étienne nous dira :

Étienne : Mais ya du monde que l'interruption des flux dans la ville ça les trouble vraiment beaucoup pour plein de raisons. [...] Surtout au centre-ville. C'est pour ça que le centre-ville c'est hostile. Ça représente exactement tout ce qu'on combat : la concentration du pouvoir, la concentration économique, le tout à l'auto. [...] Ce n'est pas des quartiers qui nous appartiennent, on peut rien faire ici.

L'instauration d'une routine spatiale (spatial routine), soit dans la tenue quotidienne de manifestation de nuit pendant plus de cent jours ou dans le rendez-vous quotidien qu'on représentées les manifestations de casseroles s'est avéré une stratégie efficace pour perturber l'ordre sociospatial et économique (Sewell Jr., 2001). Plusieurs articles de presse évoquent la crainte vécue pas les commerçants et les acteurs économiques de la ville face aux perturbations économiques associées au détournement temporaire des fonctions des lieux. Par exemple, les restaurateurs du centre-ville attribuent aux manifestations quotidiennes la baisse de leur chiffre d'affaires. La relation qu'entretiennent les manifestants avec l'espace se reflète également dans le développement d'un savoir-faire propre au territoire urbain pratiqué. À l'image d'une guérilla urbaine, les manifestants développent des réflexes et des stratégies : « On a laissé le coin Saint-Denis et Sherbrooke à la police et on a évité la trappe. À l'avenir, ça ne servira plus à rien de tenter de s'approprier des coins de rue, on va juste se faire arrêter » rapporte un participant à une manifestation de nuit. La relative longévité du conflit a donc mené à une escalade des affrontements et une complexification de ceux-ci. Le nombre d'arrestations et d'amendes distribuées en reflète l'importance (Dupuis-Déri, 2013).

Nous avons cartographié les lieux mentionnés par les participants (figure 34). On y voit effectivement l'importance du centre-ville. Nous pouvons supposer ici qu'il est composé de plusieurs « espaces libres » (free spaces) qui représentent des ressources pour les manifestants en tant que territoires propices à la politisation, à l'organisation et à la construction identitaire (Wilton et Cranford, 2002). L'adoption du projet de loi 78 a cependant étendu les manifestations

aux quartiers péricentraux majoritairement résidentiels, par exemple Villeray, Rosemont et Plateau Mont-Royal. Ce phénomène n'est toutefois pas nouveau, Fontan, Hamel et Morin (2012) l'ont documenté dans les actions collectives relatives aux enjeux de justice sociale dans ces quartiers entre les années 1980 et 2006.



Source : Mathieu Labrie, Laboratoire Vespa, INRS-UCS

Figure 34 : Émotions individuelles ressenties lors des trajets documentés portant sur la grève étudiante de 2012 à Montréal

Si l'on tient compte des lieux représentés sur les cartes mentales (et non représentés sur cette carte), beaucoup de lieux significatifs dans les quartiers et les interstices de la vie quotidienne sont également importants. Ce passage d'Ivan explique bien l'importance de ces lieux excentrés :

Ivan : Si je fais la comparaison avec ce qui s'est passé au centre-ville, c'est plus que là à mettons, la manifestation tu marches, mais tu discutes aussi. Tsé, c'est plus, tandis que, mettons que je me replace dans les manifestations que j'ai fait au centre-ville, on marchait, le rythme était effréné, on parle beaucoup moins. Tsé, on est là, tsé c'est notre présence physique qui est là, on chante des slogans, mais en même temps on allait hyper vite, tandis qu'ici le rythme était peut-être un peu plus lent, en même temps on échange. On est là, on marche, tsé on parle pis heu, tsé on échange souvent sur pourquoi on est dans la rue.

Si les grandes zones les plus significatives du centre-ville ne sont pas surprenantes (la Place Émilie-Gamelin, le Palais des Congrès, l'Université McGill et le viaduc Berri), ce qui l'est plus, c'est la gamme des émotions ressenties dans ces lieux (figure 35). Nous observons par exemple que si la peur, la colère et l'hostilité ont fortement marqué le Palais des Congrès et l'Université McGill, l'empowerment, la capacité d'agir et la fierté sont largement associées à la Place Émilie-Gamelin. Le viaduc Berri est lui associé à la solidarité et au sentiment d'appartenance.

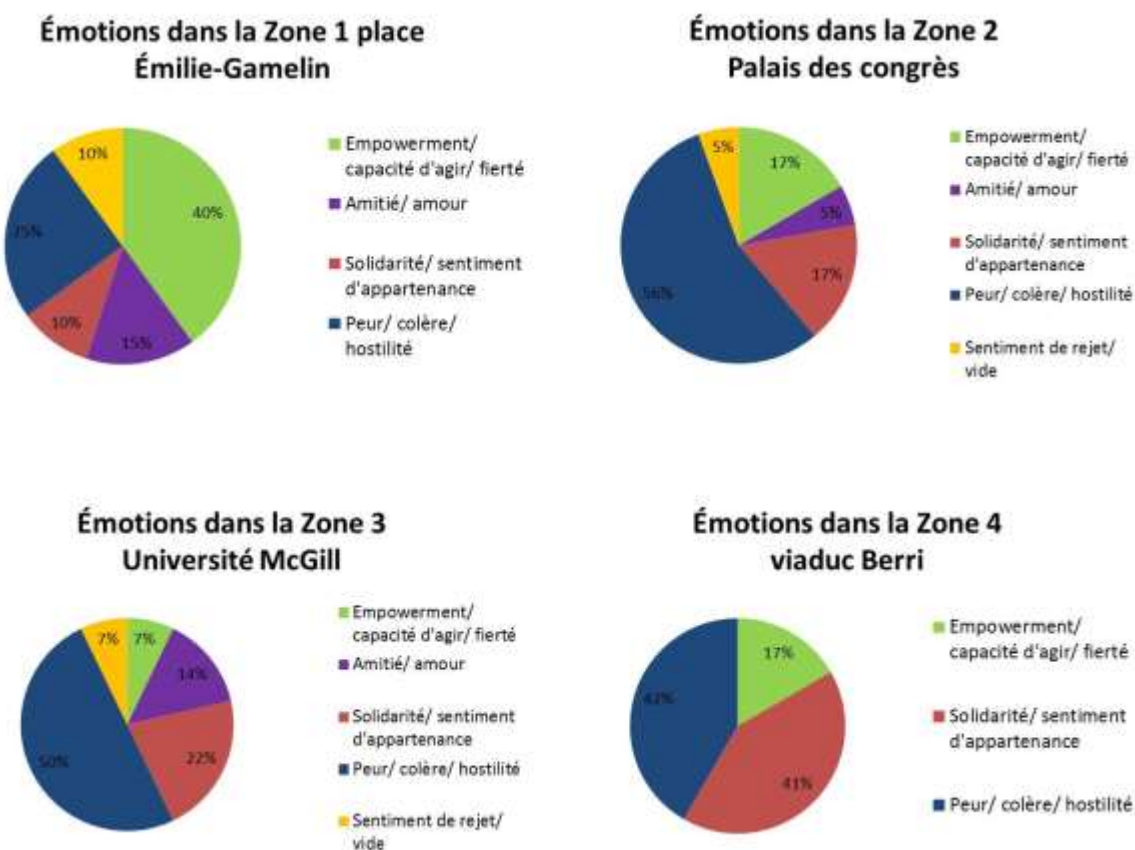


Figure 35 : Gamme des émotions ressenties dans les quatre zones les plus significatives du centre-ville

Nous posons donc comme hypothèse générale de travail qu'une logique d'action ou une grammaire urbaine suppose un rapport réticulaire à l'espace, un rapport non linéaire au temps et une préférence pour l'action impulsive, sensible, précognitive. Cette première section a montré comment les participants conçoivent le temps, l'espace et l'affectivité dans leur engagement politique et confirme notre hypothèse. Voyons maintenant comment cette grammaire urbaine a affecté l'action collective.

Les effets de l'urbanité sur l'action collective

Cette grammaire urbaine se reflète à la fois dans l'organisation du mouvement, dans le type d'actions menées et dans le rapport du mouvement au conflit et à l'antagonisme.

L'ORGANISATION DU MOUVEMENT : RÉFLEXIONS SUR LE LEADERSHIP

Pour cette analyse, nous laissons de côté la description du mode de fonctionnement des organisations étudiantes, et particulièrement de la CLASSE, en termes de démocratie directe. D'autres ont étudié cet aspect, et le mouvement lui-même s'est livré à une réflexion prolifique sur la démocratie. Nous nous centrons ici sur la question du leadership puisque nous posons comme *hypothèse qu'une logique d'action urbaine mène à une organisation diffuse et décentralisée, à un leadership absent ou invisible*. Comment fonctionne un mouvement sans leadership assumé? C'est à travers des réseaux de relations et de situations (que nous ne pouvons percevoir que si nous adoptons une posture situationnelle) que le mouvement se déploie.

Afin de vérifier si cette hypothèse tenait la route, nous avons posé deux questions aux participants, laissant volontairement de côté le mot leader afin de voir s'il émergerait de lui-même: « Y avait-il des figures dominantes? » et « Y avait-il des héros? ». La figure 36 montre les « figures dominantes » que les participants ont identifiées. L'idée de foule est de loin la plus importante, suivie des « porte-paroles » habituellement mentionnés pour les discréditer ou en diminuer l'importance. Pour les moins critiques, on insiste sur leur rôle de porte-parole, et non de représentants. Pour les plus critiques, on indique qu'ils étaient vus comme des « vedettes rock », qu'ils se sont « fait du capital sur le dos du mouvement », qu'ils avaient un « Che Guevara complex ».

La catégorie « la foule » englobe les propos indiquant qu'il n'y avait pas de leadership, que les choses s'organisaient toutes seules. Par exemple :

Loïc : Je pense que la nature de ce mouvement décentralisé, populaire, explique en partie le fait que je puisse pas vraiment nommer d'icône parce que ce n'était pas un mouvement de leader, **c'était un mouvement qui appartenait à tout le monde**. Il y avait pas de différences entre un exécutant de la CLASSE et l'étudiant moyen à Drummondville et à St-Laurent et... euh, je pense qu'on se rappellera surtout de ça, de cet aspect-là. En fait j'espère qu'on s'en rappellera et qu'on ne se rappellera pas de Gab comme le sauveur de ses masses.

Wajdi : C'est ce qui a fait la résilience du mouvement face à la répression, c'est qu'il n'y avait pas de tête. **S'il n'y avait pas de tête à couper, c'est plus dur pour les pouvoirs en place.**

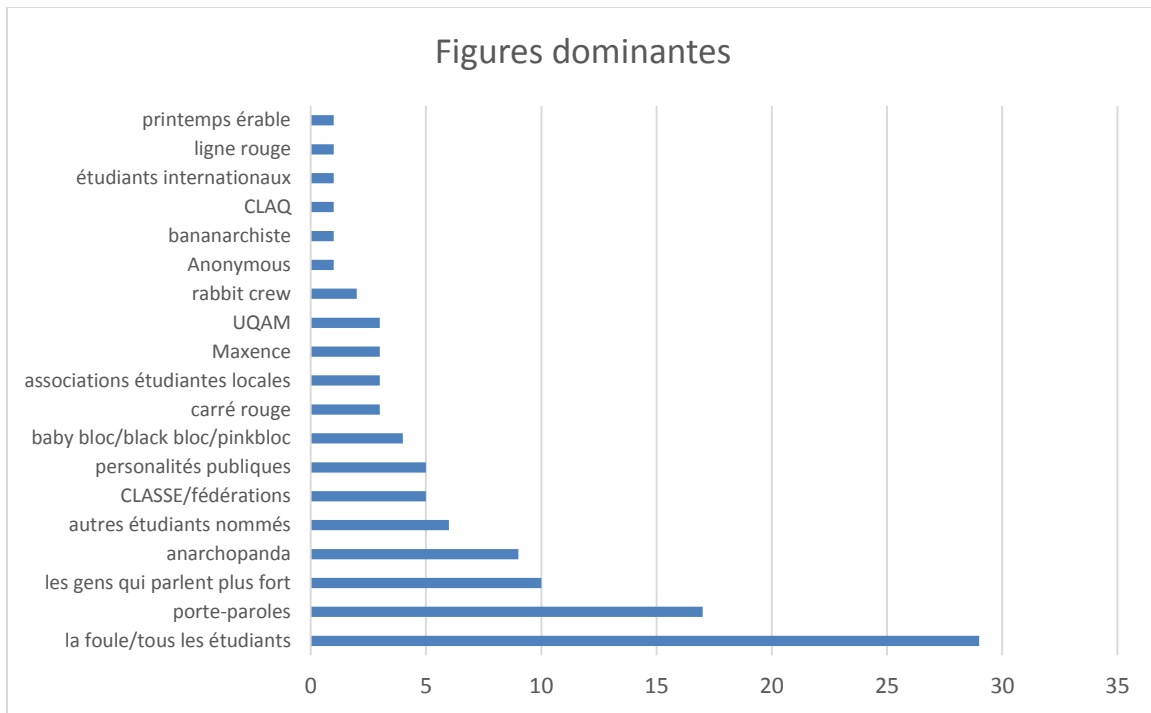


Figure 36 : Les figures dominantes

Cette « autonomie de la foule » est très appréciée. Dans ce passage, par exemple, Ivan explique la différence entre les étudiants et les policiers :

Ivan : [en parlant des policiers] C'est que, tsé... c'est comme si il n'y avait plus de libre arbitre chez eux. Ils ne pouvaient plus décider de qu'est-ce qui était bien ou de qu'est-ce qui était mal. Ils recevaient des ordres pis ils les appliquaient, pis ils se déresponsabilisaient complètement tsé.

Par contre, certains répondants ont indiqué que cette absence de leadership n'était pas toujours facile à gérer. Odile dira, par exemple, que « y'avait comme pas de chef, pas d'autorité... on n'est pas habitués à ça, tu sais, organiser des choses sans chef. » Ou dans les mots de Kim qui tente d'expliquer le succès de Gabriel Nadeau-Dubois : « Les gens ont besoin de mettre un visage, quelque chose. De s'organiser, de catégoriser, de classer. » Certains nous ont raconté comment ils ont dû se débarrasser de leurs réflexes de leadership. Dans cet exemple, Sarah explique comment elle avait été déstabilisée lorsque l'administratrice universitaire n'avait pas agi comme un leader aurait dû en situation de crise, soit en montrant qu'elle contrôlait la situation et en rassurant les étudiants :

Sarah: I was very like naive I think at the time about like what administrators want and what they were there for and like, I was like, why won't she come down? It's like this horrible thing happened right here, and she like... Why wouldn't she come talk to the people who she's here to lead or whatever.

L'absence d'une figure d'autorité, surtout en situations intensément affectives, avait manqué à Sarah, qui a cependant rapidement appris à se défaire de cette quête d'autorité. La plupart des participants expliquent que les « leaders » changeaient au gré des situations. Hubert, par

exemple, dira que « j'étais pas sûr comme qui justement était en avant. Des fois c'était un peu n'importe qui qui prenait le lead » ou encore, dans les mots de Téo qui répond à notre question « vous aviez un leader? » : « oué, mais c'était jamais la même personne ».

La figure dominante, c'est donc « la foule » ou « tous ceux qui participaient ». À notre question, « y avait-il des héros », nos répondants ont été mal à l'aise. Fred répondra : « c'était plus des collectifs, comme la ligne rouge ou euh des actions que je trouvais importantes, des blocages » ou un peu plus tard « c'est plutôt comme si les choses se passaient moins en tant qu'individus, mais plutôt en agrégats ou en petits collectifs, ou en asso. Les gens deviennent moins importants ». Hubert exprime à peu près la même chose : « j'ai pu m'identifier à des propos que des gens avaient. J'ai pu m'identifier à des actions qui étaient faites. Mais pas aux individus en tant que porte-paroles. » Ou encore Pascal dira : « des héros? Bah, un peu tout le monde... Je ne me sentais pas en présence de héros, je me sentais en présence d'un camarade qui faisait la même chose que moi et qui avait sensiblement les mêmes buts. »

Une conception posthéroïque de l'action est décentrée de l'acteur et se penche plus spécifiquement sur l'action (Boudreau et De Alba, 2011; Innerarity, 2008). C'est ce que nos répondants indiquent; ils insistent sur le savoir partagé de la foule, sur la prise de décision partagée. Roger, par exemple, explique que c'est « la répétition quotidienne d'être là à toutes les jours qui est le geste héroïque. Plus que ... dans l'individualité. » Quincy parlera de « heroic actions » au lieu de « heroes » et Umberto insistera sur les « heroic moments » :

Umberto: I think there were like I think that there were heroic moments for sure. And like those little things like let me think about it a little bit more..... No the heroism was mostly just, there was just a lot of moments where people were in really tough situations and people helped each other and like people stepped up and I think of those moments as heroic.

En somme, le leadership est perçu comme absent du mouvement, soit il est dénigré en contestant la confusion médiatique entre porte-parole et leader, soit il est éphémère comme lorsque quelqu'un prend une décision tactique en situation d'action et que d'autres le suivent. On insiste plus sur une prise de décision collective, partagée; on valorise l'action héroïque qui n'est pas associée à un individu spécifique. Les symboles les plus appréciés sont ceux qui restent anonymes et sont même des acteurs « non-humains », comme Anarchopanda (même si on savait qu'un individu se cachait derrière la peluche) ou le carré rouge.

Christine nous indique qu'il y avait une différence claire entre 2012 et les précédentes mobilisations à ce propos :

Christine : Donc, à cette époque-là, je le ressentais, j'avais l'impression que c'était plus hiérarchique, pis plus fatiguant la façon dont c'était organisé. Pis qu'il y avait moins justement d'initiative, qu'on était plus dans l'attente des comités exécutifs. Je sais pas. Cette fois-là j'ai l'impression de ça marché : c'est vraiment parce que c'est venu de tous les sens.

LES ACTIONS MENÉES : « LA RUE » ET LE STATO-CENTRISME

Afin d'analyser les actions menées, nous avons eu recours à deux types de données. Notre objectif n'était pas l'exhaustivité, ou l'analyse des rapports de pouvoir entre les étudiants et le gouvernement. Nous cherchions plutôt à vérifier si les transformations dans le rapport au temps, à l'espace et à l'affectivité liées au contexte actuel d'urbanité ont affecté la façon dont se

sont déroulés les évènements. **Notre hypothèse était que cette logique d'action urbaine aurait élargi le répertoire d'action des participants qui auraient grandement agi par impulsion, par le biais de multiples situations simultanées et cumulatives.**

D'abord, nous avons effectué une revue de presse, qui nous a permis de catégoriser le répertoire d'actions en utilisant les outils de la sociologie des mouvements sociaux. Ensuite, nous avons élaboré un chronogramme des actes politiques posés par plusieurs catégories d'acteurs : étudiants, gouvernement, policiers, grand public. Un chronogramme se définit comme la représentation graphique de l'évolution d'une ou de plusieurs variables au cours du temps. Dans le cas retenu, ces variables sont des catégories d'actes politiques, où l'on considère comme acte tout signe qui illustre un comportement spécifique inscrit dans l'interaction entre les intérêts de différents acteurs sociaux.

Les articles de presse

Dans un premier temps, nous avons fait une recherche avec le mot-clé «étudiant» dans le quotidien *La Presse* et l'agence *La Presse Canadienne* à l'aide du moteur de recherche *Eurekka.cc*. L'objectif étant de recueillir des données factuelles sur les actions menées par les étudiants, par exemple le type d'action, le lieu, le trajet et le nombre de participants, nous voulions sélectionner une période de la campagne de contestation qui selon plusieurs observateurs (Nadeau-Dubois, 2013), avait semblé la plus intense en terme de mobilisation. Nous avons donc arrêté notre choix sur la période comprise entre le jeudi 17 mai et le jeudi 24 mai 2012 inclusivement. Cette semaine a été marquée notamment par le débat et l'adoption du projet de loi 78 qui «encadre» le droit de manifester. Notre recherche par mot-clé s'est faite dans la version papier et sur le site web de *La Presse*, comme ce dernier publie également des nouvelles régionales notre recherche s'est étendue à certains quotidiens régionaux. Après réflexion, nous avons décidé de conserver les articles régionaux puisque ceux-ci pouvaient nous informer sur les évènements organisés à Montréal et que dans certains cas, leur niveau de détails est plus élevé, sûrement pour s'adapter à un lectorat qui connaît moins la métropole.

Au total, nous avons obtenu 65 articles pour *La Presse* (incluant le site web) et 14 articles pour *La Presse Canadienne*. De ces 79 articles, nous en avons conservé 58 : les 21 articles écartés ne portaient pas directement sur le conflit étudiant. La figure 37 présente la répartition des articles retenus selon le jour et le quotidien.

	jeudi 17 mai	vendredi 18 mai	samedi 19 mai	dimanche 20 mai	lundi 21 mai	mardi 22 mai	mercredi 23 mai	jeudi 24 mai	total	
La Presse - Montréal	2	2		4			5	4	3	20
Le Soleil - Québec	5			3			3	3	4	18
La PC	1	2	2		1				3	9
La Voie de l'Est - Granby	1						1	1		3
Le Droit - Gatineau	3					1				4
Le Quotidien - Saguenay	2									2
La Tribune - Sherbrooke				1				1		2
total	14	4		10	1	0	10	9	10	58

Figure 37 : Nombre d'articles par jour pour chaque quotidien

Dans ces 58 articles nous avons répertorié 48 actions différentes dans 12 villes, 10 de la province et 2 villes à l'extérieur (Paris et New-York) que nous avons classées dans 7 modes d'action : 28 manifestations publiques, 1 manifestation thématique, 2 pétitions, trois blocages, trois sorties

publiques, 6 marches de casseroles et 5 actions directes. Ces sept modes d'action répertoriés dans la presse correspondent dans la littérature sur les mouvements sociaux au répertoire de troisième génération (après le répertoire ancien et moderne). Selon Péchu, ce répertoire met de l'avant des modes d'action qui sont marqués « par l'expression des identités plutôt qu'orientée stratégiquement, et qui laisseraient une large part à l'action directe. » (Péchu, 2009 : 456). Selon nos observations, seules les manifestations de « casseroles » ou charivaris représentent une nouvelle forme de contestation pour le Québec. Bien qu'elles aient été présentées comme « spontanées », l'organisation de ces dernières est redevable à un appel généralisé sur les médias sociaux, notamment Facebook. Or, l'apparition de ce mode d'action n'est selon nous, pas une transformation du répertoire d'action, mais plutôt l'effet de l'internationalisation des formes de protestation (Neveu, 2005 : 98). Un article de La Presse nous apprend d'ailleurs que des concerts de casseroles (*cacerolazo*) étaient fréquents au Chili dans les années 1980 dans une vague de protestation contre le régime de Pinochet. La nouveauté de cette action réside donc, selon nous, dans son organisation (via les médias sociaux) et dans sa forme d'occupation de l'espace public. À cet effet, des liens sont à faire avec le texte de Juris (2012) sur l'utilisation des médias sociaux et les logiques d'agrégation dans le mouvement *Occupy*. Il écrit :

A logic of aggregation is an alternative cultural framework that is shaped by our interactions with social media and generates particular patterns of social and political interaction that involve the viral flow of information and subsequent aggregations of large numbers of individuals in concrete physical space (Juris, 2012: 266).

L'installation d'une routine de protestation, c'est-à-dire que les participants se rejoignent tous les jours à 20h00 dans la rue, et le peu de risque que représentaient la participation à une telle action collective ont certainement à voir avec la popularité de ces événements. Les médias sociaux, par exemple Facebook et Twitter, ont joué le rôle de relai d'information à travers des réseaux virtuels personnels. Donnant ainsi naissance à des regroupements d'individus au lieu de regroupements de groupes.

Nous avons également noté la variabilité des actions selon le risque qu'elles représentent pour les individus qui y participent (figure 38). Certaines des actions directes rapportées dans la presse, par exemple l'explosion de bombes fumigènes dans le métro ou le blocage du pont Jacques-Cartier, représentent au sens de la loi des actes illégaux passibles d'amende ou d'emprisonnement. De l'autre côté du spectre, les pétitions formulées dans le cadre d'une démarche formelle par des organismes reconnus; au centre du spectre, les manifestations de casseroles qui représentent en soi un acte de désobéissance civile, mais se déroulaient dans une ambiance festive et sans interventions policières. La catégorisation des modes d'action selon le risque demeure autrement subjective selon les capacités de chacun, par exemple la mobilité, la tolérance au stress et l'idéologie politique défendue, et le contexte sociopolitique du moment. L'adoption du projet de loi 78 est venue, par exemple, changer le niveau de risque des différents modes d'action.

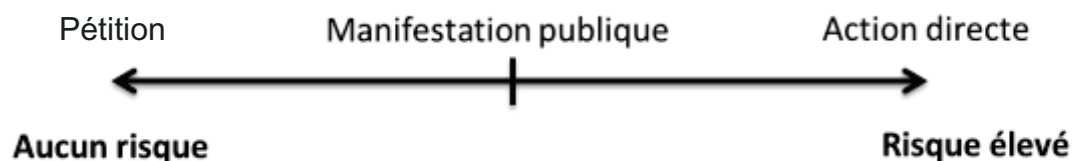


Figure 38 : Risque selon le mode d'action

Une autre caractéristique utilisée pour qualifier les répertoires d'action collective est celle des revendications (Tilly et Tarrow, 2008). La revendication qui revient le plus souvent dans les articles de presse est celle de l'abolition des frais de scolarité et du droit à l'éducation. Avec l'adoption du projet de loi 78, plusieurs articles rapportent les demandes des manifestants pour le droit de manifester, le droit de rassemblement, le droit à l'espace public et une demande pour le respect de la démocratie de façon générale. Nous avons également répertorié des articles de presse qui faisaient allusion à la grogne de certains groupes contre le système capitaliste, la néolibéralisation et pour une meilleure gestion de nos ressources naturelles (gaz de schistes, mines, et dénonçant le Plan nord).

Il est intéressant de regarder cette montée en généralité des revendications à la lumière du texte de Fontan, Hamel et Morin (2012) sur les actions collectives dans la ville et sur la ville. Dans les revendications répertoriées certaines correspondent à des demandes collectives qui touchent des enjeux généraux de société, par exemple l'exploitation des ressources naturelles et la protection de l'environnement, la démocratie, l'accès à l'éducation et le système capitaliste en général. Ces dernières demandes correspondent aux actions *dans la ville* selon Fontan, Hamel et Morin (2012). En ce sens, la ville est une vitrine sur le monde, l'espace privilégié de la contestation globalisée (Harvey, 2012).

Or, l'adoption de la loi 78 vient, selon nous, transformer cette dynamique; les actions deviennent axées sur le droit d'être dans l'espace public montréalais et le droit de rassemblement. Les revendications deviennent *sur la ville*, en ce sens qu'elles soulèvent des enjeux locaux qui peuvent également concerner la société en général. Considérant que les actions collectives organisées après le 18 mai 2012 mettent de l'avant un plus grand nombre de revendications, il nous apparaît logique que celles-ci, comme la manifestation du 22 mai, la plus grande dans l'histoire du Québec ou les populaires marches de casseroles, aient attiré un plus grand nombre de participants.

Le chronogramme

À la lumière de ce bref survol de la presse, nous avons également voulu visualiser les multiples actes posés par les divers acteurs sur une plus longue période, afin de voir comment ces acteurs ont interagi à l'échelle de l'évènement social. Plusieurs tentatives de périodisation du mouvement étudiant existent, comme la périodisation militante du Collectif de débrayage (2013), celle d'Alain Savard et Marc-André Cyr (2013) réalisée à partir de données de la CLASSE, ou encore celle très sommaire proposée par Georges Leroux (dans Bonenfant *et al.*). Notre objectif ici est de compléter les analyses existantes par une approche à l'échelle de l'évènement social, qui ne cherche donc pas à définir les phases du conflit et s'éloigne ainsi de l'analyse stratégique des rapports de pouvoir entre gouvernement et militants. Ceci permet plus de finesse dans l'analyse des relations entre les situations qui composent la grève. Il s'agissait donc d'articuler l'échelle des situations décrite dans nos entretiens, à l'échelle de l'évènement social du printemps 2012.

De plus il est à noter que les participants eux-mêmes ont mené un travail en direct de recension des évènements, avant même les publications citées précédemment. L'objectif était souvent stratégique, pour gagner une bataille de communication avec le gouvernement et avec les médias, considérés comme majoritairement hostiles. Mais il comportait également une dimension mémorielle, par exemple en ce qui concerne la page Wikipédia¹¹, destinée à devenir

¹¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Gr%C3%A8ve_%C3%A9tudiante_qu%C3%A9bécoise_de_2012

une référence future pour toute personne s'intéressant au mouvement. De même, le mouvement 2012 n'était pas encore complètement terminé que se structurait un projet d'archivage des artefacts de la grève, pour « immortaliser » ces derniers tout en « nourri[ssant] la suite de nos combats » (Boyer *et al.*, 2013). Ce rapport subjectif aux événements, compris comme un enjeu de lutte, justifie donc également la construction de notre chronogramme : le résultat du travail, tout entier compris dans la production graphique, ouvre à une analyse plus horizontale, sans prétention à fournir une explication causale, et laisse donc sa place au rapport individuel à la grève.

L'unité retenue – l'acte – signifie qu'aucune hiérarchisation n'est effectuée entre les différents actes politiques comptabilisés. Une manifestation de plusieurs centaines de milliers de personnes équivaut ainsi à un acte, de la même manière qu'une action symbolique à laquelle n'auraient participé que quelques personnes. La raison de ce choix est triple :

- D'une part, une manifestation de 200 000 personnes est un indicateur de la vitalité du mouvement, au même titre que des actions moins publicisées, or l'on entend représenter les dynamiques du mouvement et non ses points culminants symboliques;
- D'autre part, une hiérarchisation suppose de pondérer la valeur de chaque acte, ce qui s'avèrerait périlleux en plus d'être contradictoire avec la démarche générale du projet, qui s'intéresse au rapport subjectif au mouvement plutôt que d'en imposer une lecture verticale;
- Enfin, on peut supposer que le nombre de participants aux manifestations mensuelles de la CLASSE dépendait pour une large partie de la vitalité du mouvement, et donc de l'existence d'autres actes politiques.

Le fardeau de la notabilité des actes a donc été laissé aux sources retenues, sans intervention de notre part – autre que quelques corrections factuelles sur des erreurs ou des conflits de dates. La source principale qui s'est imposée est l'ouvrage collectif *Le Printemps québécois* (Bonenfant *et al.*, 2013), pour lequel les auteurs ont effectué un travail quasi exhaustif de recension des événements de la grève, à partir des compte-rendu médiatiques et de sites Internet. Les auteurs mentionnent la nécessité de « faire des choix, souvent déchirants » et revendiquent une subjectivité militante dans leur travail de recension (p. xx-xxi), mais ce caveat n'a pas tout à fait lieu d'être en ce qui concerne la chronologie, du fait de l'ampleur de la tâche accomplie, avec parfois une dizaine d'entrées pour une seule journée.

Si d'autres sources ont été retenues, c'est donc pour diversifier le type d'actes répertoriés, et non pour palier un manque de données. Un rapport corédigé par le comité légal de l'ASSÉ (2013) a ainsi été choisi pour intégrer les arrestations policières. D'autre part, un numéro de *La Matraque*, journal des Profs contre la hausse (2012), a permis d'intégrer des actes de soutien aux étudiants, la source principale se limitant le plus souvent aux déclarations de soutien ou de dénonciation tout en mentionnant des actes à leur encontre (plaintes). Il a enfin été envisagé d'intégrer le nombre d'assemblées générales de grève, ce qui aurait été intéressant sous réserve d'accéder à des données syndicales ou gouvernementales, mais des contraintes de temps ont mené à l'abandon de cet aspect, ce qui peut être considéré comme une faiblesse du modèle final.

Les actes recensés sont au nombre de 1298 sur la période du 1^{er} janvier au 31 décembre 2012. Quinze d'entre eux ont finalement été écartés, car la catégorie à laquelle ils avaient été associés – les actes de communication des organisations étudiantes et pro-étudiantes non syndicales – comportait trop peu d'items pour être analysable. Sept autres catégories ont par ailleurs été

définies pour classer les actes, trois considérées « en faveur » de la grève, et quatre « en défaveur » de celle-ci (figure 39 et 40). La qualification en faveur/en défaveur de la grève comporte donc une certaine part d'arbitraire, et une petite centaine de cas peuvent de ce fait apparaître litigieux (annexe 1). Quelques actes sont par ailleurs décomptés de façon arbitraire, en particulier ceux en rapport avec la période des casseroles. La spontanéité des rassemblements et leur nombre extrêmement important rendraient difficile un décompte effectif, et augmenterait de façon démesurée les statistiques enregistrées – le 22 mai, une carte Google prétendait par exemple recenser plus d'une centaine de rassemblements¹². Là encore, un certain arbitraire s'est imposé, face à la vitalité et l'effervescence du mouvement.

Assemblées et communiqués étudiants	Tout acte « formel » au sein des associations étudiantes. Cette catégorie inclut donc en particulier les résultats d'assemblée générale, les communiqués de presse et les citations notables des porte-paroles étudiants.
Action étudiante	Tout acte « concret » de revendication, qu'il s'agisse d'une manifestation classique, d'une action directe ou d'une action symbolique.
Déclaration d'appui	Toute prise de position publique explicitement en faveur du mouvement. Il a été décidé de trancher quant aux propos plus ambigus, et de les ranger dans cette catégorie ou bien dans celle des dénonciations.

Figure 39: Catégories en faveur de la grève

Actions gouvernementales	Tout acte posé par un ou plusieurs membres du gouvernement provincial ou du parti au pouvoir (PLQ, puis PQ). Le transfert du conseil général du PLQ à Victoriaville est par exemple considéré comme un acte « gouvernemental ».
Dénonciation	Toute prise de position publique explicitement en défaveur du mouvement. Il a été décidé de trancher quant aux propos plus ambigus, et de les ranger dans cette catégorie ou bien dans celle des déclarations d'appui.
Judiciarisation	Tout acte en rapport avec l'irruption du pouvoir judiciaire dans le mouvement social. Un certain nombre de déclarations ou actions de dénonciation de la judiciarisation sont incluses dans cette catégorie, car il a été considéré qu'il s'agissait d'une réaction à ce qui était perçu comme une intrusion répressive de l'institution judiciaire, et donc qu'il s'agissait également d'un indicateur de la judiciarisation.
Action de la police	Tout acte en rapport avec l'action d'un corps policier. Là encore, il a été considéré que les actes extérieurs aux corps policiers, mais liés au rôle politique pris par ce dernier, se devaient d'être intégrés à cette catégorie.

Figure 40: Catégories en défaveur de la grève

¹²

<https://maps.google.com/maps/ms?msid=209921455125856405191.0004c0a9f2fdf2a079daf&msa=0&ll=45.537738,-73.583851&spn=0.069377,0.169086&dg=feature>

Ainsi, la distribution des actes répertoriés ressemble à ceci :

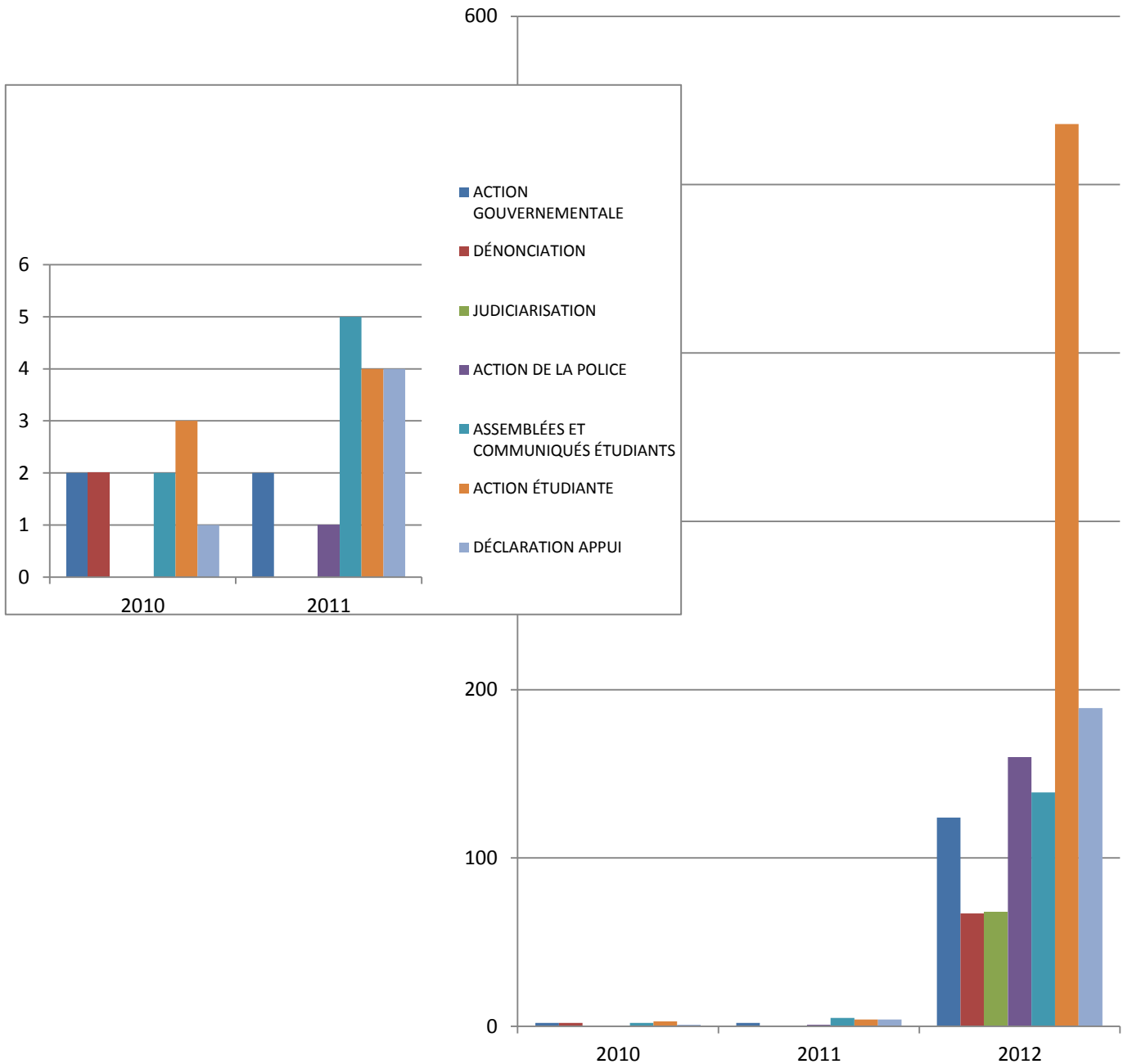


Figure 41: Nombre d'actes par catégorie et par année (2010-2012)

Malgré le grand nombre d'actes répertoriés, il a été choisi de lisser quelque peu les courbes construites afin de mettre l'accent sur les tendances qui ont marqué l'évènement social 2012, et non sur des fluctuations momentanées. Pour ce faire, il a d'abord été envisagé de recourir à une moyenne mobile sur 7 jours. Mais un problème de cohérence a été soulevé : à supposer par exemple que la somme des événements sur 7 jours soit de 53, la moyenne pour ce jour serait alors de 7,57 actes, ce qui ne reflète aucune réalité et mène même au contraire à prétendre

qu'il peut exister une décimale d'acte, là où on souhaitait au contraire mettre sur le même plan tous les actes, quelle que soit leur ampleur ou leur importance. De façon secondaire, une moyenne mobile (par exemple de 7) pouvait facilement laisser croire, à la lecture du chronogramme qu'il s'agissait en fait d'une simple somme.

Pour ces deux critères de cohérence et de lisibilité, il a donc été décidé de garder une somme mobile, ce qui ne change au final pas l'apparence de la courbe. Donc la formule retenue sous Excel prend la forme « =SOMME cat(j-3):cat(j+3) », où cat est une catégorie donnée et j un jour donné. Ainsi, l'évolution du nombre d'actes en défaveur de la grève accompagne à un rythme comparable (6 pics contre 5) celle de ceux en faveur. Mais l'amplitude des variations du nombre d'actes en défaveur s'avère environ 40-50% moins forte (figure 42).

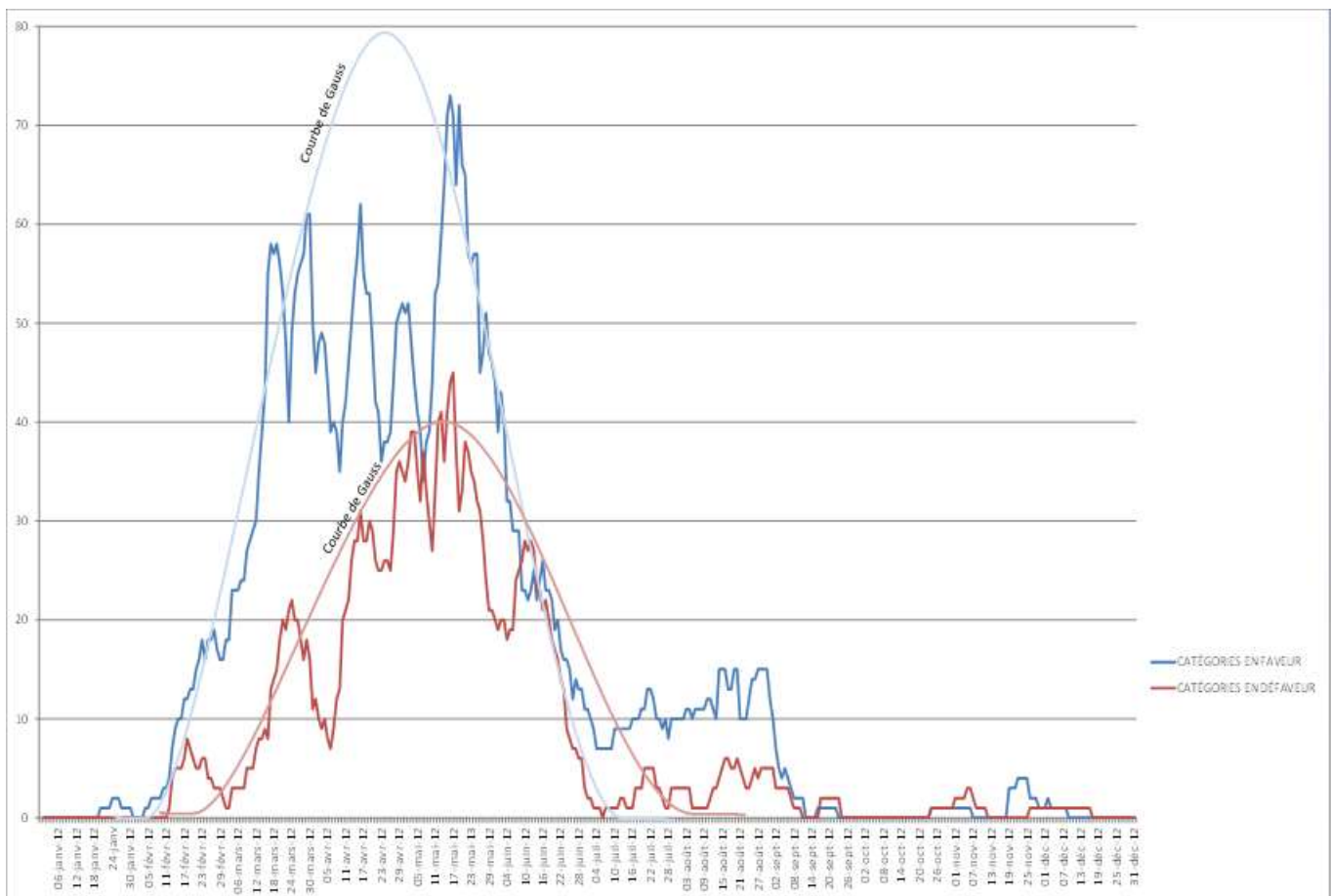


Figure 42: Somme des catégories en faveur et en défaveur

Ainsi, on voit que les acteurs en défaveur augmentent la pression de leurs actions de façon régulière et modérée, par opposition aux réactions par à-coups de leurs adversaires en faveur de la grève. La courbe de Gauss, qui décrit une distribution statistique normale des données, illustre ici approximativement l'évolution du nombre d'actes en défaveur. Par contre la courbe de Gauss nous indique une distribution plus irrégulière des actes en faveur. La figure 43 présente donc deux types de dynamique d'action, qui illustrent l'opposition entre l'ordre institutionnel et la perturbation sociale. Le premier se construit sur l'augmentation progressive

du nombre d'actes en réponse à la grève, dans une temporalité linéaire. Le second se construit plutôt sur une activité intermittente (des situations multiples dans une temporalité urbaine), pour maintenir actif le mouvement.

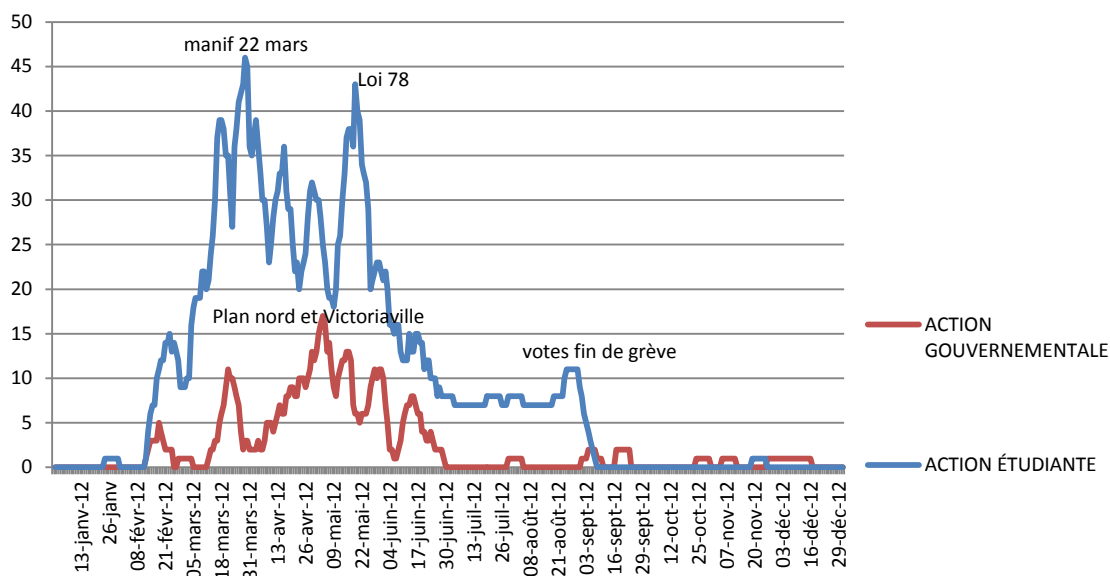


Figure 43: Relation entre l'action étudiante et l'action gouvernementale

Si nous observons de plus près cette relation entre l'ordre institutionnel (action gouvernementale) et la perturbation sociale (action étudiante), nous remarquons la plus grande quantité d'actes répertoriés chez les étudiants (figure 43). Loïc raconte la dynamique en ces termes : « jusqu'au 22 mars environ, l'agenda politique était contrôlé par la CLASSE, les fédérations étudiantes suivaient. Mais ça restait très organisationnel. C'était dans les congrès de la CLASSE que les choses se passaient où tout était voté, où il y avait des perturbations qui étaient votées tout ça. Alors que les manifs de nuit étaient vraiment décentralisées; personne n'avait le contrôle, personne ne prenait la tête de la manifestation. C'était la confrontation politique à l'état pur. »

Effectivement, le gouvernement réagit pour l'une des premières fois aux mobilisations suite à la grande manifestation du 22 mars 2012. Il y a par la suite un mois pendant lequel le gouvernement refuse de négocier, alors que l'action étudiante s'intensifie. Le Plan nord, Victoriaville et le début des manifestations de nuit provoquent une première confrontation directe entre étudiants et gouvernement. Lorsque la loi 78 arrive à la mi-mai, l'action étudiante augmente considérablement, ce qui se solde le 23 mai par des arrestations massives.

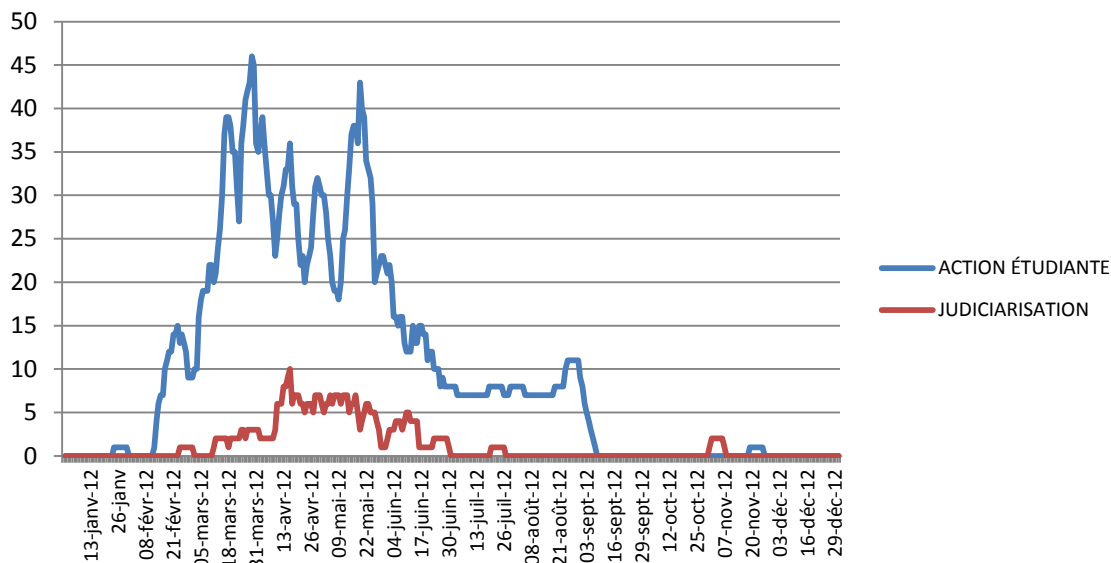


Figure 44: Relation entre l'action étudiante et la judiciarisation

Par contre, tel que l'illustre la figure 44, la judiciarisation de plusieurs militants n'a pas empêché l'action étudiante, qui demeure très intense alors même que plusieurs se font arrêter. Si l'on regarde l'action de la police (figure 45), nous remarquons une augmentation avec la loi 78 et pendant les événements de la F1 du début juin. On remarque une très forte diminution des interventions policières pendant les casseroles. En effet, les policiers s'en sont tenus à diriger la circulation automobile pendant ces actions.

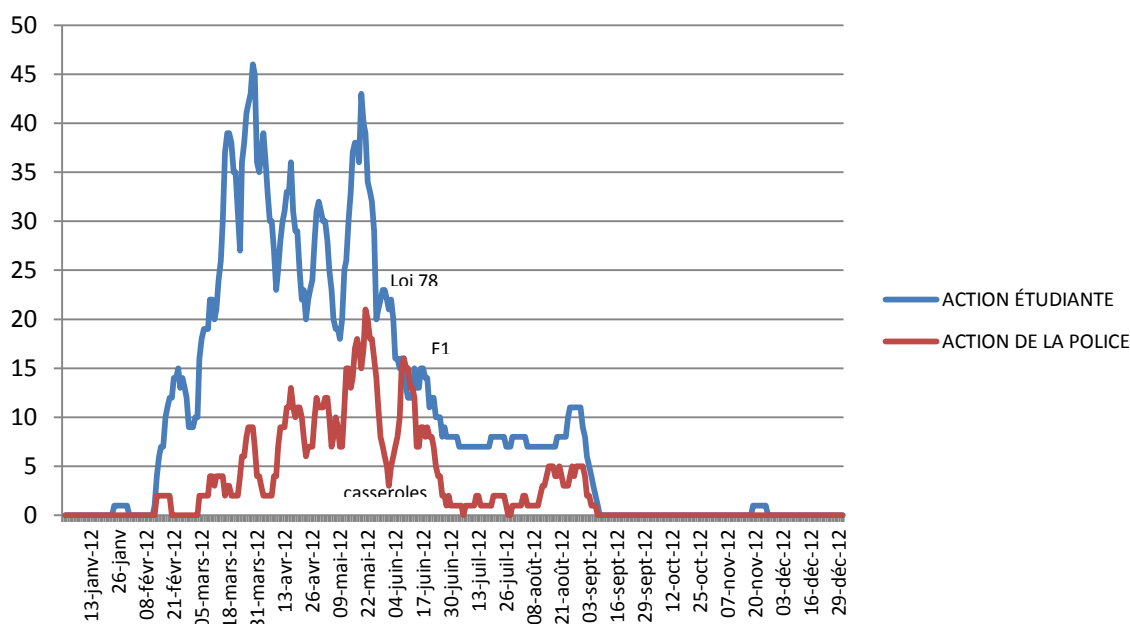


Figure 45: Relation entre l'action étudiante et la police

L'action étudiante dépasse largement les actes plus formels des assemblées et communiqués étudiants. Dans la figure 46, on voit en particulier en mars et avril que les actes plus spontanés sont beaucoup plus nombreux, ce qui indique qu'en plus des efforts d'organisation des associations, le mouvement est grandement auto-organisé.

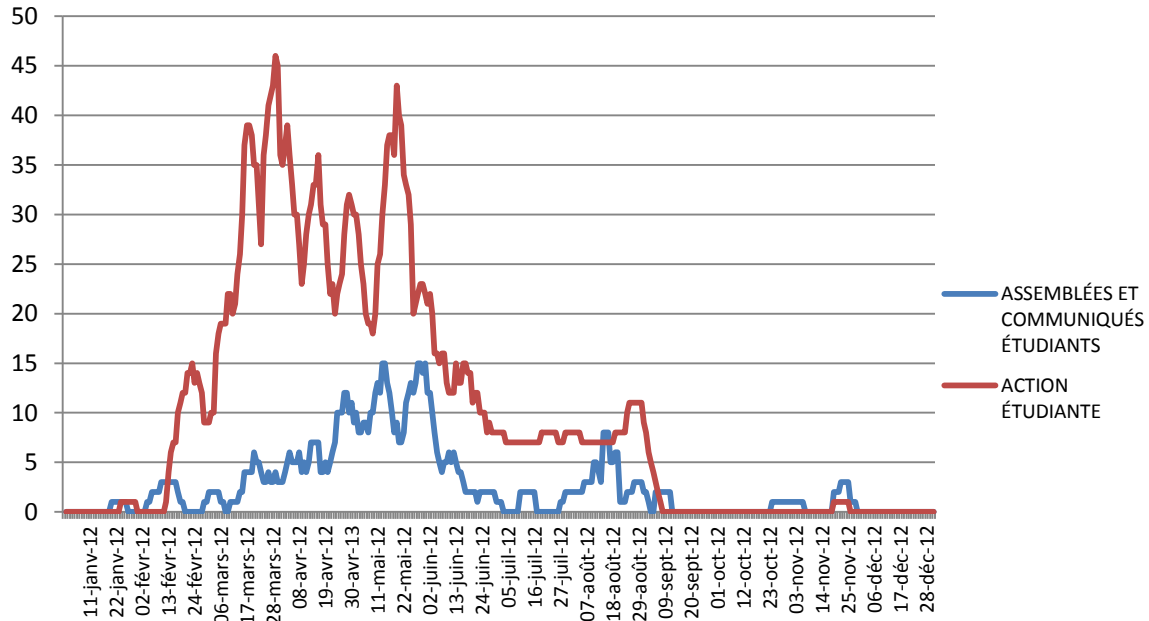


Figure 46: Relation entre l'action étudiante et les assemblées et communiqués étudiants

Par contre, si l'on compare l'action gouvernementale avec les assemblées et communiqués étudiants, on obtient une évolution pratiquement identique (figure 47). Ceci montre bien que la logique d'action stato-centrée, utilisant des répertoires d'action plus « traditionnels » comme les assemblées et les communiqués suscitent une réponse du gouvernement puisqu'il agit également dans cette logique institutionnelle. Il y a donc deux logiques d'action au sein du mouvement étudiant, et celles-ci ne sont évidemment pas mutuellement exclusives : la logique d'action stato-centrée et la logique d'action urbaine. Nous avons vu que la logique d'action urbaine se caractérise par un répertoire d'action élargi. Les médias ont surtout parlé des casseroles pour illustrer ce répertoire élargi. Mais nos entretiens recèlent également de plusieurs autres exemples, allant des performances artistiques aux micro-actions spontanées. En effet, le chronogramme montre que l'action étudiante est beaucoup moins progressive que l'action gouvernementale; elle est plus intermittente avec des pics très intenses. Autrement dit, elle se compose de multiples situations simultanées et cumulatives. Les étudiants n'ont pas toujours agi en réponse directe aux autorités (représentées dans le chronogramme par les catégories action gouvernementale, action de la police et judiciarisation). Ils ont suivi leur propre logique, urbaine plutôt que stato-centrée. Comme l'a dit Hubert, « si t'es dans le moment présent, que tout le monde l'est, on s'ajuste les uns avec les autres, on s'adapte. Le contrôle du code de la sécurité routière il prend le bord là, c'est une autre forme de contrôle qui s'installe, soit un genre de, une autogestion. »

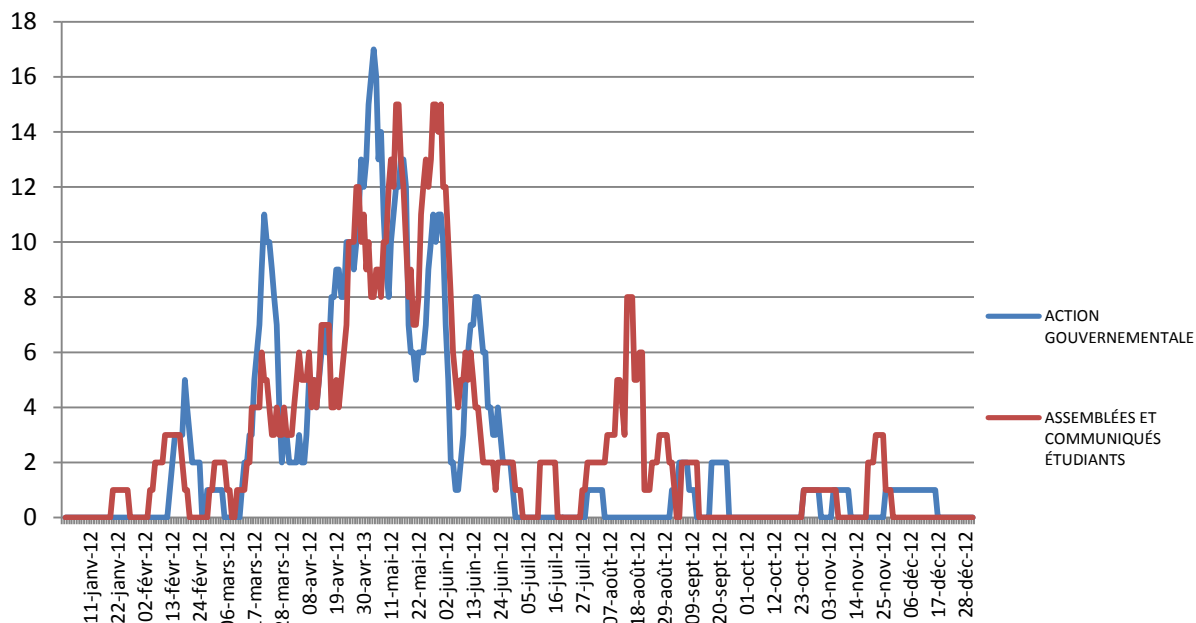


Figure 47: Relation entre l'action gouvernementale et les assemblées et communiqués étudiants

LES CONFLITS : DE L'IDÉOLOGIE À L'INTERPERSONNEL

On a vu que les actions menées ont largement suivi une logique propre, qu'elles n'étaient pas des réponses immédiates aux actions gouvernementales. Autrement dit, même si les actions des associations étudiantes étaient stato-centrées, dans une logique institutionnelle de réponse au gouvernement, les actions étudiantes suivaient une logique autre, une logique « de la rue », une logique urbaine. Idéologiquement, le cœur du conflit peut se résumer à un antagonisme entre deux projets de société : un projet néolibéral et un projet de justice sociale. Dans les entretiens, on nous a parlé des problèmes liés au néolibéralisme et au capitalisme, de l'intransigeance du gouvernement, de la désinformation diffusée par les médias, du féminisme, de l'anarchisme, du racisme, de l'individualisme, de la répression de l'État, de la gauche et de la droite, mais aussi de ceux « qui ont une grosse maison en banlieue » et « une grosse job au gouvernement », des bourgeois et des réactionnaires. Mais on a surtout insisté sur la nécessité de démystifier « le système » pour un monde meilleur, égal, juste. On a parlé du besoin « d'éviter de vivre comme le système nous dit, pis justement d'essayer de vivre dans l'idéologie que j'ai », de « son combat », ses convictions, de la cause.

Cependant, le moteur de l'action n'est pas centré sur ce conflit idéologique, et c'est là une différence fondamentale avec la plupart des analyses des mouvements sociaux. En nous parlant des modes d'agir de ses amis anglophones, Étienne dira par exemple :

Étienne : Pis aussi, je trouve que la manière anglo de militer est super intéressante. C'est-à-dire qu'ils sont beaucoup moins dans la confrontation pis dans les gains, pis dans demander des gains à une quelconque autorité, mais vraiment plus dans la création d'espaces pis dans la mobilisation solidaire pis dans le, tsé, « on va créer nos affaires nous-mêmes », tsé comme mettons le People's Potato à Concordia là, c'est malade là.

Cette création de nouveaux espaces d'action, nous l'avons vue au-delà des groupes anglophones. **Notre hypothèse indiquait effectivement que l'action viendrait moins de l'antagonisme idéologique que de l'impulsion, c'est-à-dire de l'intensification de rencontres multiples et d'expérimentations caractéristiques du quotidien.** Afin de mesurer ceci, nous avons distingué entre les propos relevant un conflit idéologique, un conflit institutionnel (la rencontre avec une institution, y compris les affrontements avec les policiers), un conflit intergénérationnel et un conflit interpersonnel. Le conflit institutionnel est le plus important, puisque tous les affrontements avec les policiers y sont décrits. Viennent ensuite les propos décrivant les conflits interpersonnels (25%). Les récits de conflits idéologiques suivent de très près avec 23% des 733 extraits d'entretiens codés dans la catégorie « conflits ». Les conflits intergénérationnels sont très peu nombreux, et souvent on insistait sur le fait que le mouvement ne représentait pas un conflit intergénérationnel (figure 48).

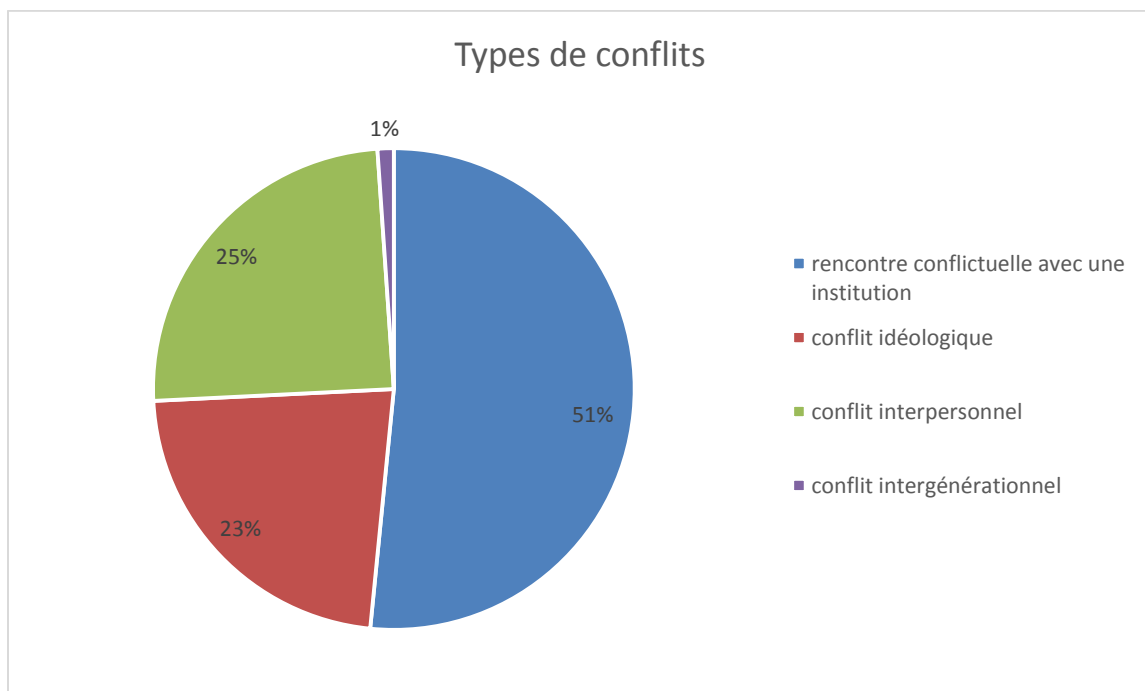


Figure 48: Types de conflits

L'importance des conflits interpersonnels dans notre corpus indique que les participants ont vécu le printemps 2012 dans leur quotidien, tout autant que comme une bataille idéologique. Par exemple, le mot « résistance/résister » n'apparaît que 30 fois au total dans les 54 entretiens (27 participants x 2 entretiens), soit moins de 0,01% de notre corpus. Il y a bien une iconographie qui représente le printemps 2012 dans ces termes (figure 49), mais ce n'est pas prédominant dans la façon dont les participants en parlent. Pourtant, la résistance est une idée centrale pour la sociologie des mouvements sociaux et dans le conflit idéologique opposant néolibéralisme et justice sociale. On ne parle pas le langage antagoniste des « dominateurs versus les dominés ». On insiste beaucoup plus sur la transposition du conflit social dans sa vie personnelle. Dans les mots de Kim, « j'avais pas un sentiment que je résistais et que j'étais hot. J'avais un sentiment de...terreur. C'est vraiment horrible qu'on en soit là, qu'on ne puisse pas manifester tranquillement dans la rue. » Ou encore, comme le dira Victor : « like it's a feeling,

like, less than an intellectual opinion ». Loïc pour sa part exprime cette idée dans ces mots: «il y a souvent une fausse saveur politique, mais au fond, c'est vraiment une question de conflits de personnalités. Il y a plusieurs personnes qui ne s'entendaient juste pas. »



Figure 49: Iconographie de la résistance, crédit photo : Laboratoire VESPA

L'antagonisme idéologique se définit comme une opposition d'idées, de visions politiques. Le conflit interpersonnel, par contre, s'incarne dans un différend entre des personnes. Souvent, ces conflits interpersonnels éclatent à cause de différences idéologiques. Mais ce qui prime dans le discours des participants, c'est la blessure liée aux conflits interpersonnels. On nous a le plus souvent parlé de conflits avec les professeurs ou étudiants qui étaient contre la grève, et ceci était beaucoup plus prégnant chez les participants anglophones. Plusieurs disaient envier la « culture de grève » de l'UQAM ou plus généralement des francophones. Les participants anglophones se sont butés à de très grandes résistances au sein de leur institution. Les conflits avec la famille prennent également une grande place dans les entretiens, plus souvent avec la famille élargie que la famille proche. Plusieurs ont beaucoup insisté sur le sentiment de se faire juger par les passants, sur les insultes qu'ils entendaient en manifestant (figure 50).

Plusieurs répondants ont raconté des conflits très personnalisés avec des policiers ou des gardes de sécurité. Dans ces cas, nous les considérons des conflits interpersonnels plutôt qu'institutionnels parce que ce n'est pas avec la police qu'ils entraînent en conflit, mais avec telle ou telle personne qui portait un uniforme de policier. Quincy nous racontera, par exemple, que

lors d'une manifestation nue, il a par hasard accroché une policière qui a réagi en criant « uuuuh! Osti tabarnak calisse! ». Et Quincy de nous dire « and she thought I was such a fucking degenerate ». Ou encore, Pascal relate une conversation avec un cousin policier :

Pascal : Faque de de l'entendre dire qu'il était nerveux parce qu'il avait pas de moyen de nous tuer. Je l'aime bien, c'est un bon gars, pis je le respecte, mais... ça ça m'a comme ouvert les yeux sur le fait que... il y a un petit quelque chose aussi au niveau de la police.

Odile expliquera :

Odile : Pis tu sais là cette soirée là y'avait un policier... vu qu'on filait tu sais il nous avait remarqué; il nous bavait. Mais ça tu vois c'était pas en tant que... c'est un truc individuel là. C'est à la personne que j'en veux, pas à la police vraiment.

Si certains nous ont parlé de conflit entre manifestants, souvent en ce qui concerne l'usage de la violence, quelques-uns ont aussi mentionné des changements dans leur cercle d'amis pendant la grève compte tenu de conflits liés à leur décision de s'impliquer. Beaucoup ont aussi indiqué leur difficulté à ne pas entrer en conflit avec ceux qui ne sont pas d'accord avec eux. Par exemple :

Roger : chu beaucoup plus intransigeant envers des gens qui ont pas compris... qui ont pas compris encore... Moi j'ai compris là-dedans que mon rôle à moi était pas de convaincre personne... chu, j'ai une grande gueule, je m'exprime, je pense que je suis capable de définir clairement mes idées. Sauf que si t'es pas d'accord avec moi, pis tu me dis que ils ont eu raison de se faire chier dessus pendant six mois, je veux dire, je ne suis plus capable de la maitrise de moi-même ou du calme que cela prend pour recommencer.

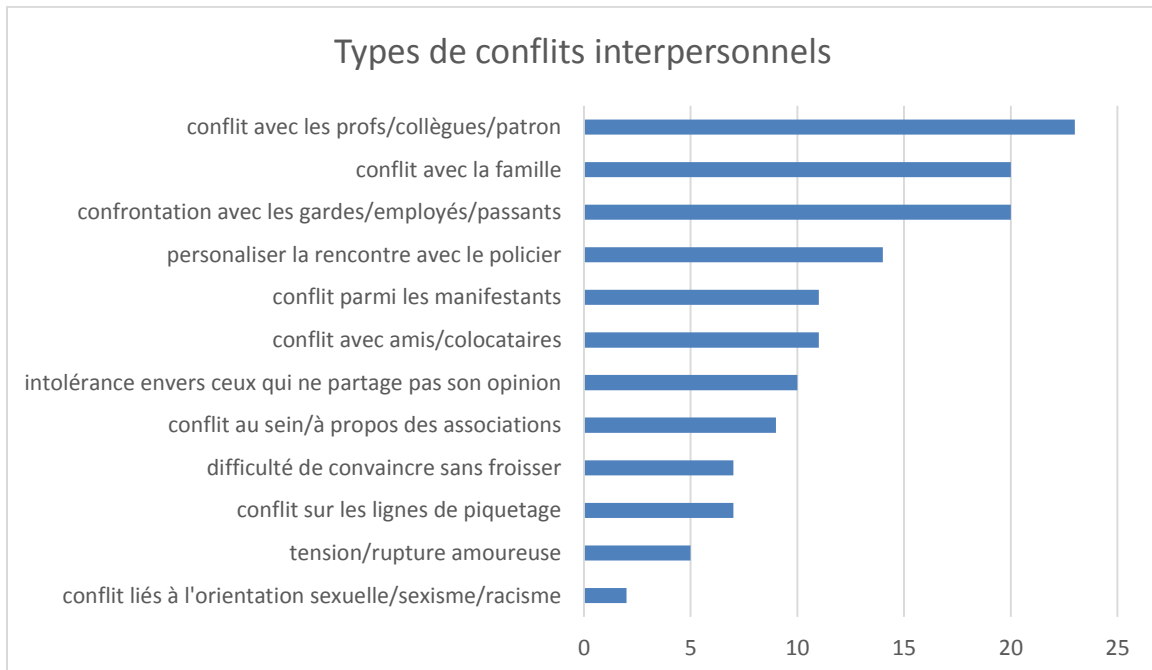


Figure 50: Types de conflits interpersonnels

Plusieurs, surtout chez les anglophones, ont relaté des situations difficiles de tension sur les lignes de piquetage. Environ cinq répondants ont également raconté les tensions qu'ils ont vécues dans leur couple pendant la grève (figure 50).

Autrement dit, l'enjeu de la grève n'est pas défini de façon dichotomique; il est beaucoup plus éclaté. Ceci supporte notre hypothèse : l'antagonisme ne semblait pas au cœur de l'action, mais beaucoup plus l'impulsion à partir des relations interpersonnelles quotidiennes. On décide, par exemple, d'aller à une manifestation parce que pendant la journée, on a rencontré un ami qui ira, parce que les événements de la journée nous incitent à y aller, parce qu'on est enragé de la tournure d'une situation. ***Ce passage de l'antagonisme à l'impulsion ne signifie pas un manque de conviction. Il indique plutôt que la conviction est tout autant affective et située, que rationnelle et idéologique.***

CONCLUSION : UNE LOGIQUE D'ACTION URBAINE ET LE RAPPORT À LA VILLE

Nous avons voulu dans cette recherche comprendre autrement l'action politique dans un monde urbanisé. Parce que ce monde urbanisé transforme notre rapport au temps, à l'espace et à l'affectivité, il change aussi la façon dont nous agissons politiquement. Cette logique d'action urbaine diffère de la logique d'action stato-centrée, même si les deux logiques ne sont pas mutuellement exclusives. Nous avons exploré trois effets :

- D'abord, le politique ne peut se comprendre si l'on focalise seulement sur les acteurs et leurs relations de pouvoir. L'action se déploie dans un enchaînement de situations simultanées. Ceci implique un regard décentré des acteurs et une attention à la séquence des actes situés. Nous l'avons vu, pour les participants, il n'y a pas de héros, mais des moments héroïques qui n'appartiennent pas à des individus spécifiques. Il n'y a pas de leaders, mais des figures anonymes, mais dominantes comme la foule, le carré rouge, ou Anarchopanda.
- Ensuite, même si le mouvement étudiant s'est organisé autour des grandes fédérations étudiantes, même si un grand nombre d'étudiants ont passé des heures incalculables à organiser, planifier et élaborer des stratégies d'action, ce qui domine le discours des participants, c'est le sentiment d'improvisation, de tactique et d'adaptabilité dans le déroulement des actions. Nous l'avons vu avec le chronogramme, si les actions formelles des organisations étudiantes se sont déroulées en réponse directe à celles du gouvernement et vice et versa, la vaste majorité des actions se passaient dans un cadre informel, celui de « la rue » qui a sa propre logique. Ces actions « de la rue » ne répondaient pas aux actions gouvernementales comme dans une logique stato-centrée.
- Finalement, les enjeux et les lignes de conflits ne peuvent être compris simplement de façon dichotomique. Si le printemps 2012 est clairement marqué par une bataille idéologique entre un projet néolibéral et un projet de justice sociale, ce n'est pas principalement cette idéologie et la notion de résistance qui motivent l'engagement. On s'engage par amitié, pour se réaliser, pour confirmer son identité, parce que c'est libérateur et que ça procure un sentiment de plénitude. Autrement dit, le moteur de l'action se situe plus dans l'intensification des affects positifs du quotidien que dans la bataille idéologique. On agit par impulsion souvent plus que par antagonisme. Ceci a souvent pour effet de transposer les conflits idéologiques en conflits interpersonnels, à personnaliser et incarner les enjeux qui sont vécus de façon beaucoup plus affective que cognitive.

Ces modes d'agir politique s'expliquent par la montée en puissance d'une grammaire urbaine, que nous avons exploré sous trois angles : le rapport au temps, à l'affectivité et à l'espace. Ce sont trois composantes essentielles de la vie sociale et politique. Nous avons exploré la dimension temporelle en questionnant la conception du changement social, de la prise de risque et de la planification stratégique chez les participants. Le changement social n'est pas conçu de façon linéaire et « progressiste » comme dans la tradition marxiste par exemple. Les participants insistent beaucoup plus sur les victoires expérientielles, difficilement mesurables. Les effets de leurs gestes politiques sont considérés à plusieurs échelles, de leur vie personnelle au social. Mais ce qui prime c'est de *vivre* la victoire plutôt que de la mesurer. Ceci implique une conception du changement invisible, non linéaire, cumulatif et simultané. La compréhension de

ce qui est risqué est très nuancée et ancrée dans l'intuition et les expériences personnelles. Autrement dit, contrairement aux attentes sociales, les jeunes ne montrent pas une pensée conséquentialiste axée sur l'évaluation des conséquences de leurs gestes. Ils agissent, et ensuite ils évaluent. Ceci se voit également dans le rôle central joué par l'improvisation et la tactique.

La dimension affective a été analysée à partir des notions de finesse esthétique et de l'état naissant. La finesse esthétique, c'est la capacité de saisir les opportunités d'une situation sans recourir à la parole et au calcul cognitif. C'est la capacité de « sentir », c'est agir par le sensible, l'intuitif. L'état naissant, c'est le sentiment de libération et de plénitude vécu dans l'engagement qui fait rupture avec qui on était avant l'engagement. C'est la difficulté de séparer l'intime du public.

Finalement, nous avons exploré la conception spatiale des participants, la façon dont ils définissent leur espace d'action. Nous avons vu qu'ils ont une conception réticulaire de l'espace, c'est-à-dire qu'ils voient l'espace comme une collection interreliée de lieux significatifs. L'espace dans lequel ils agissent n'est pas un espace totalisant comme l'État-nation, c'est un espace fluide, changeant. C'est surtout un espace incarné, vécu personnellement par des corps qui interagissent.

Ces façons d'être au monde, temporellement, affectivement et spatialement, modifient la façon dont on s'engage politiquement. On vit le changement et on le désire différemment, on prend des risques, on agit et on réagit avec beaucoup plus de sensibilité et d'esthétique qu'en suivant un plan ou une stratégie, on localise l'action non pas tellement dans un État-nation, mais dans plusieurs lieux simultanément.

Le désir d'urbanité

Cette grammaire urbaine, comme toute grammaire, n'est pas une « ressource » consciemment mobilisable. Personne ne la revendique. Il s'agit plutôt d'un outil heuristique nous permettant de mettre au jour des modes d'agir que d'autres cadres théoriques ne laissent pas à voir. Autrement dit, la logique d'action urbaine ne peut devenir un slogan comme le « droit à la ville » par exemple. Elle n'agit pas non plus comme une idéologie à laquelle on adhère consciemment, comme l'anarchisme ou le communisme.

Il n'est donc pas surprenant qu'il soit difficile de faire parler les participants sur l'urbanité dans ce sens presque ontologique. Mais ils nous ont amplement parlé de la ville. Ils ont expliqué la force du mouvement à Montréal par le fait que ce soit « là où les choses se passent » sur le plan économique, politique et culturel, par la centralité de la métropole, par la densité d'institutions postsecondaires. Mais aussi, parce qu'à Montréal, plusieurs jeunes arrivent pour étudier, vivent donc en appartement et ont plus d'autonomie face à leurs parents qu'en région. La densité montréalaise permet d'éviter « l'isolement » des militants en région. On a beaucoup insisté sur le rôle des balcons à Montréal, et les anglophones ont souvent comparé Montréal à d'autres villes canadiennes où on se sent moins libre « to expriment with creativity and difference ». Loïc explique :

Loïc : Tout simplement le fait que Montréal ait pu soutenir ce mouvement, ait pu accommoder des centaines de milliers de personnes dans les rues, des dizaines de milliers sur une base quotidienne, que la population de Montréal ait pu soutenir les étudiants-étudiantes quand est venu le temps du 22 mai, de la loi 78, à des manifestations de casseroles, quand on se promène encore sur

Delorimier, sur St-Denis, sur St-Laurent on voit à chaque 3 balcons un carré rouge qui est encore affiché un an plus tard sur les balcons, une sorte de ... Montréal pour moi est devenue une ville de résistance et le sera à l'avenir et ça s'est vraiment cristallisé lors de la grève [...] Je trouve que Montréal est une ville unique en Amérique du Nord et qu'il y a énormément de choses à faire ici, qu'il y a des mouvements à construire. J'ai beaucoup d'espoir pour ce qui peut se faire à Montréal et en tant que progressiste en tant que, quelqu'un qui veut voir des changements sociaux d'importance accomplis dans ma vie, ça va être à Montréal que ça va se faire.

Loïc, comme beaucoup d'autres, ont exprimé leur sentiment d'appartenance à Montréal intensifié ou né de leur engagement lors du printemps 2012. C'est Christine qui nous a dit que « ça juste reconfirmé que, ça juste reconfirmé que Montréal était mon, mon, siège social, c'était mon QG. Je vais toujours y revenir (rire). » Roger répondra sans hésitation à notre question :

Intervieweur : Est-ce que cela a changé ta façon de voir Montréal?

Roger : ouin, **c'est à moi.**

Intervieweur : Montréal c'est à toi, c'est ça que tu disais sur l'appropriation.

Roger : Mhum. Surtout quand tu vois encore les policiers, souvent ils décrivent... c'est pas des gens qui habitent à Montréal, pis là ils sortaient de leurs quartiers pis... pis tu voyais qu'ils s'obstinaient : non, Sherbrooke c'est plus par-là, pis non, Sherbrooke c'est plus par-là! (imitation de voix comiques).

Dans ce passage, Roger contraste les étudiants à qui la ville appartient, et les policiers qui vivent ailleurs (en région, en banlieue) et qui ne connaissent pas Montréal même s'ils y travaillent. Ce sentiment d'appropriation, « de voir les gens prendre les rues et prendre contrôle de la ville, c'était un peu comme si elle nous appartenait » (Fred), est fort et persistait un an après les grèves, lorsque nous avons rencontré les participants.

Afin de mieux saisir leur désir d'urbanité et leur rapport à la grammaire urbaine décrite tout au long de ce travail, nous leur avons demandé à la fin de notre 2^e rencontre s'ils pensaient construire leur vie à Montréal. Avec cette question, nous cherchions à faire parler les participants sur l'urbanité, à les faire articuler avec des mots ce que nous avons exploré autrement tout au long de nos rencontres (temporalité, affectivité, spatialité). Ils ont donné trois types de réponses : oui, sans aucun doute je veux vivre à Montréal; je veux vivre dans une grande ville, mais je ne sais pas laquelle; et je veux vivre en campagne tout en étant à Montréal.

La plupart des répondants s'imaginent donc construire leur vie « en ville », à Montréal ou ailleurs. Mais huit d'entre eux ont exprimé un désir de « campagne » sans se détacher de la « ville ». Nous utilisons les guillemets puisque de telles dichotomies sont difficilement soutenables dans un monde urbanisé. En effet, plusieurs auteurs montrent que peu importe le milieu de vie (la ville dense, la banlieue moins dense ou la campagne agricole), la grammaire urbaine domine (Brenner, 2013). En effet, la « campagne » dont nous parlent ces participants est urbaine parce qu'elle se vit de façon réticulaire avec la ville, elle se vit sur une temporalité non linéaire et dans un rapport affectif au monde. Wajdi et Fred l'expriment ainsi :

Wajdi : Tu as l'impression que tu finis cette mobilisation-là, t'aurais besoin de t'en aller deux mois dans le bois (rire) [...] Pis euh moi à chaque fois que je vis des trucs plus difficiles, ou que **j'ai besoin de me ressourcer** pis d'être dans un endroit qui me fait du bien, j'aime ça être seul dans un jardin, plus que ça, j'aime

ça être dans un endroit où je n'ai pas nécessairement d'électricité et l'eau courante. Je n'aime pas vraiment l'aménagement des villes, ça me draine de l'énergie.

Fred: C'est sûr que Montréal restera toujours au cœur de ma vie. Mais c'est juste que **ça prend une soupape**, parce que c'est rendu un peu dur. La gentrification est rapide, y'a trop de chars, c'est agressant tsé. Mais en même temps, je m'implique au niveau communautaire. C'est dire que t'as un espace en dehors de la ville **pour souffler un peu**. En même temps, je me vois avoir une coop par exemple à Montréal avec des amis, rentrer dans ce genre de truc là.

Wajdi et Fred rejettent l'aménagement des villes et ses problèmes comme la gentrification ou la congestion automobile, mais pas l'urbanité comme mode de vie, pas la grammaire urbaine. C'est également ce qu'expriment Hubert, Xénia et Ivan :

Hubert : J'aimerais du moins pouvoir travailler chez moi, faire de la musique, pis d'être dans un environnement où il y a rien qui m'attend si je sors de chez nous. [...] J'aimerais être dans la nature, **moins dans le béton, moins voir les contrastes de réalités humaines en direct**, parce que je trouve des fois c'est trop... je sais pas je... en même temps je voudrais pas faire l'autruche non plus...

Xénia : Mais c'est sûr que je serais plus une fille de région que de Montréal. Même si **je vais toujours aimer les festivals et tout ça**, mais habiter Montréal en soi, je suis plus du genre à avoir ma petite terre avec des poules, pis mes cochons, mon petit jardin (rire).

Ivan : J'adore Montréal, **j'adore ce que Montréal a à nous offrir**, mais heu... j'ai le goût d'avoir des animaux, ce qui n'est pas trop possible à Montréal.

Le désir d'urbanité de ces répondants est fort, même s'ils veulent « travailler la terre » et avoir « des poules, pis [d]es cochons ». Ivan, Wajdi, Hubert, Xénia, Fred, mais aussi Jacques, Téra et Victor envisagent une urbanité alternative. Ils parlent d'un monde où la « ville » et la « campagne » sont fortement interconnectées dans leurs pratiques politiques, culturelles et sociales. L'urbanité, pour eux, a « quelque chose de sauvage », « qui est pas domestique, tsé, que tu peux pas mettre dans un parc avec une clôture pis qui va rester là tsé. » Dans cet extrait, Hubert parle de sa pratique du skate comme métaphore pour décrire son engagement politique et sa vision du monde. Nous pourrions dire, à la lumière de l'analyse présentée dans ce rapport, qu'il nous décrit ce qu'est l'urbanité.

Même s'ils ne veulent pas nécessairement vivre en « ville », les jeunes à qui nous avons parlé dans cette étude **désirent fortement l'urbanité, parce que celle-ci correspond à leurs valeurs sociales et politiques**. Si l'urbanité n'est pas une bannière sous laquelle ils vont manifester dans les rues, cette grammaire urbaine, cette façon d'être au monde, leur a permis de créer au printemps 2012 un épisode historique d'une intensité « sauvage » et « euphorique » qui a fortement marqué leur vie et le paysage politique québécois.

ANNEXE 1 : ACTES POLITIQUES ÉCARTÉS DU CHRONOGRAMME

Date	Catégorie	Geste(s) politique(s)	Raison de l'hésitation
20 février	Dénonciation	Première apparition médiatique du MESRQ	Étudiants contre la grève
23 février	Dénonciation	Arielle Grenier (MESRQ) affirme avoir reçu des menaces de mort	Étudiante contre la grève
5 mars	Déclaration d'appui	Le Collège de Rosemont suspend les cours	Pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
9 mars	Action étudiante	Manifestation de 60 personnes à Paris lors d'une visite officielle de Jean Charest	Action à l'étranger
14 mars	Judiciarisation	Libérés sous caution, les arrêtés de la « Maison de la grève » dénoncent le profilage et l'intimidation dont use le SPVM	Geste posé par des étudiants
15 mars	Déclaration d'appui	L'UQTR suspend les cours pour 2 jours	Pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
15 mars	Judiciarisation	Dépôt d'une plainte pour séquestration par l'IEDM après une occupation	Prise de position contre la grève en même temps qu'un geste judiciaire
22 mars	Judiciarisation	Action symbolique au palais de justice de Montréal	Geste posé par des étudiants
24 mars	Action étudiante	Manifestation de 60 personnes à Lyon	Action à l'étranger
24 mars	Action étudiante	Manneken-Pis orné d'un carré rouge à Bruxelles	Action à l'étranger
27 mars	Action étudiante	Manifestation de 100 personnes à Bruxelles	Action à l'étranger
27 mars	Dénonciation	Les Chambres de commerce s'inquiètent de manquer de main-d'œuvre étudiante pour l'été	Institutions peu sujettes à soutenir les grévistes, mais également pression sur le gouvernement
28 mars	Déclaration d'appui	L'UQO suspend les cours pour 5 jours	Pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
28 mars	Déclaration d'appui	François Legault (CAQ) propose de réduire les frais pour les étudiants issus des familles les moins aisées	Plus une prise de position pour paraître « pragmatique » qu'un soutien, mais pression sur le gouvernement
29 mars	Judiciarisation	Demande d'injonction en Cour supérieure d'un étudiant de l'UdeM opposé à la grève	Étudiant contre la grève
30 mars	Déclaration d'appui	Les cégeps de Valleyfield et de Montmorency annulent la session d'été	Pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
4 avril	Dénonciation	Entente entre l'UQAM et les associations en grève pour empêcher les blocages	Entente, mais à l'encontre du résultat des AG
10 avril	Dénonciation	La Fédération des cégeps tire la sonnette d'alarme sur sa capacité à reprendre les cours	Organisme opposé à la grève, mais pression à la fois sur le gouvernement et sur les étudiants
11 avril	Actions de la police	L'Association canadienne des libertés civiles s'inquiète du recours croissant à l'article 500.1 du Code de la sécurité routière	Dénonciation de l'attitude policière, pas un geste policier
16 avril	Dénonciation	Manifestation de « carrés verts »	Étudiants contre la grève
17 avril	Déclaration d'appui	L'université Laval permet l'abandon des cours sans mention d'échec ; les cégeps de Valleyfield et de Saint-Jean-sur-Richelieu abandonnent l'idée d'une reprise forcée des cours	Acceptation de la légitimité de la grève
17 avril	Judiciarisation	Conférence de presse d'avocats, juristes et professeurs contre la judiciarisation	Pas le fait de l'institution judiciaire
18 avril	Déclaration d'appui	L'UdeM suspend les cours ; le cégep de l'Outaouais annule la session d'été	Pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
20 avril	Dénonciation	Laurent Proulx, étudiant contre la grève, demande à se désister de l'injonction qu'il a obtenue	Plus un objet de moquerie qu'un geste politique
25 avril	Dénonciation	Les directeurs généraux des cégeps mettent de l'avant le coût de la grève	Déclaration qui peut mettre la pression dans un sens ou dans l'autre
25 avril	Judiciarisation	Le MESRQ distribue des « kits d'injonction »	Geste d'étudiants contre la grève, et extérieur à l'institution judiciaire
30 avril	Judiciarisation	Martin Bédard, juge de la Cour supérieure, dénonce la judiciarisation	Position personnelle
1 ^{er} mai	Dénonciation	Le maire de Victoriaville demande l'aide de la SQ pour le congrès du PLQ	Nécessité de maintien de l'ordre, mais aussi déclaration publique

			pour appuyer la démarche
1 ^{er} mai	Judiciarisation	Plainte contre une juge d'étudiants déboutés de leur demande d'injonction	Démarche d'étudiants contre la grève, quelque peu absconse
2 mai	Déclaration d'appui	Le cégep de Victoriaville ferme ses portes la fin de semaine du congrès du PLQ	Mesure de sécurité, pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
2 mai	Déclaration d'appui	Pauline Marois (PQ) appelle à des élections générales	Intérêt du PQ plus que des étudiants, mais pression sur le gouvernement
3 mai	Déclaration d'appui	Pauline Marois dit vouloir limiter la hausse à une indexation ; le PQ dépose une motion de censure	Intérêt du PQ, mais pression sur le gouvernement
3 mai	Déclaration d'appui	CRÉPUQ et Fédération des cégeps rencontrent Charest, resté absent des négociations	Pression sur le gouvernement
3 mai	Dénonciation	Entente entre les grévistes et le Collège de Maisonneuve pour que les 16 détenteurs d'une injonction puissent aller en cours	Entente à l'encontre de la légitimité de la grève
6 mai	Judiciarisation	Recours collectif envisagé contre le SPVQ	Pas le fait de l'institution judiciaire
7 mai	Dénonciation	Manifestation de 100 « carrés verts » à Montréal	Étudiants opposés à la grève
8 mai	Judiciarisation	Les arrêtés du 29 mars à l'UQAC réclament le retrait des accusations à leur encontre ; Francis Grenier, qui a perdu l'usage d'un œil annonce une plainte contre la Ville de Montréal	Pas le fait de l'institution judiciaire
9 mai	Action de la police	Une étudiante à la mâchoire fracturée demande à la SQ de ne plus utiliser de balles en caoutchouc	Pas le fait de l'institution policière
10 mai	Judiciarisation	Les arrêtés de l'UQO les 18 et 19 avril dénoncent leurs conditions de libération	Pas le fait de l'institution judiciaire
10 mai	Action de la police	Radio-Canada révèle le dépôt de 75 plaintes en déontologie	Pas le fait de l'institution policière
12 mai	Dénonciation	Plusieurs dizaines de « carrés verts » à Québec et à Montréal	Étudiants opposés à la grève
14 mai	Judiciarisation	Manifestation au Palais de justice de Montréal en soutien aux arrêtés du métro	Pas le fait de l'institution judiciaire
14 mai	Action de la police	Statistique de 83 plaintes en déontologie publiée par <i>Le Soleil</i>	Pas le fait de l'institution policière
15 mai	Déclaration d'appui	Le Collège Lionel-Groulx lève les cours pour trois jours	Pas un appui, mais une acceptation de facto de la légitimité de la grève
15 mai	Dénonciation	Les députés du PQ envisagent de laisser le carré rouge pour le carré blanc, plus « modéré »	Début de virage politique à l'encontre des revendications
15 mai	Action judiciaire	GND visé par une plainte pour outrage au tribunal ; déclaration du directeur des communications de Lionel-Groulx sur l'inefficacité des injonctions ; motion parlementaire appelant à les respecter	Pas le fait de l'institution judiciaire
16 mai	Dénonciation	François Legault (CAQ) dénonce le projet de loi spéciale comme repoussant le problème au mois d'août	Dénonciation du manque de vigueur dans la répression, mais pression aussi sur le gouvernement
17 mai	Déclaration d'appui	Appel à la négociation des « carrés » rouges, verts et blancs	Pression sur le gouvernement
17 mai	Action de la police	La Ville de Québec augmente les amendes pour les attroupements non autorisés	Pas le fait de l'institution policière
18 mai	Action judiciaire	Libération sous conditions des arrêtés du métro	C'est le cas de la majorité des arrêtés
18 mai	Action gouvernementale	Adoption du projet de loi 78	Redondance avec le dépôt du projet de loi
20 mai	Action judiciaire	Menace de plainte contre le SPVM du propriétaire du bar Le Saint-Bock, à Montréal	Menace médiatique, pas plainte effective.
22 mai	Action judiciaire	Le bâtonnier de Québec dénonce la désobéissance civile	Simple déclaration
22 mai	Action étudiante	Manifestation de 100 personnes à New York	Action à l'étranger
22 mai	Action étudiante	Manifestation de 100 personnes à Paris	Action à l'étranger
24 mai	Dénonciation	<i>Maclean's</i> fait sa couverture contre les manifestants	Pas une nouveauté, à comparer au traitement de la grève par TVA ou le <i>Journal de Montréal</i> .

25 mai	Judiciarisation	Mise en place d'un fond d'aide pour payer les amendes	Pas le fait de l'institution judiciaire
29 mai	Action étudiante	Manifestation de 1 000 personnes à Ottawa	Action hors de la province
30 mai	Action étudiante	Casseroles entendues à Toronto, Calgary et Vancouver	Actions hors de la province
31 mai	Dénonciation	L'université Laval attribue à la moindre participation à la grève une hausse des demandes d'admission	Discours à l'encontre du mouvement
31 mai	Action étudiante	Manifestation de 1 000 personnes à Toronto	Action hors de la province
1^{er} juin	Action étudiante	Manifestation de 100 personnes à Paris	Action à l'étranger
2 juin	Déclaration de soutien	La FNEEQ s'inquiète pour la rentrée	Pression qui peut être interprétée dans les deux sens
3 juin	Judiciarisation	Révélation d'un interrogatoire subi par GND au siège de la SQ	Révélation de Radio-Canada, donc geste différé dans le temps
4 juin	Déclaration de soutien	FNEEQ et CSN demandent une compensation financière pour les nouveaux calendriers scolaires	Pression qui peut être interprétée dans les deux sens
5 juin	Dénonciation	Triplement du nombre d'agents de sécurité dans la région de Montréal pendant le Grand prix	Pas un discours, mais communication qui met en scène la violence étudiante et y répond
6 juin	Dénonciation	Calcul par <i>Les Affaires</i> des pertes économiques causées par la grève	Pas un discours, mais le simple calcul renvoie à une prise de position contre la grève
8 juin	Judiciarisation	Yalda Machouf-Khadir et ses co-accusés passeront le week-end en prison	Situation fréquente durant la grève
15 juin	Action de la police	La Ville de Montréal demande 10 millions de dollars au gouvernement pour payer les heures supplémentaires du SPVM	Pas le fait de l'institution policière
24 juin	Action étudiante	Manifestation de 200 personnes à Paris	Action à l'étranger
29 juin	Dénonciation	Rencontre de la FECQ et la FEUQ avec le maire de Paris	Le maire refuse de soutenir, mais la rencontre est interprétée comme un soutien
20 août	Déclaration de soutien	Première publication d'un recueil de textes et de dessins de la grève	Moins une prise de position qu'un marqueur de la fin du mouvement
4 septembre	Action gouvernementale	Victoire du Parti québécois	Pas un geste gouvernemental comme tel, mais influe sur les gestes futurs
5 décembre	Déclaration de soutien	Le recteur de l'université Laval dénonce les compressions et remet en question la pertinence du futur sommet de l'éducation	Prise de position en faveur des intérêts étudiants, mais de la part du recteur de l'université Laval

ANNEXE 2 : QUESTIONNAIRE PRÉLIMINAIRE

Questionnaire

NOM	<input type="text"/>	PRÉNOM	<input type="text"/>
Âge	<input type="text"/>	CITOYENNETÉ	<input type="text"/>
ORIGINE ETHNIQUE	<input type="text"/>	Numéro de téléphone	<input type="text"/>
COURRIEL	<input type="text"/>	Sexe	<input type="text"/>

Question 1 : Es-tu originaire de Montréal ? Si non depuis combien de temps vis-tu à Montréal ?

Question 2 : Dans quel quartier vivais-tu lors des événements ? Habitais-tu chez tes parents ?

Question 3 : Étais-tu étudiant lors des événements ? Si oui, décris ton niveau d'étude et ta discipline.

Question 4 : Quelle est la profession de tes parents ?

Question 5 : Faisais-tu partie d'une association étudiante et si oui laquelle et depuis combien de temps ?

Question 6 : Étais-tu affilié à un parti politique ? Quand est-il aujourd'hui ?

Question 7 : As-tu voté aux dernières élections ? Et aux précédentes ?

Question 8 : À combien de manifestations as-tu participé environ? Les lister si possible ou donner des exemples.

Question 9 : Quel est le quartier dans lequel tu as le plus participé aux activités du mouvement étudiant ?

Question 10 : Si tu devais faire visiter ce quartier à un ami, où est ce que tu lui donnerais rendez-vous ?

Question 11 : De quelle manière te tenais-tu informé des actions/activités à venir ? De quel type (Presse, Facebook, Twitter, blogs) et préciser (donner des exemples, donner des noms de pages)

Facebook :

Twitter :

Autres (presse, blogs,...)

Question 12 : As-tu vécu des altercations avec la police ? Si oui de quels types (poivres, arrestations, altercation verbale...)

Merci pour ta participation.

Enregistre le formulaire PDF sur ton bureau et envoie le nous à l'adresse suivante : labovespa@ucs.inrs.ca

ANNEXE 3 : GUIDE D'ENTRETIEN

Première rencontre

DÉROULEMENT DE L'ENTRETIEN

- 1) **Avant** : 1h dans un lieu choisi par le sujet (au VESPA, chez lui, dans un café)
 - 5 min pour rappeler les objectifs de l'étude et le déroulement de l'entretien
 - 25 min de discussions (voir guide):
 - À propos des actions menées
 - pour savoir dans quels lieux la personne a manifesté, les lieux marquants selon elle. Création d'une carte mentale avec le sujet.
 - 5 min pour installer les appareils multimédias
 - ✓ Installer le bracelet biométrique sur le sujet
 - ✓ Proposer au sujet de porter les lunettes, si celui-ci ne peut ou ne veut pas, il pourra porter la Go-Pro
 - ✓ Installer la Go-pro sur vous ou les lunettes
 - ✓ Mettre le GPS dans sa poche
 - 10 min pour établir l'état de référence de la personne (Q Sensor)

- 2) **Parcours dans la ville** : 45 min – 1h
 - l'entretien dans la ville sera plus sur le mode de la discussion (le sujet nous amène où il le souhaite, témoignage) pour parler des lieux que l'on traverse, ce qui s'est passé
 - On peut dévier du parcours qui avait été prévu, laisser libre cours à l'improvisation.

QUELQUES QUESTIONS À POSER ORALEMENT AVANT LE PARCOURS

Actions (explorer la dimension sensible, ludique, improvisée)

1. À quel moment as-tu décidé de participer au mouvement ? Qu'est ce qui t'as motivé ?
2. Quelles actions/stratégies ont été le plus efficaces selon toi ? Sont-elles tous légitimes ?
3. Quels exemples d'actions inhabituelles te viennent en tête? y as-tu participé?
 - a. Exemples possibles : ligne rouge, lib dub, création de vidéos sur You-Tube, montagne rouge, manifs dénudées, Le tatoo-o-thon de carré rouge du 15 juin 2012, la rap Battle contre la hausse du 9 mai 2012, le yoga contre la hausse du 7 mai 2012, la manif de droite du 1 Avril 2012, etc.
 - b. **manifestations nocturnes**, si oui lesquels ? Définissez l'ambiance de ses manifestations (nombre de participant, festif, ...)
 - c. Quelle image as-tu du **mouvement des casseroles** ? (anecdotique ou véritable mouvement utile, mouvement intergénérationnel, mouvement festif, ...)
 - d. Quel genre d'action aurais-tu voulu initier ?
4. Selon toi, pourquoi les jeunes ont-ils ressenti le besoin d'agir de tant de façons différentes?
5. Pourquoi le mouvement a-t-il pris autant d'ampleur ?

Créer un parcours

6. Est-ce que des lieux particuliers t'ont marqués au cours des manifestations ? Si oui lesquels ? Y-a-t-il des lieux où tu voudrais revenir lors de notre entretien ? (*laisser le sujet faire une liste avant de lui présenter la feuille pour faire une carte*)

Création d'une carte mentale avec le sujet :

- Présenter la feuille blanche et demander : « Dessine d’abord le lieu où nous sommes actuellement et ensuite les lieux qui t’ont marqué pendant ta participation aux évènements du printemps 2012 »
- Rassurer le participant au besoin : ce n’est pas grave si tu dessines mal, si ce n’est pas à l’échelle, etc.
- Sinon, GARDER LE SILENCE pendant qu’il dessine. Allouer environ 5 à 7 minutes.
- Demander ensuite d’expliquer son dessin.
- Demander de suggérer un parcours. Mais insister sur la possibilité d’improviser lorsque nous serons dehors.

GUIDE POUR LA CONVERSATION PENDANT LE PARCOURS

Sur le mode de la discussion (le sujet nous amène où il le souhaite) pour parler des lieux que l’on traverse, ce qui s’est passé

On peut dévier du parcours qui avait été prévu, laisser libre cours à l’improvisation.

Voici quelques exemples de dimensions à discuter durant le trajet, concernant l’expérience de l’action politique :

- **Les pratiques de manifestation en général (dimension « stratégique »)** : « je restais toujours avec au moins une personne », « je filmais/insultais la police », « je restais en début/fin/milieu de manif », « j’aimais bien aller devant décider où on allait tourner », « je m’habillais en noir pour participer au black bloc »
- **La dimension tactique** : « ici, j’ai vu que la police chargeait et j’ai tout de suite couru vers ce magasin », « je me suis caché dans cette pizzeria le temps que la police passe », « à cet endroit c’était dangereux du fait qu’il n’y a pas de ruelle sur 150 mètres », « ma seule option était de sauter ce muret », etc.
- **La dimension symbolique** : « à McGill, on a mis un carré rouge à la statue de Victoria », « l’ilot voyageur, c’est la gestion néolibérale de l’université, ça me fait toujours de quoi », « attaquer le métro, c’est attaquer les travailleurs, c’est mal »
- **La dimension « souvenir »/folklore de manifestation** : « ici, j’ai été arrêté/frappé par la police », « j’ai eu peur », « j’ai réalisé d’un coup qu’il y avait beaucoup de monde », « on était toujours empêché de passer par Sainte-Catherine, donc on passait par Berri et le tunnel », « là, il y a eu un discours avant le départ avec Anarchopanda, avec un membre du Rabbit Crew », « ici, on était encerclé par la police, on s’est mis à chanter des chansons de Mise en demeure¹³/à sauter en tapant des mains/,etc. »
- **La dimension « sensorielle »/émotionnelle/spontanée** : « dans le tunnel de Berri, les gens criaient et avec l’écho ça faisait chaud au cœur », « en arrivant en haut, on voyait la foule immense, d’un coup », « j’ai trébuché sur ce trottoir, j’ai juste eu le temps de me mettre à l’abri entre deux voitures stationnées, j’ai eu la peur de ma vie »

¹³ <http://miseendemeure.org/>

Deuxième rencontre au VESPA

- Revenir d'abord sur la promenade elle-même, pour remettre dans l'ambiance. Visionner le montage vidéo qui a été réalisé.
- La première fois qu'apparaît les données Q-Sensor, il faudra expliquer au sujet le principe de ces données (voir document «explications Q-Sensor»)
- Ensuite, à chaque fois qu'apparaîtront des données Q-Sensor, il faudra mettre la vidéo sur pause pour pouvoir en parler avec le sujet
- A la fin de la projection, revenir sur la carte mentale réalisée par le sujet lors du premier entretien.
- Enfin, poser les questions suivantes si elles n'ont pas encore été abordées :

Logiques d'action

Figures dominantes

1. Que penses-tu de l'organisation du mouvement étudiant ou encore de certains des groupes qui le composaient ?
2. Y'avait-il des figures plus importantes que d'autres ? Si oui, lesquelles ?
3. Est-ce que tu t'es identifié à quelqu'un en particulier ? Est-ce qu'il y avait des héros ?
4. Est-ce que tu penses que les choses étaient sous-contrôle ? Qui contrôlait ? et toi te sentais-tu en contrôle ?

Risques

5. Pensais-tu aux conséquences de ta participation aux manifestations?
6. Aimais-tu manifester, c'était amusant? Excitant?
7. Est-ce que tu considérais que les activités du printemps 2012 étaient risquées? Quel genre de risque?
8. Pourquoi as-tu décidé d'y participer quand même (*faire ressortir le justificatif, la rationalisation de sa participation*)? Ou de ne pas y participer?
 - a. Si tu y as participé, comment tu te sentais? Le fait de savoir que c'était risqué a-t-il changé ce que tu ressentais pendant l'évènement?
 - b. Si tu n'y as pas participé : comment t'es-tu senti en voyant les images de l'évènement à la télé, facebook, twitter, CUTV, radio police ?
9. Avais-tu l'impression que la police était particulièrement présente?
 - a. Si oui, comment tu te sentais en la voyant? (excitation, peur, rébellion, colère...)
 - b. S'il y a eu altercation entre toi et la police, raconte-moi. Comment tu te sentais? Et après, est-ce que cette expérience a changé ton implication dans le mouvement?
 - c. Quelle image de la police avais-tu avant, pendant et après le printemps 2012? (Protecteur, Ennemi) Le printemps 2012 a-t-il altéré ton image de la police ?
 - d. Les policiers ont-ils fait leur travail, ont-ils été débordés par les évènements, ou on-t-il abusé de leur autorité ?

Espaces

10. Est-ce que les lieux des évènements ont influencé ta participation? (*plus de risques de se faire prendre, moins de visibilité ou au contraire, plus d'anonymat, plus grande foule, etc. On peut voir si les lieux influencent le sentiment de sécurité*)
11. Penses-tu que certains lieux resteront rattachés au Printemps 2012 ?
12. Est-ce que ton implication a changé la manière dont tu vois Montréal maintenant?

13. Pourquoi penses-tu que la plupart des événements se sont passés à Montréal?
14. Les manifestations auxquelles tu as participé t'ont-elles fait découvrir de nouveaux quartiers de Montréal ?
15. Te vois-tu construire ta vie à Montréal? Est-ce que le conflit étudiant a joué sur cette décision? (Voir s'il y a une opposition entre le discours de la ville et des régions sur le mouvement étudiant ex : je ne pourrais jamais retourner vivre à Québec parce qu'ils sont trop fermés d'esprit là-dessus.)

Conflits et résistance (le conflit se définit-il en termes de résistance? Ou plutôt comme des conflits interpersonnels, intergénérationnels, des conflits que l'on peut transposer dans la vie quotidienne?)

16. Dans ta vie personnelle, quand tu marches dans la rue, à l'école ou à la maison, est-ce que le printemps 2012 a eu des répercussions?
 - a. Qu'est-ce que tu as appris?
 - b. Est-ce que tu as été marqué émotionnellement?
 - c. Est-ce que ça a changé ton style de vie, ta philosophie de vie?

Identité collective et individuelle

Le mouvement, la jeunesse

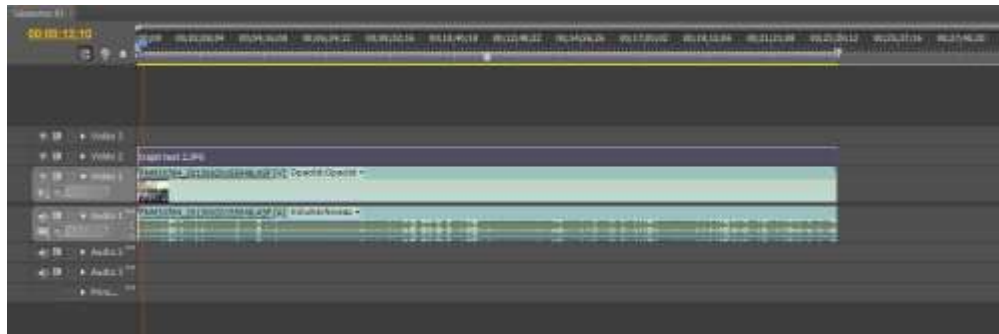
17. Qu'est-ce que les casseroles représentaient pour toi ?
18. Comment décrirais-tu les militants du mouvement étudiant avant et après les casseroles?
 - a. Qui participait aux casseroles de Hochelaga? De Villeray ou Rosemont? Pourquoi n'entendait-on pas de casseroles dans certains quartiers?
19. Comment décrirais-tu les jeunes qui n'ont pas participé? Qui sont-ils?
 - a. Comment penses-tu que ces jeunes percevaient le mouvement?
20. Comment décrirais-tu les opposants au mouvement étudiant ? (Jean Charest, libéraux, classe politique entière, médias traditionnels, policiers, capitalisme, cynisme ou baby-boomers, etc.)
21. Est-ce que le printemps 2012 a marqué les relations entre les générations?
22. Est-ce que le mouvement parlait au nom de toute la jeunesse québécoise?

ANNEXE 4 : PROTOCOLE POUR LE MONTAGE VIDÉO

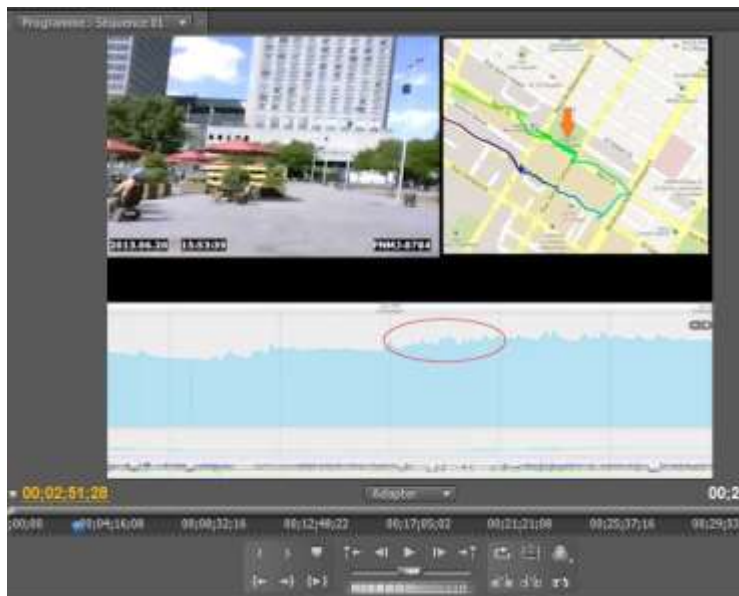
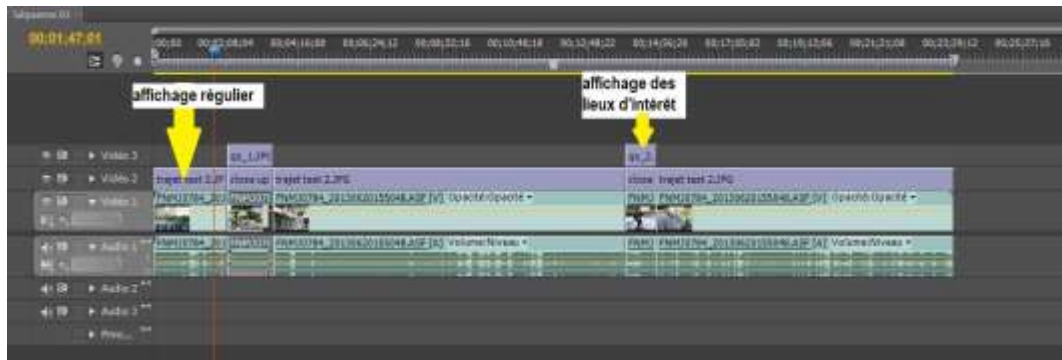
Préparation d'un questionnaire personnalisé en fonction des réponses du participant durant la première phase et en fonction de la lecture des fichiers multimédias. L'intervieweur se replonge dans le témoignage de la personne et tente de trouver des questions adaptées au profil de la personne. Il repère des lieux qui semblent avoir provoqué des émotions chez le sujet pour revenir sur ces moments avec lui. Le deuxième entretien servira à compléter le témoignage de la personne, mais également à aller chercher des réponses qui pourront nous aider à répondre à nos questions de recherche. Revenir d'abord sur la promenade elle-même, pour remettre dans l'ambiance, préciser certains points et amener la personne ensuite à synthétiser sur son rapport à la ville à l'époque (2012) et depuis la fin de la grève.

Voici les étapes à suivre afin de réaliser le montage vidéo des données vidéo, GPS et biométrique en vue de l'entretien de réactivation. L'étape du montage à l'aide du logiciel **Adobe Premiere CS 5** nécessite une connaissance du fonctionnement du programme. L'objectif de cette étape de montage est de produire une vidéo (MP4) qui présente de manière synchronisée, le trajet, les données biométriques et la vidéo enregistrés lors de la marche faite avec les participants. Avant de commencer, créer un dossier «montage vidéo» dans le dossier du participant sur le serveur. Ce dossier «montage vidéo» servira à enregistrer les images nécessaires à la création de la vidéo.

1. Il faut d'abord vous créer un nouveau projet selon les instructions du « Guide d'utilisation Adobe Premiere CS 5 » et l'enregistrer dans le dossier correspondant au participant sur le serveur.
2. Importer ensuite la séquence vidéo choisie (ex. le vidéo des lunettes) dans le panneau projet en draguant simplement le fichier dans la fenêtre. Comme nous souhaitons faire jouer la totalité de la vidéo lors de l'entretien, il n'est pas nécessaire de copier le fichier dans le moniteur de référence, vous pouvez directement le placer dans le panneau de montage.
3. Pour la création de l'image du trajet qui apparaîtra sur la vidéo il suffit de faire une capture de la carte GoogleEarth ouverte depuis GoogleDrive avec l'outil Capture (pour la production de la carte du trajet référez-vous au guide de fonctionnement du GPS). Enregistrer la capture en JPEG dans le dossier du participant et ensuite draguer l'image dans le panneau de projet. Ajouter ensuite l'image dans le panneau de montage dans une des pistes disponibles. Allonger la durée de visibilité de l'image dans le panneau de montage afin qu'elle corresponde à la durée de la vidéo. Vous pourrez alors modifier la taille de l'image dans le moniteur du programme afin qu'elle soit visible dans le coin supérieur droit de la vidéo.



4. Afin d'afficher les données biométriques du Q-Sensor, vous devez avoir préalablement choisi les séquences pertinentes et en avoir fait des fichiers JPEG (image) à l'aide de l'outil Capture. Vous pourrez ensuite ajouter un cercle sur la section de la trame biométrique à l'aide du logiciel Paint. De la même façon que pour la carte, il suffit de placer l'image de la trame biométrique à l'endroit correspondant sur la trame vidéo (synchroniser avec l'heure ou le temps du trajet).
5. Pour ce qui est de la carte des trajets, il suffit d'ouvrir le fichier .kml (voir guide du GPS) directement dans le GoogleDrive du Laboratoire VESPA et de faire une image JPEG à l'aide de l'outil Capture. Comme pour le relevé biométrique, vous devez ajouter à l'aide du logiciel Paint une flèche qui indique le lieu sur la carte trajet.
6. Pour modifier l'affichage dans le moniteur de programme, il faut d'abord que vous coupez vos trames à l'aide de l'outil Cutter (barre d'outils) aux endroits où l'affichage doit passer de l'écran «régulier» (vidéo avec trajet dans le coin) à l'écran des lieux d'intérêt (trois fenêtres). Ensuite vous changez la disposition des fenêtres directement dans le moniteur de programme.



Et voilà, votre vidéo est prête à être enregistrée sur le serveur dans le dossier du participant. Pour ce faire, suivez les étapes de la section «Exportez votre vidéo» du Guide d'utilisation Adobe Premiere CS5. Exportez votre vidéo dans la meilleure définition, soit HDTV 1080p 29,97.

ANNEXE 5: PROTOCOLE POUR LES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIEN

Format

Toujours formater le document WORD comme suit :

- Calibri 11 points
- 1,15 ligne
- Justifier à gauche
- Marges normales (haut et bas 2,54 cm, gauche et droite 3,18 cm)

Dans l'en-tête, inscrire en haut à droite Participant numéro – yymmdd (ceci apparaîtra à toutes les pages).

En haut à gauche, inscrire entretien 1 (ou 2)

Dans le pied-de-page, insérer en bas à droite le numéro de page/nombre total de pages

En bas à gauche, inscrire le lieu de départ et d'arrivée

Noter l'heure de début et de fin de l'entretien au début et à la fin du document

INQScribe

Le logiciel InqScribe offre une interface intéressante dans le cadre de la transcription. À droite se trouve, le cadre texte où vous pouvez retranscrire. À gauche s'affiche votre média (vidéo ou audio).

Pour télécharger votre média dans le logiciel : Media/Select Media Source/Select File ou le glisser tout simplement dans la fenêtre.

Vous pouvez changer de média au cours de votre transcription. Par exemple, vous pouvez choisir le fichier audio pour le début de l'entretien 1 puis changer pour la vidéo des lunettes.

L'intérêt d'inqScribe est que vous pouvez rajouter des raccourcis « shortcuts » et des « Snippets » qui sont des raccourcis pour des mots ou des phrases que votre sujet dit souvent.

Pour créer des raccourcis « shortcuts » (par exemple pour mettre la vidéo en play, reculer, avancer, ...) : Edit/ Edit Shortcuts/Add puis choisir la commande et appuyer sur Define Trigger pour lui attribuer un raccourcis. Le raccourci le plus important est la commande play, de base il s'agit de la touche TAB.

Pour créer des « snippets » : Edit/ Edit Snippets/Add : enlever ce qui est écrit dans la case Snippet et entrer votre phrase. Ensuite appuyé sur Define Trigger pour attribuer un raccourci (F1,F2,...)

Une fois que vous avez terminé, le mieux est de tout copier dans Word pour ensuite faire une correction orthographique (vos fautes pas celles de la personne) et mettre le texte aux normes (voir plus haut)

L'objectif est de retranscrire le plus fidèlement possible la conversation, en notant le langage non verbal important (rire, colère, ton, hésitations importantes, soupirs, silences, etc.). On ne peut pas noter toutes les hésitations, mais il est important de noter les plus marquantes.

Garder les erreurs de syntaxe, les mots mal prononcés tels que vous les entendez (ne pas corriger les fautes de la personne qui parle)

Codes à utiliser

I : intervieweur

P1 : Participant 1

(rire, colère, soupir, gestes avec les bras, etc.)

mmm, um, mhm (les indiquer dans la mesure du possible)

[inaudible 25 secondes]

... (pause de 2 à 5 secondes, ou la personne perd le fil de ses idées)

(longue pause) si la personne s'arrête plus longtemps

Si vous n'êtes pas sûr de ce que vous transcrivez : ? (le mot que vous pensez entendre?)

Si la personne utilise son prénom, le remplacer par Participant 1 pour anonymiser la transcription

Pour toute info sensible comme le nom d'une autre personne, inscrire comme suit : =info sensible=

Repères

Il est important d'indiquer des repères dans la transcription pour pouvoir comprendre sans visualiser la vidéo.

- **Noter le lieu duquel la personne parle, ou ce qu'elle regarde exactement si c'est pertinent.**
- **Surligner en jaune les moments que vous avez identifiés dans votre montage vidéo avec les données biométriques pour un retour lors du 2^e entretien**
- **[vos commentaires analytiques personnels : ceci pourrait être lié au fait qu'il était déjà impliqué/était en colère contre sa mère/,etc.]**

BIBLIOGRAPHIE

- Agier, M. 2009. *Esquisses d'une anthropologie de la ville: Lieux, situations, mouvements*. Louvain-la-neuve: Academia Bruylant.
- Ahmed, S. 2004. *The cultural politics of emotions*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Alberoni, F. 1979/1988. *Enamoramento e amor*. Rio de Janeiro: Editora Rocco LTDA.
- Allegra, M., I. Bono, A. Casaglia, R. Marzorati et H. Yacobi. 2013. « Rethinking cities in contentious times: The mobilisation of urban dissent in the 'Arab Spring' » *Urban Studies* 50(9) 1675-1688.
- Ancelovici, M. et F. Dupuis-Déri (dir.) 2014. *Un Printemps rouge et noir, regards croisés sur la grève étudiante de 2012*. Montréal : Les Éditions Écosociété.
- Austin, D. 2013. *Fear of a Black Nation: Race, Sex, and Security in Sixties Montreal*. Toronto: Between the lines.
- Auyero, J. 2004. « When everyday life, routine politics, and protest meet » *Theory and Society* 33(3-4): 417-441.
- Bailly A., C. Baumont, J.-M. Hurriot et A. Saliez. 1995. *Représenter la ville*. Paris : Economica.
- Bauman, Z. 2005. *Liquid life*. Cambridge: Polity.
- Beaudet, G. 2013. *Les dessous du printemps étudiant, la relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire*. Montréal : Éditions Nota bene.
- Bonenfant, M., A. Glinoyer et M-E. Lapointe. 2013. *Le Printemps québécois une anthologie*. Montréal : Les Éditions Écosociété.
- Boudreau, J.A. 2011. « Droit à la mobilité, droit à la citoyenneté? Pratiques de mobilité et action politique / Rights to mobility, rights to citizenship? Mobility practices and political action » dans V. Kaufmann, S. Vincent, C. Gay, et S. Landriève (dir.) *Mobile / Immobile : Quels choix, quels droits pour 2030 ?* Paris : Éditions de l'Aube.
- Boudreau, J.A. et F. de Alba. 2011. « The figure of the hero in cinematographic and urban spaces: Fear and politics in Ciudad Juarez » *Emotion, Space and Society* 4(2): 75-85.
- Boudreau, J.A., N. Boucher et M. Liguori. 2009. « Taking the bus daily and demonstrating on Sunday: Reflections on the formation of political subjectivity in an urban world. » *City: analysis of urban trends, culture, theory, policy, action* 13(2-3): 336-346.
- Boyer, J-P., J. Cormier, J. Desjardins et D. Widginton. 2013. *À force d'imagination, affiches et artefacts du mouvement étudiant au Québec 1958-2013*. Montréal : LUX.
- Brenner, N. 2013. « Theses on urbanization » *Public Culture* 25(1): 85-114.
- Brenner, N. 2004. *New State Spaces: Urban Governance and the Rescaling of Statehood*. Oxford: Oxford University Press.

- Brenner, N., P. Marcuse et M. Mayer (dir.) 2012. *Cities for People, Not for Profit : Critical Urban Theory and the Right to the City*. New York : Routledge.
- Carlier, D. (à paraître). *Généalogie de l'efficacité ressentie : Étude de l'évolution du rapport gestionnaire à l'efficacité dans le métro de Montréal, 1966-2014*. Mémoire de maîtrise. Institut national de la recherche scientifique.
- Castells, M. 1973. *Luttes urbaines et pouvoir politique*. Paris : Librairie François Maspero.
- Cefaï, D. 2007. *Pourquoi se mobilise-t-on? Les théories de l'action collective*. Paris : La Découverte.
- Cefaï, D. et D. Trom (dir.) 2001. *Les formes de l'action collective: mobilisations dans des arènes publiques*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Charbonneau, F. (dir.) 2013. «Le peuple selon la CLASSE.» *Argument* 15(2), 216 p.
- Chiasson-Lebel, T. 2012. « Introduction. Grèves et tensions dans les universités et les cégeps » *Nouveaux cahiers du socialisme* 8(1-7).
- Connolly, W. 2011. *A World of Becoming*. Durham: Duke University Press.
- Correa, M. 2012. « Un coup d'oeil à l'histoire du mouvement étudiant québécois pour enrichir le débat actuel sur la grève étudiante ». *HistoireEngagee.ca* (29 mars 2012), [en ligne].
- Dassylva, M. 2004. « La naissance des cégeps, 1967-1971 », Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- De Courville Nicol, V. 2002. « La production de l'homme moderne; ou le passage de la peur à l'intérieur » *Sociologie et Sociétés* 34(1) : 174-197.
- De Fornel, M. et L. Quéré (dir.). 1999. *La logique des situations : Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Dupuis-Déri, F. (dir.). 2013. *À qui la rue ? Répression policière et mouvements sociaux*. Montréal : Les Éditions Écosociété.
- Felonneau, M-L. 1994. « Les étudiants et leurs territoires: La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale » *Revue française de sociologie* 35(4) : 533-559.
- Fontan, J-M., P. Hamel et R. Morin. 2012. *Villes et conflits. Actions collectives, justice sociale et enjeux environnementaux*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Fortin, A. 2013. « La longue marche des carrés rouges. » *Recherches sociographiques* 54(3) : 513-529.
- Durand, G. 1963. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*. Paris : Presses universitaires de France.
- Goodwin, J. et J.M. Jasper, (dir). 2004. *Rethinking Social Movements: Structure, Meaning, and Emotion*. Lanham, MD : Rowman & Littlefield.
- Harvey, D. 1973. *Social Justice and the City*. London: Basil Blackwell.

- Harvey, D. 2010. *Géographie et capital : vers un matérialisme historico-géographique*. Paris : Éditions Syllepse.
- Harvey, D. 2012. *Rebel Cities : From the Right to the City to the Urban Revolution*. New York : Verso.
- Hmed, C. 2009. « Espace géographique et mouvements sociaux », dans O. Fillieule, L. Mathieu et C. Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris : Presses de Sciences Po : 220-227.
- Isabel, M. et L-A. Thérroux-Marcotte (dir). 2012. *Dictionnaire de la révolte étudiante : du carré rouge au printemps érable*. Montréal : Tête première.
- Juris, J.S. 2012. « Reflections on Occupy Everywhere : social media, public space, and emerging logics of aggregation » *American Ethnologist* 39(2): 259-279.
- Katz, J. 1988. *Seductions of crime: Moral and sensual attractions in doing evil*. New York : Basic Books.
- Laborit, H. 1970. *L'agressivité détournée*. Paris : Union Générale d'Éditions.
- Lebel, P.M. (à paraître) « Les territoires de la ville en grève dans les romans du « printemps érable ». Une réflexion sur la contribution de la géographie littéraire à la géographie critique » *Territoire en mouvement*.
- Lefebvre, H. 1970. *La révolution urbaine*. Paris : Gallimard.
- Leontidou, L. 2010. « 'Weak' civil societies: the right to the city and cosmopolitan activism in Southern Europe » *Urban Studies*, 47(6): 1179-1203.
- Levesque, S. (dir). 2013. « Restons phares » *Artichaut hors-série*, 121 p.
- Ligue des droits et libertés, Association des juristes progressistes et Association pour une solidarité syndicale étudiante. 2013. « Répression, discrimination et grève étudiante : analyse et témoignages », 47 p.
- Lussault, J. 2009. *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset.
- Lynch, K. 1960. *The Image of the City*. Cambridge : The MIT Press.
- Marcuse, P. 2012. « Who's Right(s) to What City? », dans N. Brenner, P. Marcuse et M. Mayer, (dir), *Cities for People, Not for Profit : Critical Urban Theory and the Right to the City*. New York: Routledge: 24-41.
- Martin, É. 2013. « Le printemps contre l'hégémonie : la mobilisation étudiante de 2012 et le blocage institutionnel de la société québécoise. » *Recherches sociographiques* 54(3) : 419-450.
- Mayer, M. 2009. « The right to the city in the context of shifting mottos of urban social movements » *City* 13(2) : 362-374.
- Mayer, M. 2012. « The right to the city in urban social movements ». dans N. Brenner, P. Marcuse et M. Mayer, (dir), *Cities for People, Not for Profit : Critical Urban Theory and the Right to the City*. New York: Routledge: 63-85.

- McAdam, D., S. Tarrow et C. Tilly (dir.). 2001. *Dynamics of contention*. Cambridge: Cambridge University Press.
- McKenna, B. et S. Purcell. 1981. *Drapeau*. Toronto : Penguin.
- Mills, S. 2010. *Contester l'empire : Pensée postcoloniale et militantisme politique de Montréal, 1963-1972*. Montréal : Hurtubise.
- Mitchell, D. 2003. *The Right to the City and the fight for public space*. New York : The Guilford Press.
- Munn, N.D. 1992. « The cultural Anthropology of Time: A Critical Essay » *Annual Review of Anthropology*. 21: 93-123.
- Nadeau-Dubois, G. 2013. *Tenir tête*. Montréal : LUX.
- Neveu, É. 2005. *Sociologie des mouvements sociaux*. Paris : La Découverte.
- Nicolas-Le Strat, P. 2008. « Multiplicité interstitielle » *Multitudes* 31: 115-121.
- Collectif de débrayage. 2013. *On s'en câlisse*. Montréal : Édition Sabotart.
- Péchu, C. 2007. « Laissez parler les objets! De l'objet des mouvements sociaux aux mouvements sociaux comme objets », dans P. Favre, O. Fillieule et F. Jobard (dir). *L'atelier du politiste Théories, actions, représentations*. Paris : La Découverte : 59-78.
- Péchu, C. 2009. « Répertoire d'action », dans O. Fillieule, L. Mathieu et C. Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris : Presses de Sciences Po : 454-462.
- Pickvance, C. 2003. « From urban social movements to urban movements: a review and introduction to a symposium on urban movements » *International Journal of Urban and Regional Research*, 27 (1): 102-109.
- Poirier St-Pierre, R. et P. Ethier. 2013. *De l'école à la rue, dans les coulisses de la grève étudiante*. Montréal : Les Éditions Écosociété.
- Profs contre la hausse. 2012. *La Matraque*. Automne 2012.
- Radio-Canada. 2012. « Le métro de Montréal complètement paralysé par une série de bombes fumigènes. » *Le Téléjournal*, 10 mai 2012. Consulté le 11 mai 2013. Base de données Eureka.cc.
- Savard, A. et M-A. Cyr. 2014. « La rue contre l'État : Actions et mobilisations étudiantes en 2012 » dans M. Ancelovici et F. Dupuis-Déri (dir). *Un Printemps rouge et noir, regards croisés sur la grève étudiante de 2012*. Montréal : Les Éditions Écosociété : 59-86.
- Sheller M. et J. Urry. 2006. «The new mobilities paradigm » *Environment and Planning A*. 38(2): 207-226.
- Simard, M. 2013. *Histoire du mouvement étudiant québécois 1956-2013 : des trois braves aux carrés rouges*. Ste-Foy : Presses de l'Université Laval.
- Simone, A. 2010. *City life from Jakarta to Dakar*. London : Routledge.

-
- Soja, Edward. 1996. *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*. Oxford : Basil Blackwell.
- Stolle, D., E. F. Pedersen, A Harell et P. Dufour. 2013. « Le printemps érable et l'élection québécois de 2012 ». dans F. Bastien, É. Bélanger et F. Gélinau (dir). *Les Québécois aux urnes; les partis, les médias et les citoyens en campagne*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal : 271-283.
- Surprenant, M.-E. et M. Bigaouett. (dir). 2013. *Les femmes changent la lutte*. Montréal : Édition du Remue-Ménage.
- Tarrow, S. et C. Tilly. 2008. *Politique (s) du conflit de la grève à la révolution*. Paris : Les Presses de Sciences Po.
- Thériault, J.Y. 2013. « Le peuple de gauche, les carrées rouges et la crise des institutions » *Argument* 15(2) : 9-20.
- Thrift, N. 2007. *Non-representational theory: space, politics, affect*. London : Routledge.
- Toffler, A. 1970. *Future Shock*. New York : Bantam Book.
- Tilly, C. 2004. *Social Movements 1768-2004*. Boulder : Paradigm.
- Virilio, P. 1986. *Speed and Politics*. New York : Semiotext(e).
- Wilton, R. D. et C. Cranford. 2002. « Toward an understanding of the spatiality of social movements: labor organizing at a private university in Los Angeles. » *Social Problems* 49(3) : 374-394.

ÉQUIPE DE RECHERCHE



Bhéteur-Lagounaris, Alexia a un parcours multidisciplinaire qui passe par la danse avant de devenir dépisteuse artistique, chercheuse et créatrice d'événements. Depuis 2010, elle travaille au Centre Urbanisation Culture Société de L'INRS, pour deux laboratoires de recherche dont le VESPA (Ville et ESPaces politiques), dirigé par Julie-Anne Boudreau, où elle assiste et coordonne, entre autres, les séminaires et les outils technologiques. Elle détient un baccalauréat en communication profil multimédia interactif et a débuté en 2013 une maîtrise sur les jeux à portée sociale.



Boudreau, Julie-Anne est Directrice du Laboratoire VESPA de l'INRS. Elle est également directrice de la revue *International Journal of Urban and Regional Research* (IJURR). Elle s'intéresse à la relation entre mobilisation politique, urbanisation et recomposition de l'État. À travers divers projets à Los Angeles, Montréal, Toronto, Paris, Bruxelles, Mexico et Hanoi, elle interroge cette relation en explorant le sentiment d'insécurité et l'expérience de la mobilité. Travaillant avec des migrants, des travailleuses domestiques, des moto-taxis, des vendeurs de rue et les jeunes de ces villes, elle cherche à mieux comprendre comment la ville influence la constitution des subjectivités politiques et des pratiques citoyennes.



Carlier, Denis est détenteur d'une maîtrise en "International Security" de l'École des affaires internationales (PSIA) de Sciences Po Paris, et en rédaction d'un mémoire de maîtrise en études urbaines au centre Urbanisation culture et société (UCS) de l'INRS au VESPA (Ville et ESPaces politiques) dirigé par Julie-Anne Boudreau. Son sujet est : l'évolution du rapport gestionnaire à l'efficacité au sein du métro de Montréal.



Labrie, Mathieu est doctorant en études urbaines à l'INRS UCS en co-direction avec Julie-Anne Boudreau et Sandra Breux. Sa thèse porte sur les pratiques territoriales des mouvements sociaux urbains à Montréal. Il a également travaillé sur le thème des méga-événements sportifs et de la gouvernance urbaine au Brésil. Avant le doctorat, il a complété un baccalauréat en géographie et une maîtrise en études urbaines à l'UQAM.



Ribeiro, Claudio Ribeiro est chercheur indépendant et membre associé au Laboratoire Ville et ESPaces politiques (VESPA), Montréal, Canada. Il a obtenu son doctorat en psychologie de l'Université fédérale de Rio de Janeiro. Ses recherches portent sur les jeunes marginalisés, le processus créatif, la mobilisation politique et la qualité de vie urbaine. Expert en épistémologie phénoménologique et herméneutique, il a publié deux livres sur les mouvements sociaux et l'éducation. Il a une longue expérience d'animation culturelle dans les écoles publiques de Rio de Janeiro et d'enseignement universitaire interdisciplinaire. Sa *praxis* professionnelle est guidée par l'empathie humaniste, ce qui permet un développement affectif continu avec les gens et particulièrement les jeunes.



Roy, Alex est urbaniste et ingénieur des travaux publics de l'État en France depuis 2014. Dans le cadre de ses études d'ingénieur et d'urbanisme, il réalise un mémoire sur la question de la mobilisation des acteurs faibles à partir de l'exemple du mouvement ATD Quart-Monde (2014). Il commencera une thèse à l'ENTPE sur des questions de participation citoyenne et de mobilisation associative à partir d'octobre 2014. Il a participé au projet Printemps Érable avec le laboratoire VESPA dans le cadre de son stage ingénieur d'avril à août 2013.



Séguin-Manègre, Maude détient un baccalauréat en sociologie de l'Université de Montréal dans le profil « Relations ethniques, immigration et racisme ». Ses intérêts de recherche portent principalement sur les questions de discrimination, d'identité, de marginalité en ville, de jeunesse et de risque. C'est ce qui l'a motivée à choisir Julie-Anne Boudreau et le VESPA de l'INRS pour effectuer sa maîtrise en études urbaines.